U d'/of OTTAWA
39003002648243

A190/60/362

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES

PAR

PIERRE GROLLIER,

DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉES D'UN POËME INTITULÉ

UN AMANT DE LA CROIX

ET SUIVIES

DE LETTRES DONT TROIS DU POËTE JEAN REBOUL FAC-SIMILÉES.

BIBLIOTHECA
Travensis

MONTPELLIER,

Chez l'auteur Pre GROLLIER, Imprimeur, rue du Bayle, 10. | Chez Félix SEGUIN, libraire, rue Argenterie, 25.

1875.

Propriété réservée.

PQ
2269
.G696A17
1875

Montpellier, typ. P. Grollier.

A M. Félix DUPIN,

DÉPUTÉ DE L'HÉRAULT A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Vos parents m'honoraient de leur amitié; jouissant de la vôtre et de celle de vos proches, je suis heureux de vous en donner à tous un témoignage public de reconnaissance.

Tout jeune homme vous m'avez communiqué vos pensées, vieillard je vous dédie mes vers.

Pierre GROLLIER.

A M. GERMAIN,

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

Hommage de reconnaissance respectueuse pour votre honorable sympathie, vos bons procédés à l'égard de mon fils, de mes petits-fils et de moi-même, ainsi que pour vos savantes leçons.

PIERRE GROLLIER.

A M. Édouard ROCHE,

PROFESSEUR DE MATHÉMATIQUES TRANSCENDANTES A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE MONTPELLIER, MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

Offrande sympathique de l'auteur au Savant modeste.

Pierre GROLLIER.

A LA MÉMOIRE

DE

JACQUES LORDAT,

Professeur de Physiologie à la Faculté de médecine de Montpellier.

—

HONORABLE SOUVENIR.

Le célèbre Lordat, grand physiologiste,
Défendait vaillamment notre moderne Cos.
Il eut chez les savants plus d'un antagoniste ;
Mais sa doctrine avait de dominants échos :
Observateur constant des lois de l'organisme
Qu'il put approfondir près de quatre-vingts ans,
Il défendit Barthez, le double dynamisme,
Et maintint dans l'éclat l'École de céans.

A M. H. KUHNHOLTZ-LORDAT,

PROFESSEUR-AGRÉGÉ ET BIBLIOTHÉCAIRE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Remerciement de votre bienveillance et de votre urbanité exquise.

PIERRE GROLLIER.

A M. L. MANDON,

ANCIEN CHEF D'INSTITUTION, DOCTEUR ÈS LETTRES,

Membre titulaire de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.

Vous ne m'oubliez pas dans la distribution de vos intéressantes publications, vous m'avez même fait l'honneur de citer mon nom dans une d'elles, je ne puis que vous en témoigner toute ma gratitude.

PIERRE GROLLIER.

A MA FAMILLE.

A défaut de fortune, je vous laisserai de moi mon livre en souvenir.

A MES PROCHES, A MES AMIS.

PIERRE GROLLIER.

A M. GAUDIN,

Docteur en Droit, Bibliothécaire-Adjoint à la Bibliothèque du Musée-Fabre.

MONSIEUR,

Vous avez insisté, ainsi que mes enfants, pour que je publiasse un recueil de poésies de ma façon : « A l'exemple, disiez-vous, de plusieurs de nos concitoyens, dont le volume a devancé le vôtre dans la bibliothèque du Musée-Fabre. »

Je m'y suis décidé ; mais ce n'a pas été sans quelque hésitation, à cause de mon grand âge et de mes occupations incessantes. Quand on est presque octogénaire, on appréhende le jugement du public en lui livrant un ensemble de poésies, parce que plus on avance dans la vie, plus on voit s'éloigner le monde des illusions, qui souvent laisse dans une triste réalité. Aussi bien, avant de mettre au grand jour les *Poésies diverses*, ai-je eu besoin de compter sur l'indulgence des lecteurs.

D'abord, j'avais l'intention de ne faire qu'un petit recueil contenant le poëme d'*Un Amant de la Croix* (2e édition), suivi de quelques pièces fugitives seulement, lorsque vous me pressâtes et d'en publier un volume et de l'éditer moi-même. Pour cela, il fallait réunir ces productions éparses, et les mettre en corps d'ouvrage. Aussi voilà ce que j'ai fait de mon mieux. Pourtant ce n'était pas le plus difficile de la tâche. Ce n'en était que le prélude, si l'on peut s'exprimer ainsi, ayant senti l'obligation de revoir et de corriger tout ce qui m'est revenu sous la main, de personnes à qui j'en avais fait hommage, ou des journaux ayant donné à l'humble muse l'hospitalité de leurs colonnes.

Quoique vieillie, ma mémoire est venue aussi à mon aide ; j'en avais besoin pour conduire cette œuvre à bonne fin. J'y comptais dessus et ce n'a pas été en vain, car elle m'a fait rarement défaut.

Toutes choses prêtes, je saisis un *composteur*[1], et je commençai le volume que je viens vous offrir aujourd'hui.

En général voici la marche que j'ai suivie : à part le poëme d'*Un Amant de la Croix*, qui commence la pagination, les pièces sont classées selon la date de leur création, à de rares exceptions près, et selon les occasions qui les ont fait naître. Vous voudrez bien, par un regard rétrospectif, vous reporter à l'époque des événements ou des circonstances qui ont parfois surexcité le poëte et fait éclater dans ses chants l'énergie de sa verve méridionale. On n'arrête pas toujours comme on veut un coursier lancé dans la carrière.

Je ne vous dirai pas ce qu'un ancien poëte écrivait à son ami : « Je vous envoie mon livre, *il y a du bon, du médiocre et du mauvais*[2] », mais je redirai après Destouches :

« La critique est aisée et l'art est difficile. »

Je ne me suis jamais dissimulé cela à cause d'une excessive timidité que, malgré mes soixante-dix-neuf ans près de sonner, je n'ai pas encore su vaincre ; et, sans quelques nobles encouragements, j'aurais délaissé définitivement une muse qui cependant aspirait à me faire chanter. Si, bien des fois, j'hésitais sous le costume d'ouvrier et le bonnet classique du typographe, c'est que je me rappelais ces vers du *Poëte mourant :*

[1] Outil dont se servent dans la typographie les ouvriers compositeurs ; les relieurs en ont aussi un propre à leur métier.

[2] Martial, de Bilbilis.

« Jamais aucune main sur la corde sonore
» Ne guida dans ses jeux ma main novice encore,
» L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le Ciel :
» Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
» L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
» L'abeille à composer son miel. »

Mais il se rencontra sur mon passage un professeur de rhétorique à notre Collége royal, qui m'engageait à écrire en me citant mon poëme sur la guerre d'Espagne (1823)[1].

M. Nicot, nommé inspecteur[2], quitta notre ville, et nos relations, sans cesser, diminuèrent naturellement. Les dernières paroles qu'il m'ait dites à cette époque, sont encore présentes à mon esprit. Par modestie, je ne vous les rapporte pas; mais elles étaient un encouragement précieux pour moi, homme jeune et de condition modeste.

Ce fut à peu près dans ce temps que l'auteur de l'*Ange et l'Enfant* daignait m'honorer de son suffrage autorisé.

[1] Voici comment je fus amené à des relations fréquentes avec M. Nicot, l'érudit professeur : M. Pagezy de Bourdéliac, alors capitaine au corps-d'état-major*, confiait des impressions à l'atelier où je travaillais à titre de compositeur, et, M. Nicot en revoyant les épreuves en qualité d'ami, j'eus l'occasion de lui faire part de mes observations et celle de profiter des siennes. Bientôt sa confiance me fut acquise et nous nous communiquions réciproquement nos appréciations sur les écrits d'actualité.

M. Pagezy de Bourdéliac, qui m'avait fait connaître à M. Nicot, fut le premier à m'entretenir de M. Jean Reboul, le poëte-boulanger, « travaillant comme vous de ses mains, me disait-il, et qui n'était pas sans taquineries de la part de sa femme, pensant qu'il ferait mieux de surveiller son pain. » A quoi je répondais : Que me dites-vous? La mienne ne me crie-t-elle pas, dès qu'elle me croit absorbé dans une pensée : « *Encara n'as pas fini en dé téis béstichés? Té faran dévéni simplé... Té brûlaraï téis papiers :* Encore tu n'as pas fini avec tes bêtises? Elles te feront devenir idiot... Je brûlerai tes papiers. » Elle était nimoise.

[2] Ce monsieur est mort Recteur honoraire de l'Académie de Nimes.

---

* Cet officier était aide-de-camp du maréchal-de-camp; plus tard, il fut aide-de-camp du lieutenant-général. Il est mort, m'a-t-on dit, colonel d'état-major. L'Académie de Metz avait couronné un de ses discours.

Plus tard M. L. Mandon, docteur ès lettres, aujourd'hui membre titulaire de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, me cita comme imprimeur et poëte dans son *Montpellier littéraire, scientifique, etc.;* ce fut une gracieuseté que je ne devais point oublier.

Parmi les pièces que j'ai publiées, on a remarqué que certaines étaient placées peut-être sous une teinte sombre de nature à en ternir l'éclat.

Mais, de bonne heure élevé à l'école du malheur, pouvait-il ne pas en être ainsi avec mon extrême sensibilité? Car si le carmin relève les traits du visage, le crêpe noir, au contraire, les rembrunit; mais en cela nul objet ne perd sa beauté relative.

Aussi, excepté quelques petites pièces, faites par complaisance ou par esprit de camaraderie, lesquelles sont reléguées à la fin du volume, tout y est convenable, triste sans doute quelquefois, mais religieux presque toujours.

Pendant l'impression, j'ai ajouté à ce que je possédais déjà. Pouvais-je renoncer dignement à la poésie sans lui avoir dit ce que je croyais être mon dernier mot? Oh! non! ce mot-là était une aspiration vers le Saint-Père Pie IX.

Enfin, j'ai pensé ne devoir mieux faire que d'y joindre *Notre Hosanna*, à la bienvenue de Mgr de Cabrières.

Vous le savez, en poésie, comme en peinture, chaque auteur a son genre et chaque artiste sa manière, c'est-à-dire son originalité. Vouloir qu'il fît autrement, serait lui demander l'impossible. Il ne peut ni ne doit forcer nature sous peine de n'avoir aucune physionomie et de rester par conséquent au nombre des incompris.

Puissiez-vous lire les vers que vous aurez sous les yeux avec autant de plaisir qu'en éprouve à vous les adresser votre dévoué serviteur et ami!

Pre GROLLIER.

UN AMANT DE LA CROIX.

Salut, ô Croix ! notre unique espérance.

Hymne liturgique.

PRÉFACE.

En 1837 nous publiâmes *Un Amant de la Croix*. Tous les exemplaires de cette édition depuis longtemps épuisés, nous en faisons une seconde, revue et augmentée, soit dans le texte, soit dans les notes.

Il n'est pas hors de propos de dire aux personnes de qui nous n'avons pas l'honneur d'être connu, pour quel motif et de quelle manière notre production a été faite et publiée primitivement ; voilà pourquoi nous entrerons dans les détails suivants :

Typographe par état et alors simple ouvrier, on comprendra facilement quelles étaient nos conditions d'existence. Notre vie se passait au contact d'autres hommes qui, pour la plupart, ne partageaient point nos sentiments, et nous étions exposé et à leurs sarcasmes et aux contradictions continuelles que l'on trouve trop souvent dans un pareil milieu. Mais, fort de la bonté de notre cause, nous défendions, dans la mesure de nos facultés, avec le sentiment d'une conviction profonde, les principes de la foi chrétienne qu'avant tout nous avons appris à bégayer sur les genoux de notre mère.

On n'a pas oublié les ravages que faisaient chaque jour une foule d'écrivains, en prostituant leur talent et leur plume au triomphe de l'irréligion ou des doctrines

révolutionnaires, ni l'appel incessant aux instincts mauvais, qui retentissait de la presse démagogique à la rue et de la rue aux ateliers.

Le saint-simonisme, qu'on n'a pas rougi de comparer au christianisme naissant, était passé comme un songe dont il reste à peine un faible souvenir; mais un auteur que nous avons longtemps admiré à la lecture de ses ouvrages sérieux [1], prêtait, à son insu peut-être, des armes à nos adversaires. C'était là ce qui nous affligeait le plus au fond du cœur, sans néanmoins nous faire faiblir ni nous décourager un seul instant dans la lutte.

Ce fut pour protester, autant qu'il était en nous, contre l'invasion des doctrines démoralisatrices, et pour combattre les principales objections que nous avions tant de fois réfutées au milieu de nos occupations journalières ou de quelque part qu'elles nous vinssent, comme aussi pour exalter les miséricordes du Seigneur, que nous chantâmes la Croix, cet emblème de la foi chrétienne, notre soutien dans les tribulations de la vie présente, et notre espérance pour un monde meilleur.

Dieu aidant, ce travail, nous avons lieu du moins de le penser, n'est pas resté tout à fait stérile. Il nous a valu de nobles encouragements, et les sympathies de plusieurs personnes de mérite sous le rapport des lettres et de la vertu. Puisse-t-il nous être de quelque poids auprès de Celui qui a dit,

[1] L'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, etc.

pendant son pèlerinage sur la terre, qu'un verre d'eau donné en son nom ne restera pas sans récompense !

Dans cette circonstance, l'illustre Boulanger de Nimes daigna nous honorer de son précieux suffrage. Qu'il en reçoive ici l'expression de notre vive reconnaissance.

Une chose surprenant quelque peu ceux qui en étaient témoins, c'est la manière dont l'*Amant de la Croix* a été composé.

Obligé que nous étions de fournir habituellement, à cause de notre vie de labeur, une journée de quatorze, seize et même vingt heures d'un travail pénible, soutenu, le temps nous aurait manqué pour écrire au sein d'un ménage et dans les distractions de la famille. Pour ne pas perdre tout le fruit de nos méditations, nous prîmes le parti de *composer* nos vers devant une *casse* et le *composteur* à la main. Un pareil moyen est sans doute bien plus long que celui d'écrire proprement dit, mais il avait pour nous un double avantage, c'était de profiter de tous les instants qui nous restaient en dehors des heures consacrées au devoir et de faire les vers plus facilement, cette manière de procéder ayant pour nous un attrait tout particulier.

Par là nous avons pu, de temps à autre, laisser s'envoler de nos mains des pièces fugitives, feuilles légères qui allaient tomber où les emportait le vent, et, plus tard, publier le poëme dont nous donnons maintenant une nouvelle édition.

Dans la république des lettres personne n'ignore que

pour versifier convenablement, à moins qu'il ne s'agisse de choses futiles ou légères, il faut se mettre dans un état de surexcitation tel, que, dans le style poétique, on l'a nommé avec raison *une fièvre brûlante*. Or, une fois l'instrument au ton voulu, il importe de l'y maintenir le plus longtemps possible, afin de s'abandonner aux élans de la voix intérieure, qui se reproduisent ensuite au dehors par les éclats de l'imagination sublime d'enthousiasme ou péniblement frappée !

C'est ainsi qu'aux dépens de notre repos, pressé par le souffle inspirateur et soutenu par l'amour de l'art et de cette religion sans laquelle, à nos yeux, il n'est guère de véritable poésie, nous nous livrions à l'art si difficile des vers [1] !

Notre œuvre fut dédiée à M. le vicomte A. Sarret de Coussergues, c'est-à-dire à un catholique fervent, aux nobles manières et au cœur généreux ; il savait allier aux exigences d'un rang élevé, l'humilité chrétienne, et rien n'égalait peut-être en lui la piété dont son âme était pénétrée, que les qualités du cœur et la modestie qui le caractérisaient. Pouvait-on ambitionner pour des chants à la Croix un plus digne patronage ? Nous ne le pensâmes point ; ce que M. de Sarret nous écrivit à cette occasion, nous prouva qu'il n'était pas plus indifférent au choix du sujet qu'à l'hommage du poëte.

Hélas ! peu de temps après, nous eûmes à déplorer

[1] Voilà, du reste, comment se sont faites presque toutes les pièces de poésie que nous avons publiées jusqu'ici, et même cette préface.

la perte prématurée de cet homme de bien ! Toutefois nous avons la confiance qu'en paraissant devant Dieu, il n'était pas sans quelque chose d'écrit dans le livre de vie, et cette pensée tempère seule l'amertume de nos regrets.

Si nous l'avons peint d'un seul trait en le qualifiant d'*homme de bien,* nous n'avons fait que répéter ce qu'à une époque, qui sera toujours au nombre de nos plus intéressants souvenirs, ne dédaigna point de lui dire en notre présence le R. P. Maccharty. Le célèbre prédicateur l'avait ainsi jugé à son maintien en le rencontrant un jour sur ses pas. C'est que, comme en passant auprès de ces vases précieux qui décèlent la suavité des parfums dont ils sont remplis, il avait cru respirer un moment la bonne odeur de Jésus-Christ.

C'était lorsque, interrogeant l'horizon politique et le voyant à chaque instant s'obscurcir davantage, il nous faisait part, dans l'effusion de son cœur, à M. de Sarret et à nous, de ses craintes pour le trône chancelant de nos rois, ouvertement sapé par le démagogisme, et qui s'affaissa bientôt sous le poids des lauriers qu'au nom de Charles X, nos braves venaient de moissonner sur la terre d'Afrique.

Certain de trouver un refuge à l'ombre de la Croix de Jésus, nous accourûmes à ses pieds, et nous l'avons chantée !

PIERRE GROLLIER.

A Monsieur le Vicomte

DE SARRET,

Pour le remercier de la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire.

De grâce ayez pitié de mon cœur de poëte !
Eh ! qui peut plus que vous jamais se dire honnête ?...
Se peut-il, en effet, que vous soyez *confus ?*
Ah ! Vicomte, c'est moi désormais qui dois l'être !
Rien de plus bienveillant que votre aimable lettre,
Rien aussi qui surprenne autant que je le fus.
Estimable mortel ! votre belle âme oublie,
Tant elle a de grandeur, que c'est moi qui supplie.

UN AMANT DE LA CROIX.

POËME.

A MONSIEUR LE VICOMTE

A. SARRET DE COUSSERGUES.

1837.

I

Sur le fleuve du temps où s'écoulent nos jours,
Et dont tous les mortels doivent suivre le cours,
Que l'un aime des sens les plaisirs éphémères;
Que l'autre prenne feu pour de vaines chimères;
Que celui-ci désire et brigue les honneurs,
Des emplois lucratifs éclatantes faveurs;
Ou qu'enfin celui-là, séché par l'avarice,
Veuille acquérir les biens au prix de l'injustice,
Pour rien de tout cela mon cœur n'est enflammé.
Il lui faut un objet plus digne d'être aimé!
Ce que j'aime avant tout, c'est la croix de mon Maître:

On la traça sur moi, le jour qui me vit naître,
Dans ces temps désastreux de prestige et d'erreurs
Où le Christ, sans autels, se cachait dans les cœurs ;
Où le crime, aveuglé d'un moment de puissance,
Croyait la foi bannie à jamais de la France.
L'athéisme atteignit au faîte du pouvoir ;
Il s'abreuva de sang ! il se plaisait à voir
Palpiter sur sa main la chair de ses victimes !
En un mot, il combla la mesure des crimes !....
Ah ! ne rappelons plus des souvenirs affreux ;
Hélas ! l'homme coupable est assez malheureux.
D'un plus bel avenir la Croix fut le présage ;
Tel l'iris dans les cieux se montre après l'orage :
Le tonnerre, moins lourd, gronde dans le lointain ;
Mais son courroux expire, et, le jour plus serein,
Tout renaît au bonheur dans les airs, sur la terre.
Est-il pour le chrétien de compagne plus chère ?
Trop souvent, je le sais, on ne s'en doute pas ;
Mais, dès notre berceau s'attachant à nos pas,
La Croix nous suit partout comme un autre nous-même :
En vain nous l'outrageons, sans cesse elle nous aime ;
C'est ainsi qu'on la voit accompagner nos jours.
Au tombeau tout nous quitte, elle reste toujours !
Voyez-vous les petits qu'une poule rappelle ?
Ils courent à l'envi se blottir sous son aile.
Tel Jésus dit : Venez, nobles fils du malheur !
C'est au pied d'une croix que tombe la grandeur ;
C'est au pied d'une croix, coupable et profanée,
Que va se consoler l'amante abandonnée ;
C'est au pied d'une croix que s'abaisse l'orgueil,
Et c'est là qu'on rencontre une famille en deuil ;
C'est au pied d'une croix que l'opprimé soupire,

Que la haine se tait, que la vertu respire.
Ce signe du salut, nouveau serpent d'airain,
Exhale pour les cœurs un baume souverain;
Mais le doute, soufflé par la bouche infidèle,
Fait avorter la foi dans l'âme la plus belle,
Comme on voit, tout poudreux et le front ruisselant,
Se flétrir une fleur sous un soleil brûlant.
Le doute est pour le cœur, où, subtil, il s'enferme,
Ce qu'est l'insecte au grain dont il détruit le germe;
Et la Croix sait rester pour celui qui la suit,
Ce qu'est au voyageur un fanal dans la nuit;
Ou ce qu'aux matelots, dans une longue course,
Était chez nos aïeux, le char brillant de l'Ourse:
Du cercle des devoirs elle tient le milieu,
Comme si d'une roue elle était le moyeu.
Que de héros fameux, semant les funérailles,
Ont invoqué Jésus et gagné des batailles!
Ici, c'est par son nom que vainquit Constantin;
Là, l'époux de Clotilde a le même destin.
Contemplez dans l'Ibère Alphonse de Castille
Adorant une croix qui, sur sa tête, brille [1]!
Cinq rois sont réunis. Eh! qu'importe au chrétien!
Il s'élance et triomphe!... Est-il d'autre soutien
Que la main du Dieu fort qui guide les armées?
C'est lui qui fait les rois, les grandes renommées;
Lui qui fait triompher sous les murs de Moscou,
Qui fait vaincre à Ligny, mourir à Waterloo [2]!...
— Quels en sont les motifs? — Il le sait; et nous, hommes,
Nous devons obéir, instrument que nous sommes,
Tel que sur l'échiquier le *fou*, comme le *roi*,
Obéit au joueur sans demander pourquoi.

II

D'un pas plus ou moins sûr chacun suit sa carrière :
L'un au sein des plaisirs, l'autre dans la misère ;
Et l'on voit l'opulence envahir le chemin,
Tandis que l'infortune, un bâton dans la main,
Se traîne avec effort sous le poids qui l'accable.
A l'autre son destin est souvent préférable,
Car Jésus qui passa tout en faisant le bien,
Ennoblit l'indigence en ne possédant rien ;
Mais l'indigence honnête et soumise et fidèle,
Qui souffre, qui se tait, comme fit son modèle.
Le Sauveur dit à l'un : Sois humble quoique grand ;
A l'autre : Adore Dieu, sers-le même en pleurant.
Au premier : Sois humain, libéral, charitable,
Et tremble devant moi de paraître coupable ;
Au second : J'ai souffert pour apprendre à souffrir ;
A tous : Sachez bien vivre afin de bien mourir !
Mais le pauvre, dit-on, nuit et jour nous obsède.
— Il ne peut demander qu'à celui qui possède ;
— Prenez du superflux que vous vous réservez,
Le denier qu'il demande et que vous lui devez [3].
— Il se plaindra toujours : l'homme est né pour se plaindre.
— Que sa plainte du moins ne puisse vous atteindre !
De quoi peut vous servir l'or que vous entassez,
Si votre cœur jamais ne vous dit : C'est assez ?
Ah ! soyez ici-bas une autre providence ;
C'est par-là qu'il est beau d'afficher l'opulence !

Et puis, il est si doux pour un cœur généreux
D'épargner une larme à l'œil du malheureux !
L'opulence, après tout, est sœur de la misère;
Elles vont toutes deux heurter contre la terre [4] ;
L'une et l'autre on les voit et passer et vieillir,
Le même fossoyeur doit les ensevelir !
Une fois en ses mains, il n'est plus de fortune.
Pareils sont les états, l'espérance est commune :
Aux pieds du Dieu vivant on reste sans appui,
Hors la Croix du Sauveur ! et le juge, c'est lui....

III

Les siècles devant Dieu passent ainsi qu'une ombre;
Il voit tomber les rois et les peuples sans nombre :
Un trône renversé disparaît sans retour,
Celui qui le remplace est détruit à son tour.
Les merveilles de l'art, les œuvres du génie,
Et du vaste univers l'admirable harmonie,
Doivent s'évanouir, fantastiques objets,
Tel qu'en un cerveau creux le font mille projets,
Ou tel que dans les airs, fluide et passagère,
Se forme et disparaît une vapeur légère;
Ou tel que de l'airain le son retentissant,
Qui ne fait que de naître et qui meurt en passant;
Et la Croix du Sauveur est l'épouse immortelle !
Tout ne concourt-il pas à nous rapprocher d'elle ?
Soit quand Victor Hugo prélude à son retour
Et trouve pour son Dieu des paroles d'amour,

Lui dont la muse, enfin, par la foi réveillée,
Sent, la rougeur au front, qu'elle s'est oubliée[5] ;
Soit quand Barthélemy, le poëte au remords,
Invoque le Sauveur sur la cendre des morts[6] ?
Soit un flot d'indévots qui sur le pavé roule
Pour aller au Saint Lieu se perdre dans la foule,
Ou le siècle étonné, regardant devant soi,
De ne voir pour marcher de phare que la foi ?
Puis un peuple frappé par une main puissante,
Que le trépas décime et qui fuit d'épouvante,
Ou la morale, en pleurs, détournant son regard
Devant toute arme à feu, la coupe ou le poignard ?
Le suicide affreux sans combattre succombe ;
Il court cacher sa honte et son nom dans la tombe[7];
En son cœur ulcéré, las qu'il est de souffrir,
Il n'est qu'un seul espoir, c'est celui de mourir !
L'infortune s'y peint comme un mal sans remède,
Sans finir la partie, au malheur il la cède ;
C'est une algue, jouet du flux et du reflux,
Qu'une vague enfin roule et ne ramène plus !...
On doit aux passions faire guerre pour guerre.
Qu'à celui qui toujours regarda vers la terre
Il soit dur de souffrir, comme lui je le crois ;
Mais le mal s'affaiblit vu des pieds d'une croix.
Qui n'a pas du malheur reçu quelques atteintes ?
Personne plus que moi n'en sentit les étreintes !
Rien ne souriait plus à mon cœur désolé ;
Je regardai le Ciel et je fus consolé.
Le bonheur ici-bas n'est jamais sans mélange ;
Mais il suit la ferveur riche ou non ; c'est son ange.

IV

Que je serais heureux si j'avais beaucoup d'or !
Dit le pauvre, et pourtant sur la pierre il s'endort,
Lorsque sur le duvet tel riche s'inquiète.
Le bonheur serait-il un meuble qu'on achète ?
Consultez Lamartine, il vous répondra : Non,
Comme un écho lointain des mots de Salomon.
On cherche le bonheur et l'on en fuit la route ;
L'aveugle prend un guide, il le suit, il l'écoute,
Et l'être malheureux qui ne veut pas prier,
Se vautre dans la fange et ne sait que crier !
Regarde, infortuné, les portes éternelles !
Pour prendre ton essor secoue enfin tes ailes ;
C'est là qu'est le bonheur, ne le cherche que là :
A l'âme qui l'appelle, il répond : Me voilà.
Être incompréhensible aux autres, à toi-même,
Tu rampes comme un ver et veux le diadème,
Pétri tout à la fois et de boue et d'orgueil !
Celui que tu combats, t'accable d'un coup d'œil !
Dans la prospérité que sert que tu le braves ?
Tu possèdes de l'or, mais c'est l'or des esclaves ;
Il peut te le ravir et même, à volonté,
Te rendre comme un son qui n'a jamais été.
Pour dissiper le temps que le Seigneur te donne,
De plaisir en plaisir va jusqu'à Babylone,
Couronne-toi de fleurs, et, la coupe à la main,
Au sein des voluptés attends le lendemain ;

Plonge-toi tout entier dans l'ordure du vice :
Tu n'éclipseras pas le Soleil de justice !
Ses rayons importuns, éclairant tes remords,
Te poursuivront partout, fusses-tu chez les morts !
L'incrédule murmure en haussant les épaules,
Comme le créancier que l'on paie en paroles.
L'ingrat !... Il ne croit pas de peur de pratiquer [8],
Et, tremblant dans son âme, il feint de se moquer ;
C'est ainsi qu'on entend le poltron du village
Chanter d'autant plus haut qu'il tremble davantage.
Voyez le laboureur, malgré le poids du jour,
Comme il poursuit gaîment son pénible labour !
Il croit à l'avenir, il a vu chaque année
De fruits plus ou moins beaux son œuvre couronnée ;
Tous les jours à son Père il demande son pain,
Et le soir il s'endort certain d'un lendemain.
Le réveil aura lieu, n'importe en quelle plage.
N'a-t-il pas du Sauveur une croix pour otage ?
Ainsi de nos sueurs, avec des cœurs pieux,
Nous devons arroser le champ mystérieux.
Parfois sur le Thabor, plus souvent au Calvaire,
L'homme porte avec lui le poids de sa misère :
D'un arrêt formidable il subit les rigueurs ;
Combattre dans ce monde et triompher ailleurs,
La palme est à ce prix ; elle sera donnée,
Mais on doit à son poste accomplir la journée.
Que demande un Chrétien pour toucher au bonheur ?
Une hostie, un hôtel, un sacrificateur.
— Pour lui le ciel n'est pas chaque jour sans nuages.
— Il s'en forme parfois précurseurs des orages ;
Mais que font des vapeurs à qui vit de la foi ?
Est-ce à dire qu'Esther ne verra pas son roi ?

Ou qu'il la trouvera moins touchante et moins belle
Que le jour où son cœur, épris, brûla pour elle?...
Heureux qui suit la voie, et qui n'a d'autre but
Que d'aimer Dieu, lui plaire, et faire son salut!
Loin d'elle, les mondains avec moins de courage,
Avec moins de raison, brilleront davantage.
Passe qui le voudra par le sentier battu;
Ce n'est pas celui-là qui mène à la vertu!
Non, l'autre est hérissé de ronces et d'épines;
Et pour le parcourir, faveurs, grâces divines,
Tout doit accompagner les efforts des mortels!
Mais qu'alors le repos est doux près des autels!...
Pourtant ne croyez pas, dans toute auguste enceinte,
A l'abri du sarcasme une âme quoique sainte :
Quand un siècle a du vrai perdu le sentiment,
N'est point pieux qui veut ni juste impunément.
De l'arbre du salut voulez-vous chercher l'ombre?
Soudain la Calomnie, au teint pâle, à l'œil sombre,
S'en va vous déchirer sans pitié, sans pudeur :
Elle n'épargne rien pour lui ravir un cœur,
Et l'enfer lui fournit les moyens dont elle use;
Mais la honte est souvent le seul prix de sa ruse.
Tel un loup affamé, venu jusqu'au hameau,
Voit à sa dent cruelle échapper un agneau!
Le bonheur n'est parfait que dans une autre vie :
Tout fidèle soumis laisse parler et prie.
Sachant par l'Esprit Saint que dans l'éternité
Réside le Palais de la Divinité,
Il aspire à monter à la très-haute sphère,
Et, planant au-dessus des vains bruits de la terre,
Il n'a foi qu'en l'objet dont il est enivré :
Hors de lui tout est faux, en lui seul tout est vrai.

V

On dit : Elle a vieilli. — Qui ? la Croix ? C'est l'impie
Qui, sous les vents du soir, comme un brin d'herbe plie !
Quoi ! le ciel apparaît au regard scrutateur
Tel qu'il sortit jadis des mains du Créateur,
Et la Croix, par Jésus son épouse ineffable,
Deviendrait des humains la risée et la fable !
Que tu m'as fait pitié, fille de Saint-Simon,
Avec son utopie et ce triste patron !
En vain tu caressas le vulgaire et le vice,
Le bon sens a des tiens fait seul prompte justice,
Et ton sceptre brisé, jeté dans le ruisseau,
Est encor pour la Croix un triomphe nouveau !
Comptant sur tes attraits, sur ton air de jeunesse,
Et, te dissimulant tes défauts, ta faiblesse,
Tu te fis courtisane et t'offris aux passants.
Tes soupirs furent vains, tes charmes impuissants ;
Ta personne à leurs yeux demeurait étrangère.
Que fis-tu ? Dans l'espoir de séduire et de plaire,
Tu prodiguas le fard, tu te chargeas d'atours ;
Mais le peuple, indigné, te repoussa toujours !
Va donc cacher ton front ! Que la retraite efface
Le souvenir du coup dont tu portes la trace ;
Il est de ton auteur, qui, dans son désespoir,
Crut la vie *un opprobre et la mort un devoir* [9] !....
Le Déisme s'en va se réfutant lui-même [10] :
Puisqu'un Dieu nous conserve, il faut bien qu'il nous aime.

Eh ! peut-il mépriser les œuvres de ses mains ?
Serait-il moins parfait que nous?... Faibles humains !
Ne rapetissons pas la puissance incréée ;
Elle habite le ciel pour mieux être adorée,
Mais une Providence aide à tous les mortels.
Sans doute au fond des cœurs elle veut des autels,
Mais elle veut aussi des prières publiques
Du parvis des hameaux jusques aux basiliques :
Monarques et sujets, tout doit servir son Dieu,
Se sauver ou se perdre ; et là point de milieu.
Ah ! lorsqu'on vit le Fils, Verbe éternel du Père,
Tel qu'un faible mortel paraître sur la terre ;
Et, revêtu d'un corps au nôtre en tout pareil,
Prêchant, édifiant et semant pour le ciel :
Glorieux au Thabor, au Calvaire victime,
Connaissant tous les maux, tous excepté le crime,
Et brûlant de sauver le monde par sa mort,
Il voulait qu'à son tour l'homme fît quelque effort
Pour secouer la fange attachée à ses ailes,
Et, d'un vol, s'élevât aux plaines éternelles !
Mais que croire, a-t-on dit, en courant l'univers,
Lorsqu'on voit pour un Dieu tant de cultes divers?
Et, suivant, nul ne sait quelle philosophie
(Lui-même n'en sait rien), l'indévot nous défie ;
Humble amant de la Croix, ici je répondrai :
S'il est des cultes faux, il en est un de vrai ;
Car si tous étaient faux, nul n'aurait de créance.
L'homme est plus conséquent en cela qu'on ne pense ;
Oui, les temps, les climats, pères des passions,
Ont produit par degrés mille religions.
Pourquoi ? C'est qu'une vraie existait dès l'aurore
De ce jour où Dieu dit : Un homme vient d'éclore,

Et si dans le Pérou, dans la Chine, au Japon,
Comme à Jérusalem, Jéhova trouve un nom,
C'est que tous les mortels ont la même origine.
L'homme fut châtié par une main divine :
Dans le gouffre des maux Dieu le précipita,
Victime de l'orgueil, hélas ! car il douta.
Le Sauveur fut promis ; je vois un patriarche,
Sauvant le genre humain, le figurer dans l'arche ;
L'homme multiplié se disperse à Babel.
Plus loin j'entends les cris de la belle Rachel !...
Livrés aux passions, ces filles mensongères,
Chacun joint une erreur à celles de ses pères ;
Et, quoique Jéhova parlât au fond des cœurs,
Il se vit travesti par les lois, par les mœurs.
Le culte primitif, transformé par les hommes,
Varie à l'infini comme leurs idiomes.
Mais Dieu s'était choisi le peuple souverain
Qu'il aimait plus que tous, qu'il guidait par la main,
Et qu'il accompagna, gouverné par Moïse,
Du joug des Pharaons à la terre promise ;
Et celui qui tonnait sur le Mont-Sinaï,
Jéhova c'était vous, et vous Adonaï,
Et vous Esprit divin, dont les suprêmes flammes
Ramollissent les cœurs et retrempent les âmes !...
Mais Moïse n'est plus. Défenseur de la loi,
Josué lui succède, il partage sa foi ;
Les Juges et les Rois, les deux chœurs des Prophètes,
Annoncent du Sauveur les futures conquêtes,
Et Job sur le fumier, se soulevant parfois,
Dans un vaste lointain aperçoit une Croix [11] !

VI

Comme l'eau du torrent, le temps fuit et s'écoule,
Et des peuples nombreux le tableau se déroule.
Le Juste doit venir, tout l'attend, et déjà
Un ange a salué la vierge de Juda.
Tel qu'un vaisseau, témoin du coucher des étoiles,
Dans le port qui l'attend arrive à pleines voiles,
Comme l'aigle fend l'air et s'abat dans son nid,
Tel le Christ apparaît aux peuples qu'il bénit !
Le Ciel s'est abaissé pour féconder la terre :
Marie est toujours vierge et pourtant elle est mère ;
Mages, comme bergers, adorent leur Sauveur ;
Sa Mère, en admirant, garde tout dans son cœur ;
Le fils d'Elisabeth précède le Messie,
Par qui vint s'accomplir l'annonce d'Isaïe,
Et le Juste a germé comme l'herbe des champs :
Grandes sont ses vertus, ses discours sont touchants,
Sa personne répand une odeur savoureuse,
Parmi les boutons d'or c'est une tubéreuse.
Tout accourt sur ses pas ; il console, il guérit.
Il conjure la mort et la mort obéit ;
Il dit : Paix ! à la mer, et la mer fait silence ;
Aux vents : Apaisez-vous ! Et, devant sa puissance,
L'aquilon, les autans et les faibles zéphyrs,
Retiennent leur haleine et même leurs soupirs.
C'est que la voix du Christ est la voix souveraine ;
Et l'astre de la nuit dans sa marche incertaine,
Et tout le firmament de tant d'astres paré,
Ont adoré Jésus fils du Dieu de Membré !

— D'où vient que les esprits s'agitent et se troublent,
Comme des flots battus par des vents qui redoublent ?
— Des prophètes l'ont vu l'opprobre des humains,
Transpercé dans ses pieds, transpercé dans ses mains,
Et son cœur devenir une source féconde
Où pourront se laver tous les péchés du monde....
Par la voix de l'impie au vice abandonné,
Barrabas est absous, Jésus est condamné !
Il meurt sur une croix !!!... Que la terre se taise ;
Le Fils a satisfait, et le Père s'apaise.

VII

Bientôt, resplendissant, le Christ sort du tombeau ;
C'est le soleil couché qui se lève plus beau,
Qui lance des rayons et des flots de lumière
Aux flèches des cités, au toit de la chaumière,
Et malgré les brouillards ou la pluie et le vent,
Marche en triomphateur jusqu'aux mers d'Occident !
Au milieu des clartés dont le Verbe est la source,
La Croix, tel qu'un géant, a commencé sa course.
Qu'elle brille, il suffit pour soumettre à ses lois
La houlette du pâtre et le sceptre des rois !
Les oracles menteurs ont perdu la parole ;
Et que sont devenus les dieux du Capitole ?
Ils se sont engloutis dans le gouffre du temps,
Ainsi que fond la neige à l'aspect du printemps !
J'ai bien vu s'élever l'aigle au vol intrépide [12],
Qui touche de ses pieds sur chaque Pyramide ;

Qui plane sur Memphis, s'abat sur Aboukir,
Remonte vers la nue et, fier de conquérir,
Franchit la mer d'un trait, reparaît dans Lutèce,
Vole sur le Mont-Blanc, l'Italie et la Grèce,
Domine en tournoyant tout l'empire romain,
Va triompher, nerveux, de l'aigle du Germain,
Non loin du Tanaïs se balance avec grâce,
Sourit à la Pologne, et porte son audace
Jusque sur le Kremlin !.... Mais, perdant sa vigueur,
Dans l'air il bat de l'aile, il crie, il tombe, il meurt !
Tel paraît dans la nuit et passe un météore.
Qu'il en est autrement de celle que j'adore !
Chaque nuit, chaque jour, chaque heure, chaque instant,
Fait éclore des fleurs pour embellir son champ !
Des feux les plus actifs son amour les féconde;
Et les bras étendus aux limites du monde,
Elle avance identique à la divinité !
Et le Soleil, brillant d'un éclat emprunté,
Sait trouver une voix, loin de la méconnaître,
Pour s'écrier : Salut, ô signe de mon maître !
Arbre sacré, Salut ! Gloire ! Honneur ! Hosanna !...
C'est le Verbe divin qui jadis m'ordonna
De sortir du chaos; et, beau de sa lumière,
Éclatant, je m'offris à la nature entière,
Comme le fiancé qui, dès le point du jour,
Se lève radieux et palpitant d'amour !
Et le Verbe au Calvaire eut une croix pour trône,
Le bois fut son manteau, des piquants sa couronne !
La Croix fait l'ornement des tours de la cité;
Elle honore le brave et pare la beauté;
Elle épure les mœurs, tempère le faux zèle.
Heureux si Charles-Neuf n'avait consulté qu'elle [13] !

Bonne mère, elle sait aimer tous ses enfants,
Élever les petits sans abaisser les grands;
Et, des dons du Très-Haut ayant la plénitude,
Son symbole est amour, douceur, mansuétude.
Pour accomplir du Ciel les éternels desseins,
Des bourreaux elle fait quelquefois de grands saints:
Purifiés qu'ils sont de toutes leurs souillures,
Leurs mains sont à ses yeux innocentes et pures.
Par elle que de noms, aux quatre vents jetés,
Sont d'échos en échos jusqu'à nous répétés!
C'est un François-Xavier que murmure la vague;
La fraîcheur du printemps dit Louis-de-Gonzague;
Les ardeurs du lion rappellent Augustin,
Et l'airain dit Marie au souffle du matin.
Sous des lambris dorés, près des marches du trône,
Des grands ont pour la Croix dédaigné la couronne;
Tout ombragés qu'ils sont du laurier des héros,
D'autres n'ont qu'à ses pieds pu trouver le repos,
Et des cœurs altérés de ses flots d'harmonie
Sont vers elle emportés sur l'aile du génie!
Combien, pleins de l'esprit qui donne les vertus,
Touchent, comme une épave, à des bords inconnus?
La grâce les soutient, la Croix les encourage
A braver les périls et la dent du sauvage;
Sur des sables brûlants ou d'éternels glaçons,
Ils donnent de Jésus les divines leçons.
Les peuples réunis comme en un jour de fête,
Exaltent l'Homme-Dieu dont ils sont la conquête.
Son triomphe est complet : sous le saint étendard,
Ainsi que les talents, la valeur suit son char:
C'est Bacon, c'est Leibnitz, c'est Condé, c'est Turenne,
L'harmonieux Racine et le bon La Fontaine [14],

Les Pascal, les Rollin, les Séguier, les Huet,
L'aimable Fénélon et le grand Bossuet!
Mille autres sommités dont la terre s'honore,
Que leur siècle admirait et qu'on admire encore!
Or, peut-on si longtemps, sans des attraits divins,
Captiver tour à tour peuples et souverains,
Magistrats et guerriers et foudres d'éloquence?
Non! répond dans son cœur l'honnête homme qui pense.
Les choses d'ici-bas passent plus vitement,
Et leur éclat trompeur dure à peine un moment,
Mais celui de la Croix, Jésus le renouvelle:
Plus on la voit briller, plus on la trouve belle.

VIII

Quoi! Celui qui soutient l'aigle au milieu des airs
Et pourvoit aux besoins du lion des déserts,
Qui protége ou détruit les empires du monde,
Qui fait tomber la foudre et qui soulève l'onde,
Qui balance la nue, et, d'un jeu de sa main,
Sème le firmament de corps brillants sans fin;
Qui donne à tout un nom, la fraicheur au zéphyre,
Au peintre des pinceaux, au poëte une lyre;
Des ombres à la nuit et des splendeurs au jour;
Qui condamne la haine et commande l'amour;
Qui dit à la vertu: Supporte tout du vice
Et ne m'outrage pas, je te ferai justice;
L'Éternel, en un mot, n'aurait point des autels
Fumant d'un encens pur brûlé par les mortels!
Et son Fils bien-aimé, son égal par essence
Dans son immensité, comme dans sa puissance,
N'aurait donc revêtu la faible humanité

Que pour tromper le cœur qui crut à sa bonté!!!
Il n'en peut être ainsi, quoi qu'en dise l'impie;
Et puisqu'il est des croix, il est une autre vie!
Mon Dieu qui sais combien j'ai confiance en toi!
Qui, malgré le torrent, soutiens encor ma foi!
Les monuments des arts traverseraient les âges,
Et l'homme, de tes mains le plus beau des ouvrages,
Paraîtrait sur la terre et n'y vivrait qu'un jour,
Pour passer comme une ombre et finir sans retour!
Et tu serais pour lui toujours inaccessible!
Et tu le priverais du bonheur indicible
De pouvoir dans les cieux t'aimer et te bénir,
Ne jetant devant lui que le triste avenir
De vivre un jour de plus dans une vaine histoire!
Où seraient donc, grand Dieu! ta justice et ta gloire?
Et vous qui reposez à l'ombre des cyprès,
Qui m'avez tant coûté de pleurs et de regrets,
Et dont la douce image en mon sein conservée,
Comme en vos plus beaux jours, demeure encor gravée,
Je viendrais à mon tour faire naufrage au port
Et dormir avec vous le sommeil de la mort!
Oh! c'est là que le doute à mes yeux perd sa cause!
Au delà des tombeaux il me luit quelque chose:
Nul ne doit échapper au dernier jugement,
Ni le cœur qui bénit, ni la bouche qui ment;
Ni le voluptueux que la licence approuve,
Ni l'avare qui dort sur le trésor qu'il couve
Comme l'oiseau ferait du fruit de ses amours;
Ni la mollesse oisive au sein brillant des cours,
Ni l'esclave qui rampe aux genoux de son maître,
Ni le monarque enfin, quelque grand qu'il puisse être.

IX

Tout ce qui vit dans l'air ou nage dans les eaux,
Les reptiles impurs, les cent mille animaux,
L'ouragan furieux et les bruyants orages,
Et l'affreuse tempête et les légers nuages;
Le fleuve aux larges bords, les ruisseaux des vallons,
Les moissons de la plaine et les chênes des monts;
Le matin, le midi, le *tantôt*, la soirée,
Et la nuit ténébreuse et la nuit éclairée,
Et le jour le plus pur et le jour nébuleux,
Et l'homme dans la joie et l'homme malheureux,
Tout ce qui porte un nom ou qui reçut la vie,
Et justes et pécheurs, tout excepté l'impie,
Pour chanter : Gloire à Dieu! mèle ses mille voix,
Et celui qu'on adore est le Dieu de la Croix!
De la voûte des cieux la marche harmonieuse,
Et la mer qui bondit, terrible ou gracieuse,
Faible image de Dieu dans son immensité,
Ne tiennent que de lui toute leur majesté!
C'est donc de la grandeur que d'aimer son royaume,
Car alors on est libre et l'on est vraiment homme;
La liberté, Seigneur! où la trouvera-t-on
Si ce n'est sous la Croix, ton divin pavillon?
Ils étaient libres ceux qui, dans l'amphithéâtre,
Expirant pleins de foi, trouvaient sur ce théâtre
Pour monter vers les cieux un solide escabeau;
C'était là leur triomphe et non pas leur tombeau!
C'est ainsi qu'en dépit de la hache fatale,
Delille a déployé ce courage si mâle:
On l'oblige à chanter, mais ces vers foudroyants

Vont, prompts comme la foudre, écraser les tyrans[15] !
Oh ! que l'homme s'élève aidé par ta sagesse !
Il est grand sans orgueil, mais petit sans faiblesse.
Ton saint nom retentit au bout de l'univers :
Tu détruis l'esclavage et dérives les fers ;
Et ta voix dans les airs, formidable tonnerre,
Glace après Jullien le cynique Voltaire !
Tour à tour on a vu leurs disciples nombreux,
Reprendre leur ouvrage et succomber comme eux !
Qu'on mette les *Pourquoi ?* les *mais* dans la balance,
Et les mille *qui sait ?* Oh ! j'en ai l'assurance !
On verra s'incliner celui des deux bassins
Où seront les Martyrs, les Vierges et les Saints !
Il l'avait bien senti l'homme extraordinaire ;
Après que dans ses mains il eut pesé la terre,
Et dit : Ce n'était rien, Jéhova seul est grand !
Le Christ vit à ses pieds tomber le conquérant !...[16]
Quelquefois près des camps, du tumulte des armes,
Le guerrier pour la Croix vit répandre des larmes.
On rapporte qu'un soir, sur les riants coteaux,
Des environs d'Essonne agréables tableaux,
L'armée avait campé soucieuse, en attente,
Pour lit ayant la dure et les frimas pour tente.
Le superbe Orion scintillait au regard ;
Mais c'était un chasseur au moment du départ.
Cependant retenu par de faibles attaches,
Le conscrit fuit les rangs de nos vieilles moustaches.
C'était pendant ces jours où l'aigle malheureux
Succomba sous la gloire. O douleur pour nos preux !
Leur courage était vain, leur âme était flétrie,
Car l'étranger foulait le sol de la patrie,
Et Paris sans vigueur, soumis, obéissant,

Se courbait sous le joug, comme un bœuf languissant.
La faim les dévorait [17]. (On la sent sous l'armure !)
On combat l'ennemi, l'on cède à la nature.
Là, chacun s'empressait d'accourir au butin,
Comme vole, au printemps, l'abeille vers le thym :
L'un porte son fardeau, l'autre après soi le traîne,
Et tout a disparu de la ferme prochaine.
Un vieillard couronné de quelques cheveux blancs,
Tout transi par le froid, tout courbé sous les ans,
Pleurait près d'une croix modeste, solitaire,
Et des maux de son cœur l'humble dépositaire ;
Mais le pâle flambeau de l'astre de la nuit,
Éclairant le soldat, en ce lieu l'a conduit.
Il a vu cette croix, et sa main sacrilége
Saisit le bois bénit qu'en vain la foi protége !
Le vieillard indigné, comprimant ses sanglots,
Ranime son courage et lui parle en ces mots :
« Laissez ! laissez ma croix, le seul bien qui me reste,
» Ou bien comblez l'horreur de cette nuit funeste !
» Oh ! je ne verrai plus la lumière du jour,
» Ou vous respecterez l'objet de mon amour !
» Ah ! vous ne savez pas que ce bois tutélaire
» Veille sur le cercueil où repose mon père !
» Que c'est là, chaque jour, les yeux baignés de pleurs,
» Que je viens exhaler mes amères douleurs !... »
A ces mots le soldat frissonne et se retire ;
C'est qu'au fond de son cœur une voix vint lui dire :
« Arrête, malheureux ! car, dans ce moment-ci,
Au pied d'une autre croix ta mère pleure aussi !... »
Et l'on dit que depuis cette ferme prospère :
Deux fils vinrent bientôt consoler leur vieux père ;
Ils l'ont vu plein de jours rejoindre ses aïeux.
Sous la croix il repose, et son âme est aux cieux !

X

Tout tombe autour de nous sans que rien nous étonne,
Comme la feuille aride au milieu de l'automne;
Mais la nature meurt et renaît tous les ans,
Et l'homme, hélas! soupire et finit pour le temps:
Comme un chœur qui se tait, comme un orgue qui cesse,
Comme un vieux souvenir qui s'efface sans cesse,
Comme on voit replier les voiles de la nuit,
Comme sèche un torrent par l'orage produit,
Comme un tronc abattu du mont qui le domine,
Ou comme le soleil plongeant sous la colline!
Il ne reste plus rien qu'un cadavre et des pleurs,
Et l'on n'a fait alors que changer de douleurs,
Quand la Croix apparaît! Sublime elle s'avance.
Voyez-vous scintiller le soleil d'espérance?
Non, l'homme n'est pas mort; mais dans un autre lieu,
Dit-elle, il va revivre; il dort près de son Dieu.
  Croix de mon Rédempteur à l'âme humble si vraie,
L'ennemi court ton champ pour y semer l'ivraie!
Tout nous lasse bien vite, et le temps le plus doux
Devient comme l'orage un supplice pour nous;
L'homme sent qu'il n'est pas tout ce qu'il pourrait être:
A force d'obéir, il veut devenir maître.
Voilà comment Luther, au nom de la raison,
Enivra tant d'esprits d'un funeste poison.
Comme un fleuve en courroux ils franchirent les digues.
Parmi leurs successeurs, nouveaux enfants prodigues,
Vois-tu l'un regretter ton giron maternel,
Lorsque l'autre médite un retour solennel?
Qu'il en est parmi nous dont la peine est intime!

On ne dort pas en paix sur le bord d'un abîme !
Puissent-ils se lasser du pain de la douleur,
Et faire encor ta gloire, en faisant leur bonheur !
Et toi que Dieu dota du sublime génie,
Qui revêt tes écrits de force et d'harmonie !
On t'a vu renverser les autels des faux dieux,
Et maintenant tu dis : Venez sur les hauts-lieux !
On se glorifiait d'être de ton École.
Des penseurs, captivés par ta docte parole,
Ne juraient que par toi, trop malheureux abbé
Qui depuis.... Mais alors tu n'étais pas tombé !!!
Longtemps, comme le lait, je suçai tes principes
Frappé que je te crus au coin des plus beaux types,
Je disais : Rome approuve, écoutons La Mennais;
Mais qu'ils sont loin ces jours auxquels je te prônais !
Il me semble te voir par ton hardi langage,
Lui jeter de ta main de la boue au visage !
Écrivain dangereux, je ne te conçois pas !
Se peut-il que l'orgueil t'ait fait tomber si bas ?
La Popularité, cette ingrate prêtresse,
Qu'un geste, qu'un regard, qu'une parole blesse,
En vain te tient captif aujourd'hui sous ses lois :
Demain tu peux frémir aux accents de sa voix.
Entends-la proscrivant la vertu qui l'irrite :
— Qu'on bannisse Aristide, il a trop de mérite ! —
Et, de ses cris pareils au bruit de l'ouragan,
Poursuivre un jour Camille, un jour Coriolan !....
Adore le veau d'or en attendant Moïse;
Pour moi, qui veux entrer dans la terre promise,
Dussé-je partager la misère de Job,
Je ne veux adorer que le Dieu de Jacob !
Tu défendis la foi, mais tu sèmes le doute;

L'erreur te haïssait, elle seule t'écoute.
Pour l'appât d'une fiche exposer son enjeu,
Quelque habile qu'on soit, c'est jouer bien gros jeu !
Un jour (c'est un espoir dans lequel j'aime à vivre)
Tes doigts arracheront de ton étrange livre
Le feuillet plein de fiel que l'aigreur distilla,
Et, le sacrifiant au Dieu qui s'immola,
Tes larmes laveront une sanglante injure.
Par-là tu seras grand ! et ton âme, plus pure,
Te mettra dans la bouche un langage plus vrai.
Ah ! pour Dieu souviens-toi du cygne de Cambrai !
Sache donc imiter une vertu si rare :
Ta gloire vient du Ciel et l'orgueil la dépare.
C'est par l'humilité qu'on s'élève vers Dieu ;
Dompte un mauvais génie, et que ton front, au lieu
Des Vicaires du Christ de défier la foudre,
S'incline avec respect sous la cendre et la poudre,
Et puis, l'un des héros parmi nos combattants,
Reviens sous ta bannière, il en est encor temps.
Si le Verbe à sa Croix a promis la victoire,
En brûlant tes vaisseaux tu ne nuis qu'à ta gloire.
Des lois de l'Éternel rien n'arrête le cours ;
Sans l'appui des humains il triompha toujours.
Un point noir dans les airs peut projeter son ombre,
L'horizon s'obscurcir, le jour devenir sombre ;
Mais le soleil est loin de perdre sa splendeur,
Il conserve ses feux et le ciel sa hauteur.
Tel que tes devanciers tu mourras à la peine :
L'homme s'agite bien, mais c'est Dieu qui le mène !....

Devant ses jugements tout mortel doit trembler.
Que d'exemples fameux sont faits pour nous troubler !

La Mennais en vainqueur combat l'indifférence,
Et l'auteur de l'*Essai* meurt dans l'impénitence [18] !!!
Ce trait s'offre à l'esprit comme un des plus frappants.
La terre, sans Eden, a toujours ses serpents,
Et, depuis que l'un d'eux tenta notre mère Ève,
Ils voudraient à ses fils ne laisser point de trève;
Mais l'arbre de la croix, où le Christ fut meurtri,
Porte au loin ses rameaux et nous offre un abri.
Si, notre âme à l'orgueil n'étant plus asservie,
De la chair de Jésus nous faisons notre vie,
C'est en vain que l'enfer tient son gouffre béant:
Dans la foi nous puisons un pouvoir de géant.
Tel au milieu des flots, assailli par l'orage,
Le nocher, confiant, s'anime, s'encourage,
Et lutte avec effort contre les éléments
Pour se mettre à l'abri des écueils et des vents.
Mais celui qui demeure en butte à la tempête,
Est frappé de la froudre éclatant sur sa tête!

XI

Les vastes champs de l'air, le sein profond des mers,
Passeront comme une ombre avec tout l'univers:
Tout vieillit ici-bas. Privé de feu céleste,
Tout s'enfuit sans retour, et la Croix seule reste!...
Le monde aura passé, le temps ne sera plus,
Que l'étendard divin, aux regards des élus,
Flottera, pavillon de l'éternel empire,
Planté sur les débris de tout ce qui respire,
Et Dieu, s'applaudissant au sein des bienheureux,
Inondera leur cœur des délices des Cieux!

Loin de m'épouvanter de la nuit de la tombe,
Je demande au Seigneur des ailes de colombe,
Pour aller dans son sein me perdre et m'abîmer!
O Croix! mon plus grand bien est celui de t'aimer!
Je t'aime, tu le sais, d'un amour tout de flamme,
Qui consume mon cœur en embrasant mon âme:
Je t'adore le jour, je t'invoque la nuit;
Quand je ne te vois plus mon esprit te poursuit,
Et je parle de toi dans mon ardeur brûlante
Comme un jeune amoureux parle de son amante.
N'es-tu pas pour mon cœur plus que l'or le plus pur?
Plus qu'au sein des frimas un ciel couleur d'azur?
Plus que la nuit sereine ou la brise embaumée,
Et qu'au temps des moissons une douce rosée?
Plus que de la beauté le sourire enchanteur,
Et plus que des beaux vers le souffle inspirateur,
Si ce n'est point ta voix qui vienne en souveraine
Lui prêter tes accents et parler par la mienne?
Pour toi j'aime à trouver des paroles de feu,
D'espérance, de foi, d'amour, dignes de Dieu!
Un outrage à toi fait trouble aussitôt mon âme:
Sur le flot assoupi c'est un grand coup de rame;
C'est le serpent hideux, au venin corrupteur,
Dont le souffle ternit tout l'éclat d'une fleur!
Peut-on voir mépriser la beauté que l'on aime,
Sans que le contre-coup frappe aussi sur soi-même?...
Ah! tes traits où sont peints la douceur et l'amour
Sont un soir de printemps à la chute du jour.
Flambeaux mystérieux que j'aime à voir paraître,
Tes yeux à demi-clos éclairent tout mon être.
Ta bouche, distillant des paroles de miel,
Fait un sublime écho des cantiques du ciel;

Et tes mains épendant les faveurs et les grâces,
M'attirent sur ton sein : je t'étreins, tu m'embrasses,
Et ton cœur, d'où jaillit l'ardente charité,
Retrempe ainsi le mien pour l'immortalité.
Tes pieds, tes pieds sanglants que j'arrose de larmes,
M'ont préparé la voie où naissent tous les charmes :
Tranquillité d'esprit, foi, pureté de cœur,
Calme, repos de l'âme, espoir, gloire et bonheur !
Près de toi tout me plaît, sur ton front j'aime à lire,
Et t'on souffle divin est celui que j'aspire !
Tu me tiens lieu de tout. Eh ! quel objet, dis-moi,
Vaut ici le bonheur de soupirer pour toi !
Est-il rien de plus doux pour qui vit et qui pense ?
On l'a dit : Tout n'est rien, rien pour un cœur immense,
Excepté d'aimer Dieu ! Point de ciel sans la Croix !
Jésus, en expirant sur un infâme bois,
Fit jaillir de son cœur cet amour ineffable
Dont brûlent tous les Saints ; c'est le seul profitable.
L'autre, sur le néant par le monde fondé,
Pour les Cieux n'est qu'un œuf qui n'est pas fécondé.

XII

Que je me plais, ô Croix ! en mon âme pieuse,
A te considérer belle, majestueuse,
Reflétant les rayons de la divinité,
Et Dieu te contemplant dans sa triple unité !
Je ressemble au pilote, après un long voyage,
Qui fixe ses regards, son cœur vers le rivage,
Et chante son bonheur, plein d'espoir sur son bord,
A l'aspect du fanal qui domine le port !

Qui voudrait t'opposer la secte orientale?
Le moindre de tes traits éclipse ta rivale;
L'univers à tes pieds rend grâce à ton auteur;
J'entends jusqu'à la voix du prophète menteur[19].
Je ne compte pour rien la note discordante
Jurant dans le concert de la Foi qui m'enchante:
Qu'un esprit fort du jour, de nom Ernest Renan[20],
Ait voulu s'ériger en suppôt de Satan,
Et, mû par un esprit que sans peine on devine,
Il blasphème du Fils la personne divine!
C'est le non-plus-ultrà d'un sophiste orgueilleux,
Son livre est révoltant, mais n'est pas dangereux:
On s'émeut faiblement des actes de folie;
Jésus est Fils de Dieu, tout cœur droit le publie!
Et tu le dis bien haut depuis le Golgotha
Jusqu'en Océanie, où la Foi te planta!
Dans un divin rayon, autour de notre globe,
Il n'est pas sous le ciel de point que tu n'englobe;
Tout homme est impuissant à te faire mentir,
Tu luis au monde entier, que tu dois convertir!!!

Sois donc jusqu'à la fin mon unique partage:
Fais-moi persévérer, couronne ton ouvrage,
Pour qu'on ne dise pas, avec un ris moqueur:
Il est enfin tombé, l'enfer reste vainqueur!
Tu peux seule étancher la soif qui me dévore;
C'est du sang de l'Agneau: verse; je dis encore.
Donne, donne à mon cœur le mystique aliment
Qui nourrit de délice et de ravissement!
Et quand près de mon lit, à mon heure dernière,
Les larmes tomberont, ainsi que la prière,
Je veux, signe sacré, dans les mains te tenir,

Te baiser avec foi, fermer l'œil et mourir!
Bientôt sur mon tombeau, comme une sentinelle,
Tu viendras protéger ma dépouille mortelle;
Et lorsque ton époux, de splendeurs revêtu,
Fera frémir le crime et trembler la vertu,
Dans ce terrible instant de stupeur et de transe,
Daigne être mon soutien, mon gage d'espérance!
Oh! puisses-tu, pour prix de ma fidélité,
M'accompagner toi-même en la sainte cité,
Et crier : Ouvrez-vous! aux portes éternelles;
C'est alors que, joyeux et repliant mes ailes,
Des pures voluptés je goûterai les flots,
Comme un cerf altéré qui trouve enfin des eaux.
Et là, seulement là, mon âme satisfaite,
Te verra pour jamais rayonner sur ma tête;
Et ma bouche, empruntant la voix du Séraphin,
Dira : Gloire au Très-Haut! et chantera sans fin.

FIN D'UN AMANT DE LA CROIX.

NOTES.

—

1 Contemplez dans l'Ibère Alphonse de Castille
Adorant une croix qui sur sa tête brille.

« La frayeur, a dit ce prince, ayant saisi mes troupes à l'aspect de la multitude innombrable des Maures, j'étais accablé de tristesse et de mélancolie, lorsque j'aperçus tout à coup vers l'Orient un rayon de lumière dont la splendeur augmentait de moment en moment. Ayant fixé mes regards sur cette lumière, je vis au milieu d'elle une croix plus brillante que le Soleil. Jésus-Christ y était attaché, plusieurs jeunes enfants d'une beauté merveilleuse l'entouraient; il me parut que c'étaient des anges. Le Seigneur daigna me consoler en me disant d'une voix douce : « *Alphonse, rassure-toi, car tu remporteras la victoire*, etc.... » (V. La *Lusiade* de Camoëns, ch. 3me, note 9; traduction de La Harpe.)

2 Qui fait vaincre à Ligny, mourir à Vaterloo !...

Après avoir fait l'exposé de ces deux batailles, le comte Drouot dit, à la suite de quelques réflexions sur ce qui lui semblait avoir pu arriver au *Mont-St-Jean :* « *Le Ciel en a décidé autrement.* »

(V. *Discours* prononcé à la chambre des Pairs le 23 juin 1815.)

L'auteur d'*Un Amant de la Croix* fut un des nombreux blessés de cette courte mais déplorable campagne.

3 Le denier qu'il réclame et que vous lui devez.

Charency, *Catéchisme de Montpellier*, t. II, art. *Aumône.*

4 L'opulence, après tout, est sœur de la misère :
Elles vont toutes deux heurter contre la terre.

Job, XXI, 23 et suiv.

5 Lui dont la muse enfin, par la foi réveillée,
Sent, la rougeur au front, qu'elle s'est oubliée.

Crépuscules.

6 Invoque le Sauveur sur la cendre des morts.

Obsèques du maréchal Mortier, duc de Trévise, et autres victimes de l'attentat F..... — Le 30 mars 1814 (affaire de Paris), le comte Orlow, ayant sommé le duc de Trévise de se rendre, reçut pour réponse *qu'on s'ensevelirait sous les ruines de Montmartre, plutôt que de céder Paris à des conditions honteuses.* Sous ses ordres, ce jour-là *les vieux de la vieille* se frayèrent, à la baïonnette, un chemin et passèrent sur les corps des Prussiens.

7 Il court cacher sa honte et son nom dans la tombe.

On est loin de vouloir confondre ici les effets du délire avec les actes d'êtres dépravés.

8 L'ingrat!... Il ne croit pas de peur de pratiquer.

Pensées de Pascal; De Maistre, *Soirées de* St-*Pétersbourg,* en citant le ps. XXXV.

9 Crut la vie *un opprobre et la mort un devoir!..,*

Doctrine de Saint-Simon, exposition (1re année).

10 Le Déisme s'en va se réfutant lui-même.

Bergier, *Le Déisme réfuté par lui-même.*

11 Dans un vaste lointain aperçoit une croix!

Job, XIX, v. 25.

12 J'ai bien vu s'élever l'aigle au vol intrépide.

J'entendais dire souvent : Jésus-Christ était *un homme comme Napoléon*, mais je savais ce que, sur le rocher de Sainte-Hélène, l'Empereur lui-même disait au général Bertrand (V. *le Mémorial de* Ste-*Hélène*).

13 Heureux si Charles-Neuf n'avait consulté qu'elle.

J'ai toujours lu avec regret les pages de nos annales auxquelles je fais allusion.

14 L'harmonieux Racine et le bon La Fontaine.

V., sur la conversion mémorable de ce dernier, la lettre du R. P. Pouget à l'abbé d'Olivet. *(Œuvres diverses de La Fontaine.)*

15 On l'oblige à chanter ; mais ces vers foudroyants
Vont, prompts comme la foudre, écraser les tyrans !

Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme.

16 Le Christ vit à ses pieds tomber le conquérant.

Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène.*

17 La faim les dévorait. (On la sent sous l'armure !)

Les soldats, sans aucune distribution, s'industriaient pour souffrir le moins possible du froid et de la faim. C'était sur le coteau de la rive droite de l'Essonne, et c'est à Monnecy, où l'Empereur, après son coup d'œil à la position du duc de Raguse (6e corps), déjeuna et fit déjeuner son escorte (des lanciers polonais et le 3e bataillon du 9e voltigeurs de la jeune garde). En terminant son inspection, il donna une leçon à des artilleurs sur le pont, non loin du village; la pièce était un obusier. Napoléon, triste, s'en retourna, avec ses lanciers, vers Fontainebleau : il venait d'apprendre la détermination de l'empereur Alexandre à son égard. Nous (les voltigeurs) restâmes aux avant-postes. — 2 avril 1814.

18 Et l'auteur de l'*Essai* meurt dans l'impénitence !!!

Comme on le voit, ces quelques vers ont été faits après la mort du célèbre et malheureux écrivain. Quoique déplorant le fatal aveuglement des dernières années de l'abbé de La Mennais, je suis loin de le juger outre-tombe. Louis Racine a dit :

« Que de crimes efface une larme du cœur ! »

Je partage son avis, et l'on a écrit que le célèbre écrivain avait versé *une larme* à ses derniers moments en entendant prononcer le nom de Dieu. J'ai tant de confiance dans la miséricorde divine, que si Jésus-Christ n'avait dit : *Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né* (Matth., XXVI, 24), je ne désespèrerais pas de Judas.

19 J'entends jusqu'à la voix du prophète menteur.

Mahomet, *Coran.*

20 Qu'un esprit fort du jour, de nom Ernest Renan.

Ces vers sont de ceux ajoutés à cette 2e édition.

ODE

A MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME.

ODE

A MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÈME,

LORS DE SA 2e VENUE A MONTPELLIER EN MAI 1823 1.

La fille de nos Rois arrive dans nos murs.
(LEZURIER DE LA MARTEL.)

Nos chants ont pénétré jusques à l'Empyrée!
Les habitants des cieux, s'unissant à nos voix,
Célèbrent avec feu la seconde arrivée
De la fille des Rois.

Fille du roi-martyr, ô touchante orpheline!
Tu viens répondre encore à nos vœux les plus chers,
Et ton nom exalté du haut de la colline
Retentit dans les airs.

Montpellier t'admira dès l'instant de ta vie;
Juge des sentiments qui nous animent tous,
Alors que tu remplis la belle Occitanie
Du charme le plus doux.

Oh! daigne partager l'ardeur qui nous enflamme,
Parmi nos citoyens ne crains pas d'ennemis!....
Ici, pour exprimer notre ivresse à Madame,
Tous les cœurs sont unis.

Bientôt aux pieds des monts, illustre voyageuse,
En y portant tes pas tu gagneras les cœurs;
Les nôtres y suivront ton âme généreuse,
Ornement des grandeurs.

Ton Louis qu'environne un rempart unanime,
Combat pour un Bourbon gémissant dans les fers....
La victoire ceindra ce Prince magnanime,
De lauriers toujours verts.

Le salpêtre grondant transporte notre armée;
La faction pâlit. Au bruit de notre airain,
Tous ses soldats épars, ainsi qu'une fumée,
Disparaissent soudain.

Nos braves ont appris à ces voisins du Tage,
De quel œil ils voyaient leurs coupables excès,
En répétant un cri digne de leur courage,
« Nous voici, nous Français!... »

A ce cri foudroyant pour la troupe ennemie,
La terreur se répand jusqu'aux rangs de Mina;
Il se dispose à suivre en tous points le génie
Du héros de l'Etna [2].

L'éternel Créateur, à pardonner habile,
Suspend, malgré nos torts, ses justes châtiments;
Il soutient de son bras le trône, et l'Evangile,
Qui guide ses enfants.

Grand Dieu, nous te louons en dépit des pygmées,
Qui blasphèment ton nom et méprisent ta loi!
Protége-nous encor, puissant Dieu des armées,
Fais triompher la foi.

La paix, ainsi conquise, en sera plus brillante,
Les prêtres de Sion à tes autels rendus;
Et les méchants, frappés d'une rage impuissante,
Resteront confondus.

Pacifique héros, l'amour de ma patrie,
Le Dieu de Saint Louis fixe les yeux sur toi;
Tu viendras te jeter des champs de l'Ibérie
Dans les bras de ton Roi.

O jour trois fois heureux! ô jour le plus prospère!....
Le Monarque français embrassera son fils,
Quand la palme, flottant sur sa tête guerrière,
Ombragera le lis.

Thérèse, loin du bruit, du tumulte des armes,
D'un époux adoré bénissant le retour,
Goûtera près de toi des plaisirs pleins de charmes,
Comme au soir d'un beau jour.

Et le barde ravi, dans un joyeux délire,
Pénétré des bienfaits du moderne Titus,
Veut désormais chanter, aux accords de sa lyre;
Les royales vertus.

NOTES.

—

[1] Lors de sa 2e venue à Montpellier.

La duchesse d'Angoulême vint dans nos murs une première fois le 6 mai 1823 et une seconde fois quelques jours après, et c'est pendant qu'elle assistait, sur la place Louis XVI, à la pose de la première pierre d'une statue devant être élevée à la mémoire de son père, le roi-martyr, que l'auteur lui adressait ces vers.

[2] Du héros de l'Etna.

Le général Pépé se sauva par la fuite, voyant la mauvaise issue de la révolution napolitaine (1820-1821).

L'Armée Française

EN ESPAGNE (1823.)

L'ARMÉE FRANÇAISE

En Espagne (1823).

—

POËME.

La bienfaisante paix régnait dans l'Ibérie,
Lorsque des ennemis de Dieu, de leur patrie,
Conspirant dès longtemps la perte des Bourbons,
Y vont de la Discorde agiter les brandons :
Ni son livide teint, ni sa bouche écumante,
Ni la guerre civile et les maux qu'elle enfante,
Ne toucheront ces cœurs fermés à tout amour,
Car le Trône, ont-ils dit, doit crouler sans retour.....

Et déjà c'en est fait ; une horde fatale
A courbé sous le joug la majesté royale.
Entraîné par les flots du torrent destructeur,
Ferdinand ne voit plus de frein à leur fureur ;
Il conjure la mort qui plane sur sa tête,
Comme on voit, d'un vaisseau battu par la tempête,
Le nautonnier tremblant implorer le retour,
Et du calme des flots et de l'astre du jour ;
Il a vu sans respect sa liberté ravie.....
Le touchant Élio finit sa triste vie,
Il trouve à l'échafaud un terme à ses douleurs,
Et ses bourreaux émus versent même des pleurs.

Mais les vœux, les soupirs, les cris de l'innocence,
S'élèvent tour à tour jusqu'à la voûte immense,
Et le Dieu d'Israël, suprême Roi des rois,
Au Nestor de nos jours fait entendre sa voix :
« J'ai vu, dit-il, l'Espagne en proie à ses misères,
» Fais-lui rendre en son Roi le plus tendre des pères. »
Il a dit, et Louis n'entend plus l'Éternel ;
Mais cet ordre est gravé dans son cœur paternel.
Tu seras obéi, puissant Dieu des armées,
La France accomplira ses grandes destinées.
Un Bourbon vers les Monts s'achemine à grands pas :
Les clameurs des méchants ne l'épouvantent pas.
Ce digne fils des Rois, amant de la victoire,
En guidant les Français aux sentiers de la gloire,
Convaincra l'univers qu'avec de tels guerriers
On peut dans tous les temps moissonner des lauriers ;
Car ces braves, heureux de servir sa vaillance,
Sauront vaincre ou mourir pour le Roi, pour la France !
Les vainqueurs d'Iéna, de Wagram, d'Austerlitz
S'applaudiront aussi du triomphe des lis.

L'ombre disparaissait, et la nuit ténébreuse
Portait en d'autres lieux sa cour silencieuse.
Quand, baignant de ses pleurs le renaissant gazon,
L'aurore d'un beau jour paraît sur l'horizon
Et préside au réveil de la nature entière,
Le signal est donné. La trompette guerrière
Dans la Bidassoa guide nos escadrons ;
La flamme dans leurs yeux et l'honneur sur leurs fronts,
Nos guerriers sans efforts occupent l'autre rive.
L'Europe est en suspens, la France est attentive.....
Alors des insensés, nourris d'un fol espoir,

Qu'un mortel vertueux ne saurait concevoir,
Osent lever de front l'étendard du parjure ;
Vallin n'hésite point à venger leur injure :
En vain la faction espère et s'éblouit,
Son fantôme frappé tombe et s'évanouit ;
Tout s'est anéanti : ces âmes dépravées,
Ainsi que des couleurs par le Ciel réprouvées.....

Bourbon marche, et soudain les pacificateurs
De Saint-Sébastien enlèvent les hauteurs.
Les lauriers reverdis du héros de Bovines
Pousseront désormais de profondes racines.
Hohenlohe, Moncey, Bordessoulle, Oudinot,
Molitor, Lauriston, Bourck et Guilleminot,
Chassent les ennemis, qui, frappés d'épouvante,
N'opposent à leurs coups qu'une rage impuissante :
Milans et Lloberas, Mina, Ballesteros,
Labisbal, Kiroga, Rosten, Lopez-Banos,
Non moins épouvantés que leurs soldats perfides,
Courent à leur aspect comme des faons timides.
Le Français sait toujours triompher ou périr,
Loin de fuir le trépas, il veut le conquérir.
La faction frémit..... justement détrompée,
Elle fuit de Bourbon la flamboyante épée.
Ainsi des scélérats Alcide redouté,
Purgea le continent qu'ils avaient infesté.
Il marche triomphant jusqu'en-delà de l'Èbre,
Et suit incessamment sa campagne célèbre.
Nos braves, pour le Roi, signalant leur valeur,
Moissonnent à l'envi les palmes de l'honneur.

C'est peu : pour mieux venger le généralissime,
Un champ plus noble s'ouvre à son âme sublime,

Triomphant à Burgos, comme à Valladolid,
Il court finir les maux qui désolent Madrid :
L'exécrable Zayas s'y repaît de carnage ;
Plus fécond en forfaits que fertile en courage,
L'approche des Français suspend ses cruautés ;
Il s'empresse de fuir à pas précipités.
Le paisible Espagnol, sans crainte, s'abandonne
A la foi des vengeurs de l'Autel et du Trône,
Sur celles de Bourbon chacun règle ses mœurs,
Il leur apprend d'exemple à conquérir les cœurs ;
Ils respirent la paix, font cesser les alarmes,
Et les yeux ne sont plus fatigués par des larmes ;
Eh quoi ! lorsque le Prince en rend grâces à Dieu,
Espérant l'engloutir dans des gouffres de feu,
Des monstres infernaux en embrasent le temple !
Ah ! leur crime est sans fruit, comme il est sans exemple.

Tandis que nos vaisseaux, fendant les flots amers,
Font languir dans les ports les forbans des deux mers,
De vaillants bataillons de l'armée invincible,
Vont porter aux Cortès le coup le plus terrible.
Tout fuit avec terreur, saisi, glacé d'effroi,
Les neveux triomphants des vainqueurs de Rocroy ;
A leurs bras vigoureux pas un exploit ne coûte :
Atteindre l'ennemi, c'est le mettre en déroute ;
Ils se montrent encor les premiers des soldats,
Ils enlèvent les forts, ils gagnent les combats ;
Nulle position, ni les ponts, ni les cimes,
Ne sauraient arrêter leurs efforts magnanimes ;
Constants, impétueux, au repos étrangers,
Ils domptent la fatigue, ils bravent les dangers ;
Mille coursiers poudreux hérissent leur crinière,

Leurs pieds en tourbillons font voler la poussière ;
Ils portent le désordre et la mort dans les rangs :
Les cris tumultueux des blessés, des mourants,
Des membres dispersés, qui palpitent sous l'herbe,
Font de l'impiété pâlir le front superbe,
Et ces coups redoublés, soudains, inattendus,
Montrent aux factieux que leur règne n'est plus !....

Mais qu'est-il devenu l'enfant de la Tamise ?
Morillo s'est soumis et la Corogne est prise !...
Wilson, il en est temps, hâte-toi d'accourir !
Quoi ! tout cède aux Français et tu peux le souffrir ?
Se disent éperdus l'impie et le sophiste.
Mais, calme tes esprits, ô France royaliste !
Bourck, l'intrépide Bourck, en un jour glorieux,
A contraint au repos l'insigne audacieux.
Tes ennemis, tremblants derrière leurs murailles,
Ne veulent plus tenter le destin des batailles ;
Les succès couronnés du combat de Guadix,
Font encor frissonner les Cortès dans Cadix.
L'armée a parcouru toute la Péninsule,
Des confins de la France aux Colonnes d'Hercule,
Et partout l'ennemi s'est vu, par sa valeur,
Étendu sur la poudre ou frappé de stupeur ;
Ce maintien belliqueux a glacé son courage,
Il l'a fait dissiper de même qu'un orage,
Quand l'haleine des vents le chasse et le poursuit :
Il gronde, nous menace, il s'agite et s'enfuit.
Son heureuse influence opère dans Lisbonne,
Par un subit retour, la liberté du Trône.

Cependant près des bords où l'antique Bétis
Court épancher ses eaux dans le sein de Thétis,

Bourbon vole au combat, c'est Dieu qui le dirige ;
Il paraît, et soudain il s'opère un prodige :
Du haut de l'Empyrée on dit que saint Louis
Contemplait la grandeur, le sang-froid de son fils.
Le salpêtre enflammé gronde dans l'atmosphère,
Le tonnerre répond à des coups de tonnerre ;
L'airain vomit le fer qui part avec effort,
Et porte aux assiégés l'épouvante et la mort ;
Leurs bras au premier choc, mais en vain, se roidissent ;
Les cris *vive le Roi !* de nos corps retentissent,
Car ces cris, dignes d'eux, transportant les Français,
Sont les garants certains des plus heureux succès ;
Orgueilleux de marcher sous leur chef intrépide,
Chaque soldat combat en héros, en Alcide ;
De la plus noble ardeur ils sont tous embrasés,
L'ennemi sous leurs coups voit ses murs écrasés,
Un déluge de plomb détermine sa fuite,
La Garde dans ses rangs vole, se précipite ;
Bourbon stoïquement affronte le trépas,
Les dangers sont pour lui comme s'ils n'étaient pas,
Et du Trocadéro, d'éternelle mémoire,
Le drapeau blanc signale une entière victoire ;
L'ennemi foudroyé, battu de toutes parts,
A laissé nos guerriers maîtres de ses remparts.

A l'ombre des boulets, des bombes homicides,
Que dirige contre eux le bronze des perfides,
On voit avec transports nos hardis matelots
Mépriser, pour combattre, et les vents et les flots :
Santi-Pétri succombe.... Un destin plus contraire
Va briser des Cortès le sceptre sanguinaire ;
Car enfin dans Cadix, si hautement prôné,

Tragalistes, soldats, tout reste consterné.
Oui, la fière Cadix, de sa gloire déchue,
Redoute d'un assaut la plus funeste issue;
Ferdinand à ses pieds a vu les factieux
Mendier un pardon qui n'était plus pour eux.
Pétris d'un vain orgueil difficile à comprendre,
Les fauteurs ne voudraient ni mourir, ni se rendre,
Quand d'un vœu général, les Français, sans effroi,
Font entendre ces cris : *Ou l'assaut, ou le Roi !!!....*
A ces extrémités la faction réduite,
Ses suppôts vont chercher leur salut dans la fuite;
Pour voler au signal nos gens sont attentifs,
Quand on rend à leurs vœux les illustres captifs.

France, réjouis-toi ! lève ta tête altière !
Tes enfants réunis sous l'antique bannière,
Viennent de couronner, aidés par tes vaisseaux,
D'un laurier immortel leurs sublimes travaux :
Ils ont rendu la vie aux têtes couronnées,
Et les Bourbons n'ont plus entre eux de Pyrénées.

Celui qui mit le glaive en leurs vaillantes mains,
L'y mit pour conquérir le repos des humains
Et relever l'éclat des armes de la France.
J'ai vu tomber, enfin, cette fière arrogance
Des superbes ingrats qu'elle-même a nourris;
S'ils virent en l'armée un objet de mépris,
Ils changent maintenant de ton et de langage;
Et lorsqu'en terminant leur glorieux voyage,
Nos braves sont vainqueurs et nos vœux exaucés;
La liberté n'est plus, disent-ils..... Insensés !
Nous la voulons aussi, nous tous tant que nous sommes;
Mais non point pour verser le sang des autres hommes !

Mais cette liberté qui garantit nos droits,
Qui protége le peuple en révérant les Rois.
Tremblez, vils artisans de coupables intrigues !
Vous répondrez du sang dont vous fûtes prodigues;
Si la voix du remords ne brise point vos cœurs,
Le Ciel, pour vous punir, a des foudres vengeurs !...
Trop faibles pour régner, trop grands pour être esclaves,
Les Peuples ne sont point dupes de vos entraves.

L'Espagne ne voit plus expirer ses enfants,
Qu'égorgeaient sans pitié d'implacables tyrans,
Et qui, les bras fumant du sang de leurs victimes,
Levaient un front couvert d'opprobres et de crimes;
La justice proscrite, et le crime en honneur
Par des forfaits sans nombre exercer sa fureur,
Ni par les inhumains des vierges outragées,
Dans la nuit du tombeau cruellement plongées :
Il n'est plus d'anathème à toutes les vertus,
Plus de temples détruits, ni d'autels abattus.

Bourbon plaint le méchant en défendant le juste;
Aussi voit-on, courbés devant ce Prince auguste,
Les vaincus, attendris, crier spontanément :
Vive le vainqueur doux, pacifique et clément !.....
Il est grand ce héros dont les heureux auspices
Au sort des ennemis sont encore propices.
Honneur à l'héritier du sceptre de Clovis,
Du vaillant Charlemagne et du pieux Louis !
On cite avec orgueil, parmi tant de trophées,
Deux révolutions d'un seul coup étouffées.

Guadix, Yguadala, Chiclana, Mataro,
La Corogne, Carol, Llers, le Trocadéro

Et Pampelune enfin, de l'armée héroïque
Orneront le fronton du triomphal portique [1],
Pour transmettre aux Français des siècles à venir,
De leurs vaillants aïeux l'éclatant souvenir.

Laissons siffler au loin les serpents de l'envie,
Le triomphe est complet, car l'hydre est asservie;
Et que pouvait enfin son indigne courroux ?
La justice, l'honneur, Dieu même était pour nous.

NOTE.

—

[1] Orneront le fronton du triomphal portique.

Allusion à l'arc de triomphe de la barrière de l'Étoile. — Le Trocadéro fut construit en mémoire du beau résultat de la campagne de 1823.

ODE

SUR DES ÉVÉNEMENTS DIVERS.

ODE

SUR DES ÉVÉNEMENTS DIVERS[1]

SURVENUS PRESQUE EN MÊME TEMPS.

—

A M. NICOT,

Professeur de rhétorique au Collége royal de Montpellier.

1824.

..... La terre n'est couverte
Que de palais détruits, de trônes renversés;
Que de lauriers flétris et de sceptres brisés.
(Racine fils.)

Salut, ô Dieu de la nature!
Quel plaisir goûte l'âme pure
Lorsqu'elle est soumise à tes lois!
Mais la France à peine respire,
Et l'enfer vomit un vampire
Qui boit le sang du fils des Rois.

Toi qui de la voûte azurée
As vu la patrie éplorée

Partager les pleurs de Louis,
Versant les dons les plus propices,
Comble les profonds précipices
Où l'on voudrait plonger nos lis.

Et toi qui répands la lumière,
Suspends ta course journalière
A l'aspect des grands attentats
Qu'enfante le cruel génie
Des tribuns de la horde impie
Pour détruire les potentats.

En vain sous ton bras tutélaire,
Grand Dieu ! des sujets font la guerre
Au plus magnanime Bourbon.
Ah ! lorsqu'on vivait dans la crainte,
Voyant sa branche presque éteinte,
Tu lui donnas un rejeton.

Daigne donc protéger l'enfance
Du plus bel espoir de la France
Et fais, par des bienfaits nouveaux,
Qu'un essaim d'esprits angéliques,
Entourant les royaux portiques,
Veillent sur le Duc de Bordeaux.

Et nous, sujets d'un prince illustre,
Français ! pour augmenter le lustre
Du Souverain qui nous chérit,
Rallions-nous au pied du Trône,
Son cœur le veut, le Ciel l'ordonne
Et la justice le prescrit.

Admirons sa haute sagesse ;
Il tourne ses regards sans cesse

Vers le culte du Dieu-Sauveur,
Et l'antique foi de nos pères,
Ayant réparé ses misères,
Reprendra toute sa splendeur.

Combien j'aime à lui rendre hommage !
De Henri la vivante image
Nous le retrace trait pour trait.
D'après ce ressemblant modèle,
Que n'ai-je le pinceau d'Appelle
Pour vous en faire le portrait !

Doué d'une âme peu commune,
Son front serein dans l'infortune,
Comme aux jours de prospérité,
Il soutint les droits de sa race.
Sans le secours des chants d'Horace,
Il marche à l'immortalité.

Fils né protecteur de l'Église,
Au cœur noble, plein de franchise,
Il joint encor d'autres vertus :
L'amour pour ses sujets fidèles,
Le pardon même des rebelles
Et la tendresse de Titus.

Plus clément que César-Auguste,
Il est plus grand, il est plus juste :
— Eh ! quels sont, dis-nous, ses succès ?
— « Il traîne au char de la victoire
» De rares talents et la gloire
» D'épargner le sang des Français ! »

Naguère, atteints par la justice,
Son glaive attendait au supplice
Des profanateurs de la loi :
Deux factieux [2], au pied du trône,
Demandent grâce ; on la leur donne.
C'est la vengeance d'un grand Roi !....

O toi, qui tiens nos destinées !
Accorde de longues années
Au Roi sous lequel nous vivons.
Exauce mon humble prière,
Ne nous prends pas, dans ta colère,
La gloire et l'honneur des Bourbons.

Ta colère ? ô ciel ! Eh ! que dis-je ?
Loin de nous ce fatal prestige !
Toujours sensible à notre sort,
Pendant que sur l'onde écumante
S'élève une horrible tourmente,
Tu nous ramènes dans le port.

Tout est révolté dans le monde :
Le vent, le feu, la terre et l'onde,
S'unissant aux peuples divers,
Semblent, par leur affreux mélange,
Présager le moment étrange
De la chute de l'univers.

Sur Naples a grondé la foudre !
Des nuages de feu, de poudre,
Fusent du Vésuve écumant ;
Et du Rhin, les eaux fugitives
Ont ressenti, comme ses rives,
Le choc d'un rude tremblement.

En des régions plus lointaines,
Le Gange a submergé les plaines :
Et, dans leur cours impétueux,
De l'élément les flots rapides
Traînent, sur des galets arides,
Des milliers d'êtres avec eux.

Alep sur sa base s'écroule,
Le musulman tombe et se roule
Dans des tourbillons enflammés :
Au loin de ce chaos horrible,
Un souffle vengeur et terrible
Disperse ses os consumés.

Et quand, partout appesantie,
Ta main redoutable châtie
Les crimes des faibles mortels,
L'Ibère, en cruautés fertile,
Foule aux pieds le saint Évangile,
Détruit ou brûle tes autels [3].

Sans respect pour le sacerdoce,
Usant d'une licence atroce,
Des artisans d'iniquité,
Sur les tombeaux de leurs ancêtres,
Versent à flots le sang des prêtres
Sans calmer leur férocité !

Ils profanent de saints asiles :
Ces lieux, jusqu'alors si tranquilles,
D'où le forfait n'approchait pas,
Sont les témoins muets de crimes
Qui rendent des vierges victimes
Du déshonneur ou du trépas.

Fiers soutiens du Christianisme !
Vous, que le fer du fanatisme
Veut moissonner dans son courroux,
En désertant votre patrie,
Votre vertu n'est point flétrie;
De franchir les monts, hâtez-vous.

Laissez déclamer l'arrogance
Des terroristes que la France
Rougit d'appeler ses enfants,
Et que la rage furibonde
De cette tourbe vagabonde
Expire en des vœux impuissants.

Fuyez, tigres de l'Hyrcanie !
Oh ! Terre ! as-tu donné la vie
A tant d'infâmes assassins,
Qui, dans leurs projets homicides,
S'arment de poignards parricides
Pour frapper les autres humains ?

On ose, à notre grand scandale,
Vanter cette ardeur martiale
Qu'on déploie en-delà des monts !...
Mais l'injure faite à nos armes
Ne peut exciter nos alarmes;
L'honneur brille encor sur nos fronts !

Que l'Espagnol pénètre en France,
Trompé dans sa folle espérance,
Mina s'avancerait en vain.
Les habitants de nos provinces,
Pour défendre leur foi, leurs princes,
Mourraient les armes à la main !

Mais nos guerriers, à la frontière,
Opposeraient une barrière
Inaccessible à tout succès ;
Il verrait sa troupe si fière
Tomber et mordre la poussière
Sous les coups mortels des Français.

Tel des colosses de la Terre
Entassaient blocs, pierre sur pierre,
Pour détrôner le Roi des Cieux ;
Mais le Très-Haut lança la foudre,
Et les géants, réduits en poudre,
S'anéantirent à ses yeux.

NOTES.

—

[1] Ce furent la conspiration des *Carbonnari* et les menaces que faisaient les libéraux de la venue en France des bandes constitutionnelles espagnoles, qui déterminèrent l'auteur à composer cette pièce de poésie.

[2] Deux factieux, au pied du Trône,
Demandent grâce ; on la leur donne.

F..... et C....., condamnés à la peine capitale, furent grâciés sur une supplique de leurs mères.

[3] Détruit ou brûle tes autels.

Tout dans ces strophes est historique. (Voir les journaux de 1822 et 1823.)

ODE

A l'occasion de la mort de Louis XVIII.

ODE

A l'occasion de la mort de Louis XVIII.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois (de la mort);
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos Rois.
(MALHERBE, liv. VI.)

Quelque grand que l'on soit, on connaît des misères;
Nos cendres vont se joindre aux cendres de nos pères;
Monarques et sujets tout périt ici-bas;
Il n'est que la vertu, lorsqu'aux maux on succombe,
Qui fasse triompher, sur le bord de la tombe,
Des horreurs du trépas.

Et toi qui fus guidé par les clartés divines,
S'il te fut réservé, des guerres intestines,
D'étouffer à jamais le terrible flambleau,
Oh! vertueux Louis, notre ange tutélaire,
Que de pleurs vont baigner le marbre funéraire
Qui couvre ton tombeau!

C'en est fait, il n'est plus, ce prince magnanime!
France, verse des pleurs!... Dans ta peine unanime,

Que tes gémissements accompagnent son deuil ;
Des destins maintenant, l'implacable ministre,
Hélas ! ne t'offre plus, ô dénoûment sinistre !
Qu'un funeste cercueil !

Sans crainte ni désir, il quitta cette vie ;
Aussi, comme un éclair, vers l'Éternel ravie,
Son âme a dû franchir la double immensité ;
Et, sensible aux soupirs que notre amour lui donne,
Elle possède en paix la brillante couronne
De l'immortalité.

Dans son dernier sommeil, quel respect l'environne !
On n'entend que le bruit de l'airain qui résonne,
Lentement balancé des tours de Saint-Denis ;
Et cependant sa voix, de nos cœurs si connue,
Semble dire ces mots, du sommet d'une nue :
France, je te bénis.

Ce roi-législateur, savant et philanthrope,
Dans son adversité, signalait à l'Europe
Le mortel généreux et le prince accompli ;
Il vit, des coups du sort méprisant les caprices,
Après mille périls, par quelques sacrifices,
Son trône rétabli.

Forcé de s'exiler vers le froid Borystène,
Il traîna, sans se plaindre, une vie incertaine
Au milieu des frimas, des neiges, des glaçons.
Vainement devait-il oublier ses souffrances ;
Le Ciel nous réservait, comme aux autres puissances,
De terribles leçons.

C'est ainsi qu'aux revers, sa grande âme soumise
Avait vu tour à tour le Volga, la Tamise,
Les potentats divers touchés de ses malheurs,
Quand du soldat heureux les exploits inutiles
Servaient à dévaster les campagnes, les villes,
Qu'il abreuvait de pleurs.

La reine des cités fut aussi désolée :
Montmartre, hélas ! n'était qu'un vaste mausolée !
Ah ! détournons les yeux de ces monceaux de morts !...
Le Havre a vu flotter la bannière royale,
D'Artois porte la paix, et sa terre natale
L'accueille avec transports.

Tout allait refleurir dans cette paix utile,
Si l'aigle, en mesurant, du niveau de son île,
L'espace de la terre et de l'onde et des cieux,
N'eût osé, dédaignant la Méditerranée,
Diriger tout à coup vers la Seine étonnée
Son vol audacieux.

Quels sont donc vos retours, ô grandeurs souveraines !
Les cendres de d'Enghien ralliaient à Vincennes [1],
Sous des chefs belliqueux, de royaux bataillons ;
Le lis pourtant reçut de sanglantes injures,
Et Paris vit rentrer ses phalanges parjures
Sous d'autres pavillons.

Tout semble protéger l'impérial cortége :
Cependant, que pourront, du guerrier sacrilége,
Contre un Dieu courroucé, les efforts impuissants ?
En vain de nos soldats la Belgique est couverte ;
Inutile valeur : la Victoire déserte
Ces redoutables rangs.

L'impie a profané jusques à la tiare;
Mais le jour de son deuil, qui déjà se prépare,
Dissipant le chaos, paraît à l'horizon.
Soudain Napoléon, sans sceptre ni patrie,
Ne possède, au milieu d'une mer en furie,
Qu'un rocher pour prison.

Alors ne comptant pas ma dix-neuvième année,
J'allais voir de mes yeux la sanglante journée,
Quand sous deux coups de feu je fus près de périr [2]!...
De la Garde on connaît la déplorable histoire;
Ces braves, condamnés à perdre une victoire,
Du moins surent mourir!

Le Sénat au vaincu dit qu'il le désavoue,
Du faîte du pouvoir le plongeant dans la boue [3]!
Après l'avoir tant craint, l'Europe l'exila.
Tous ses lauriers flétris, la Fortune s'envole;
Et, colosse tombé, le grand vainqueur d'Arcole
Est comme un Attila.

Le temps seul des héros doit consacrer la gloire;
Qu'on montât, j'y consens, au temple de mémoire
Le prince valeureux qui défit Darius;
Mais la postérité, le frappant à son type,
Présente à nos regards l'héritier de Philippe
Moins grand que Fabius.

Qu'ici l'ambitieux est vraiment peu de chose!
Comparable à la fleur dès le matin éclose,
Que l'œil du jour ensuite a fait épanouir,
Il étale avec pompe un éclat éphémère;
L'insensé! d'un regard le Maître du tonnerre
Le fait évanouir.

Mais les Nestors chrétiens, qu'on admire et qu'on aime,
Par leur droit de naissance admis au rang suprême,
Ceints du sacré bandeau, n'en sont point éblouis :
Le flux ni le reflux ne saurait les surprendre,
Et montés sur le trône, ils savent en descendre
Dignes de saint Louis.

En vain du sol français l'union fut bannie ;
Les enfants d'Albion et de la Germanie
Croyaient, dans leur orgueil, nous imposer des lois ;
Le lis revient encore, il conjure l'orage,
Et l'arche de l'État échappe du naufrage
Une seconde fois.

La colère des Cieux un moment apaisée,
Louis, qui dédaignait une vengeance aisée,
Oublia nos erreurs ; il sut les pardonner.
Le cœur de ses sujets ! Quel plus bel apanage,
L'Auteur de l'univers, dont il fut une image,
Pouvait-il lui donner ?

France, pourquoi faut-il que la Parque ennemie,
Sur tes malheurs passés, te voyant endormie,
Te prive sans retour de ce prince chéri !
Rien ne peut égaler la tristesse publique,
Et parmi les humains, le cœur le plus stoïque
En serait attendri.

Eh ! nous appartient-il, malheureux que nous sommes,
D'appeler l'Éternel au tribunal des hommes,
Quand toute la nature est soumise à ses lois ?
Faibles jouets du sort, des vents et des tempêtes,
Il faut voir immoler les plus augustes têtes
Au Souverain des Rois.

Qu'ai-je dit? Non, la Mort, la Mort inexorable,
En frappant sur ton Roi de sa faux redoutable,
Des neveux de Henri n'a pas tout moissonné :
Charles est apparu ; ses paroles touchantes
De l'hydre ont fait rentrer, dans les gueules béantes,
Le souffle empoisonné.

Loin de vous alarmer, citoyens indociles,
Revenez sur vos pas ; vos devoirs sont faciles :
Il ne faut qu'un bon cœur pour aimer les bons Rois,
Chers et dignes présents de la bonté céleste.
Rallions-nous autour de celui qui proteste
Le maintien de nos droits.

Quoi ! vous redouteriez ce Souverain auguste ?
La Discorde ou l'Envie, à son égard injuste,
Vous l'a-t-elle dépeint moins clément et moins bon ?
S'il a du Béarnais l'aimable caractère,
Il porte comme lui des entrailles de père
Et le cœur d'un Bourbon.

Le sceptre, qui brillait, dans ses mains étincelle ;
Quels jours ne promet pas cette aurore nouvelle !
Elle est le précurseur du bonheur des Français :
De Louis, qui n'est plus, Charles suit les maximes ;
Il sait, en essuyant nos larmes légitimes,
Nous combler de bienfaits.

Monarque-Chevalier, ton peuple t'idolâtre ;
Mais repousse un démon peu facile à combattre,
Celui qui sait des Rois enfler la vanité :
Consulte l'homme franc, qu'un vil flatteur te craigne,
Et tu feras par-là, tout le cours de ton règne,
Notre félicité.

L'avenir te sourit ; tous les partis s'unissent
Pour soulager ton cœur.... Que les Cieux retentissent,
Favoris des neuf Sœurs, de vos magiques chants !
Non, les chantres fameux de Rome ou de la Grèce
N'ont jamais célébré, dans leur sublime ivresse,
De sujets plus touchants.

Et tandis que la France, à l'envi révérée,
S'en va couler des jours dignes du temps d'Astrée,
Par les soins paternels du puissant Charles-Dix,
Tel qu'un lis cultivé par une main fidèle,
L'illustre Rejeton croît à l'ombre immortelle
Des palmes de Cadix.

O Dieu de saint Louis, qui protéges la France !
Veille sur cet enfant, notre unique espérance ;
C'est le fils de Berri commis à notre foi :
Qu'instruit par le héros qui sauva l'Hespérie,
Il devienne après lui, de ma chère patrie,
Le soutien et le Roi.

NOTES.

—

[1] Les cendres de d'Enghien ralliaient à Vincennes,
Sous des chefs belliqueux, de royaux bataillons.

Qnelques jours après le débarquement de Napoléon à Cannes, au commencement de mars 1815, on forma dans Vincennes des bataillons de volontaires royaux pour les opposer à la troupe de l'Empereur marchant sur Paris; mais la colonne de la garnison de cette place, dirigée sur Fontainebleau, acclama en partie à son passage à Essonne celui qu'on avait vu abdiquer moins d'une année avant. Les autres régiments se laissant entraîner, le soir il coucha aux Tuileries.

[2] J'allais voir de mes yeux la sanglante journée,
Quand sous deux coups de feu je fus près de périr.

Les blessés de cette courte mais désastreuse campagne qui ne voulaient être prisonniers à aucun prix, eurent beaucoup à souffrir, l'armée étant abandonnée par l'homme qui lui avait dit, quatre jours avant : *Pour tout français qui a du cœur, le moment est venu de vaincre ou de périr.* (Voir sa proclamation du 15 juin lue à la pointe du jour, malgré la pluie et le bruit du tonnerre.)

[3] Le Sénat au vaincu dit qu'il le désavoue,
Du faîte du pouvoir le plongeant dans la boue.

Le Sénat, après la défaite du Mont-St-Jean, refusa à Napoléon le commandement de l'armée sous Paris.

UN DE MES SOUVENIRS.

UN DE MES SOUVENIRS.

PERPIGNAN.

—

A Mme Amable TASTU, a Paris.

C'est l'ange de mes rêves.
(Élise Moreau.)

Qu'il est doux à mon cœur le souvenir aimable
De ces jours où mes yeux te contemplaient, Amable !
Non loin du Canigou Tastu fut mon patron [1],
Alors qu'on t'y voyait, à la fois jeune et belle,
Une palme à la main encor toute nouvelle,
Une couronne au front.

Le mien était paré des roses du jeune âge ;
Nul souci n'altérait les traits de mon visage
Que les ailes du temps n'avaient pas effleuré ;
Devant moi l'avenir s'annonçait magnifique,
Comme à l'œil satisfait se montre un dôme antique
Des feux du jour doré.

Mais déjà l'ombre croît et le soleil s'abaisse :
Sur la pente arrivé, je double de vitesse,
Apercevant de loin les cyprès des tombeaux ;
Et, tel qu'un voyageur trompé dans son attente,
Je dis aux jours passés comme une onde courante :
« Je vous croyais plus beaux ! »

Entouré de remparts comme d'une ceinture,
Perpignan m'apparaît tel qu'Ajax sous l'armure.
La Citadelle l'orne en forme de cimier ;
Et, comptant fièrement sur un mâle courage,
Il semble défier les enfants de Pélage,
Et leur dire : « Au premier ! »

Je me rappelle tout : son langage, ses danses,
Sa forte citadelle avec ses cours immenses,
Dont l'incendie effraie un moment la cité [2] ;
Saint-Jean, le Castillet aux gothiques ouvrages,
Les vents impétueux, les terribles orages
Des jours brûlants d'été.

Et ces monts sourcilleux à la tête chenue,
Dont le sommet blanchi se mêle avec la nue ;
Et le torrent qui roule au bruit sourd des échos,
Et le couchant vermeil et la plaine argentine,
Dont l'esquif catalan, sous sa voile latine,
Va sillonner les flots.

Et ce jour solennel, remarquable entre mille,
Où l'on feint que l'assaut menace encor la ville [3] :
La garde fait le guet, le peuple est en émoi ;
C'est le jour où le Christ, quittant nos basiliques,
Va bénir les cités, sous des voiles mystiques,
Objets de notre foi :

Et les ponts se levaient, et l'on fermait les portes,
Et les tambours battaient précédant les cohortes,
Et le bronze tonnait après un faible éclair,
Et dans l'espace étroit que le rempart enserre,
Je rencontrais partout l'image de la guerre,
Dont j'ai respiré l'air.

Puis cette heure d'espoir et de crainte mortelle :
Souffrant comme Rachel, tu te plaignais comme elle,
Quand ton sein mit au monde enfin ton premier-né !
Ton époux aussitôt d'accourir pour nous dire,
La joie au fond du cœur, sur la bouche un sourire :
« Un enfant nous est né ! »

Qu'il faisait beau te voir au sein de ton ménage !
Peut-on perdre jamais une si douce image ?....
Oh ! non ; je te vois là, près de ton jeune époux,
Avec tes blonds cheveux et tes lèvres de rose,
Fraîche comme la fleur au point du jour éclose
Loin des regards jaloux.

J'entends le frôlement du satin de ta robe ;
C'est en vain que l'espace à mes sens te dérobe :
L'esprit en connaît-il, lui qui rapproche tout ?
Non, c'est toi qui souris, aimable et gracieuse,
Dont j'observe les traits de la tête rêveuse,
A ton côté debout[4].

Aux accents de ta voix mon oreille attentive,
Sur l'œuvre qui languit ma main demeure oisive
Sans craindre que l'on dise ensuite : « Il est bien lent. »
Et je lis sur ton front où la vertu repose
Comme un parfum suave au sein pur d'une rose :
Modestie et talent !

J'aimais bien à pouvoir tour à tour dans mes haltes,
Mêler la pêche d'Ille au vin de Rivesaltes
Et la fraise embaumée à l'exquis rancio,
Ou bien à voir, de l'œil parcourant toute une aire,
Tourner sur une main la danseuse légère
Qu'on élevait si haut !

Et les riants aspects d'une belle campagne,
Et les pins suspendus au flanc de la montagne,
Et des coteaux vineux les pampres verdoyants;
Les nombreux filets d'eau multipliés sans cesse,
Par qui le laboureur conserve avec adresse
La fraîcheur à ses champs.

Mais combien j'aimais mieux t'écouter, docte femme !
Je ne savais quel feu s'allumait dans mon âme;
Mais ce feu ne pouvait alarmer la vertu :
C'était le feu sacré qui depuis me dévore !.....
Oh ! quand tu venais dire à l'époux qui t'adore,
« Mon bon ami !..... Viens-tu ? »

Qui m'eût dit qu'enflammé par un noble délire,
Mes doigts feraient vibrer les cordes d'une lyre ;
Que je tressaillirais à ton beau souvenir,
Et que ma muse alors, dans sa sublime ivresse,
Irait te demander, divine enchanteresse,
L'autel de l'avenir ?

Cependant quand tout dort sur la terre et dans l'onde,
Et qu'une longue nuit enveloppe le monde,
Tu viens te présenter à mon esprit pensif,
Comme un corps lumineux qui se détache et tombe,
Et bientôt je te vois, gémissante colombe,
Roucoulant sur un if !

Alors, trève au sommeil ! Qu'aisément on l'oublie
En écoutant les chants de ta mélancolie !....
Quoique lent à venir le jour paraît pourtant,
Et le calme s'enfuit sous des teintes rougeâtres,
Tel au coup de sifflet donné sur les théâtres,
Tout change en un instant.

Ange de poésie aux simples traits de femme !
Dis-moi qui t'a donné ce sentiment de l'âme,
Qui rappelle en tes vers les soupirs de Sion,
(Te dis-je quelquefois dans ma douce insomnie)
Et ces ailes de feu, brûlantes de génie,
Qui font briller ton nom ?

Et comme l'ombre meurt avant que tu t'envoles,
Tu daignes m'adresser ces aimantes paroles :
« Gilbert fut malheureux, mais son nom lui survit ;
» Il s'en va, répété jusques aux derniers âges,
» Recueillir en passant un long tribut d'hommages
» Que la mort lui ravit !

» Qu'importe la fortune où le rang au poëte ?
» Qu'il ait ou qu'il n'ait pas où reposer sa tête,
» Si l'ange d'harmonie a sur lui ses regards,
» Son devoir désormais est de ne point se taire.
» Ainsi le rossignol, dans un lieu solitaire,
» Chante aux arbres épars ;

» Aux échos d'alentour, au cerf de la vallée,
» A la vapeur du soir de pourpre et d'or mêlée ;
» A l'ombre, à la fraîcheur des verdoyants berceaux ;
» Au silence des bois, au zéphir qui soupire,
» Au flambeau de la nuit qui s'éteint ou se mire
» Dans l'onde des ruisseaux ;

» A l'essence des fleurs, à la fraîche rosée,
» A l'objet de ses feux, dont l'âme est embrasée;
» Au jour sombre, au jour pur, au soleil radieux;
» Au Dieu qui le forma, qu'on bénit, qu'on adore,
» Et par qui sont produits de son gosier sonore
» Les sons mélodieux.

» Et le barde ignoré chante au Dieu qui l'inspire,
» Aux feux du firmament, à la terre, à sa lyre,
» Comme un tuyau de plus à l'orgue universel :
» Dans l'immortel concert dont il sait le programme,
» Le souffle inspirateur fait redire à son âme
» Un hymne pour le Ciel !

» Celui qui lui donna l'instinct de son génie,
» Saura lui révéler des trésors d'harmonie :
» Ce n'est pas sans motifs qu'il le choisit exprès.
» Il doit chanter n'importe en quels lieux, à quelle heure,
» Sous des lambris dorés ou dans l'humble demeure,
» Le myrte ou le cyprès.

» Quand on est tête à tête avec son existence,
» Sous la bure du pauvre, ou l'or de l'opulence,
» Rien ne cache à nos yeux notre fragilité;
» Et que l'âme soit triste ou qu'elle soit ravie,
» Le cœur a toujours faim des paroles de vie,
» Soit d'immortalité !

» C'est que l'homme n'est pas tout entier pour la terre :
» Le héros frémit-il des périls de la guerre
» S'il peut laisser un nom qui demeure après lui ?
» Son astre sans pâlir marche vers la nuit sombre,
» Et qu'il sorte vainqueur ou qu'il reste dans l'ombre,
» N'importe; il aura lui !.... »

Hé bien ! je chanterai, puisque c'est mon partage;
Et, sans répondre un mot à quiconque m'outrage,
J'irai, j'irai toujours me frayant un chemin;
Car pour moi tu seras, ô femme de génie !
Cet ange de douceur, de grâce et d'harmonie,
Qui conduit par la main.

Viens donc me consoler, divine Poésie !
Comme tu consolais Job au sein de l'Asie,
Ou le barde royal qui charmait le saint lieu,
Ou comme les tribus que le Seigneur délivre,
Ou comme ce vieillard qui ne voudrait plus vivre
Quand il a vu son Dieu !

NOTES.

[1] Non loin du Canigou Tastu fut mon patron.

Peu de temps après son mariage, M. J. Tastu, étant à Perpignan avec son père, appela l'auteur de cette poésie, pour l'occuper dans leur imprimerie comme compositeur.

[2] Dont l'incendie effraie un moment la cité.

L'auteur fut un des hommes qui exposèrent leur vie pour sauver la ville de Perpignan.

Mme Tastu a consacré un chant à ce dangereux incendie.

[3] Où l'on feint que l'assaut menace encor la ville.

La place fut, dit-on, prise autrefois pendant la procession du *Corpus-Christi.*

[4] A ton côté debout.

Le lecteur voudra bien ne voir là que des jeux d'esprit ou des écarts d'imagination.

DEUX ORPHELINS

AU

TOMBEAU DE LEUR BIENFAITRICE.

DEUX ORPHELINS

AU TOMBEAU DE LEUR BIENFAITRICE.

ÉLÉGIE.

Sur l'urne qui contient ta cendre
Et que je viens baigner de pleurs.
Chaque printemps je veux répandre
Le tribut des premières fleurs.
(GRESSET.)

Étranger aux plaisirs où se plaît le vulgaire,
Et pleurant le trépas d'une seconde mère,
Un Troubadour soupire accablé de souci;
Et, plein de souvenirs que l'orgueil seul oublie,
Un soir dans sa mélancolie,
Il s'exprimait ainsi :

« La nuit sur l'horizon déjà tendait ses voiles;
Déjà le firmament se parsemait d'étoiles;
Bergers et laboureurs tout revenait des champs :
Les agneaux en bêlant accouraient vers leur mère,
Et moi, vers un lieu solitaire,
Je marchais à pas lents.

» Bénissant avec foi l'Être en qui tout réside,
Des larmes s'échappaient de ma paupière humide;
Et mon mon corps frissonnait : je contemplais les cieux....
L'écho frappa mes sens d'une voix ingénue;
Et bientôt s'offrit à ma vue
Un monument pieux.

» De funèbres cyprès, une croix, une tombe,
Deux saules dont du brin le feuillage surplombe,
Inspirent à mon âme un sublime respect;
Et je vois, aux reflets de la lune naissante,
Un mortel. Sa plainte touchante
Expire à mon aspect.

» Mais de ses cris encor bientôt l'écho résonne :
« Qui prendra soin de moi si le Ciel m'abandonne ?
» Ange consolateur, dit-il, vous n'êtes plus !
» Que ne dissipez-vous l'ennui qui me dévore !....
» Ah ! lorsqu'ici je vous déplore
» Les vœux sont superflus ! »

» Je voudrais l'éviter, il le voit, il se trouble;
Et, rompant le silence, en ces mots il redouble :
« Êtes-vous un mortel doux et compatissant ?
» Ou, si vous possédez une vie immortelle,
» Vous connaîtrez l'ombre de celle
» Que j'évoque en pleurant.

» Je ne regrette point sa beauté, ni sa grâce :
» L'impitoyable temps tour à tour les efface,
» Et sa vie a duré deux fois quarante hivers;
» Mais, guidé chaque soir par la reconnaissance,
» Je viens pleurer sa bienfaisance,
» Ses jours qui m'étaient chers.

» Hélas ! comme un vautour, la mort fondit sur elle,
» Rien ne put l'en sauver, ni les vœux, ni le zèle.....
» Il fallait que le Ciel la destinât pour lui !
» Et moi, pauvre orphelin, en proie à l'infortune,
» Je traîne ma vie importune,
» Et reste sans appui !

» O, qui que vous soyez, prenez part à ma peine !
» Si la bonté de cœur en ce lieu vous amène,
» Venez me consoler ! Approchez sans effroi...
» Mais qui prendrait pitié de ma douleur extrême ?
» O Dieu !... Félix ? — Oui c'est lui-même !...
» Ah ! Félix, plaignez-moi !

» Plaignez un jeune cœur à son devoir fidèle,
» Qui pleure des vertus le plus digne modèle,
» Eh ! qui sait mieux que vous les heureux qu'elle a faits ? »
» A ces mots, il sanglotte, et le nom de *Marie*
Vient remplir mon âme attendrie,
Des plus tristes regrets.

— « Quoi ! c'est là le tombeau de cette vierge affable,
» Qui, durant soixante ans, de sa main secourable,
» Vêtit les indigents et leur donna du pain ;
» Et dont la piété, la vertu bienfaisante,
» Des bras d'une mère expirante
» Me reçut dans son sein ?

— » C'est là même, ô Félix ! Oui, vous foulez sa cendre,
» Il n'est que trop certain que je l'y vis descendre !
» Oui, ce marbre muet couvre tant de vertus !...
» Que ne puis-je, exprimant au dehors ma pensée,
» Graver sur la pierre glacée
» Tout ce que je lui dus !

» Mais vous, vous qu'elle aimait d'une amitié si tendre,
» Et qui possédez l'art de vous faire comprendre,
» Tairiez-vous les vertus d'une si sainte sœur ?
» Vous ne le voulez pas, j'en ai la certitude.
» Consacrez-lui par gratitude
» Vos battements de cœur. »

» Il dit. A la faveur de la lune argentée,
Les yeux baignés de pleurs, l'âme fort agitée,
Je brûle d'exprimer des sentiments si beaux ;
Et, tandis que la nuit parcourait sa carrière,
Ma main écrivit sur la pierre,
Et l'on y voit ces mots :

« Passant ! dans ce tombeau que nos larmes arrosent,
» Les restes précieux de Grondecourt [1] reposent ;
» Elle employa ses jours à louer le Seigneur,
» A consoler la veuve, à servir le malheur,
» Heureuse de porter le saint nom de *Marie*,
» Elle en avait l'humilité ;
» Mère de la Communauté,
» Son ombre même en fut chérie ;
» La Lorraine était sa patrie,
» Et son ordre la Charité. »

» De la cité des Saints, ô chère bienfaitrice !
Chez qui j'appris surtout à détester le vice,
Recevez dans mes vers l'amour que je vous dois ;
C'est payer faiblement beaucoup de bienfaisance :
Mais jusqu'à vous mon cœur s'élance,
Et supplée à ma voix ! »

Ainsi le Troubadour exhalait ses alarmes :
La nuit, la paix du soir favorisant ses larmes,

Aux échos attendris il apprit son malheur ;
On entendit au loin la guitare plaintive,
Et notre colline attentive
Partagea sa douleur.

COMPLIMENT

A LA SOEUR MARIE, SUPÉRIEURE.

Ainsi qu'on voit la fleur nouvelle
Reparaître chaque printemps,
De vos vertus, de votre zèle,
Qu'on aime à prendre pour modèle,
Je veux vous louer tous les ans.
Ame sensible et généreuse,
Objet de respect et d'amour,
Vivez longtemps, vivez heureuse,
Et qu'une palme glorieuse
Vous décore à jamais dans l'éternel séjour !
Tels sont, ma Sœur, les sentiments
D'une âme naïve et sincère,
Et ces vœux-là, si doux à faire,
Sont partagés par mes parents.

NOTE.

—

[1] Passant ! dans ce tombeau que nos larmes arrosent,
Les restes précieux de GRONDECOURT reposent.

Cette sœur Marie, supérieure de la Miséricorde à Montpellier, fut une des filles de St Vincent de Paul qui desservirent ce dispensaire immédiatement après les mauvais jours de la révolution (sous le consulat). Elle perdit la vue sur la fin de sa vie et décéda dans la susdite maison, vivement regrettée de tous ceux dont elle était connue.

QUELQUES FLEURS

SUR LA CENDRE D'AUGUSTE MICHEL.

QUELQUES FLEURS

SUR LA CENDRE D'AUGUSTE MICHEL.

—

POËME ÉLÉGIAQUE EN VERS LIBRES.

Tristes réflexions, qui revenez sans cesse,
Faut-il qu'à vos horreurs mon cœur soit immolé?
Éloignez-vous de moi, désolante tristesse;
Laissez-moi le repos que le Seigneur me laisse.
Et cessez d'accabler mon esprit désolé.

Mlle DESHOULIÈRES.

I

Muse, fais retentir tes douloureux accents;
Viens te joindre à ma voix au milieu des ténèbres;
Tu seras consacrée à des honneurs funèbres :
Et vous, pour exprimer la peine que je sens,
Coulez, mes vers, coulez sous ces feuillages sombres;
Peignez les sentiments de mon cœur abattu;
Qu'en mêlant mes soupirs à la vapeur des ombres,
Je rende hommage à la vertu.

O toi! dont l'âme était si sensible et si belle,
C'en est fait sans retour, tendre ami, tu n'es plus!
Se peut-il?... Tu n'es plus!... ô douleur éternelle!
Vain espoir, faibles vœux; ils étaient superflus,
La terre avait reçu ta dépouille mortelle!
Et ton esprit goûtait le bonheur des élus.

Oui ! j'ose l'espérer ! ton sort n'est pas à plaindre :
L'impie et l'indévot laissent beaucoup à craindre ;
Mais il n'est point d'enfer pour tout homme de bien,
A qui, sans aimer Dieu, le monde entier n'est rien.
En voyant le néant des choses passagères,
Heureux celui qui suit le chemin de la croix !
Car (au pied de l'autel où prièrent mes pères [1])
Ce jour où le saint lieu résonnait de nos voix,
Qui de nous eût pensé confondre ses prières,
Ses accents et ses vœux pour la dernière fois ?

La Mort incessamment avide de victimes,
Exerçant son courroux contre tous les humains,
Moissonne tour à tour l'homme souillé de crimes
Et celui qui de sang ne rougit point ses mains !
Sous la cruelle faux, les princes magnanimes
Comme les parias terminent leurs destins.
Pauvre héritier d'Adam ! la tombe est ton partage :
Un grand nom, des aïeux, ni l'amour de la foi,
Ne font point éviter, même à la fleur de l'âge,
L'inévitable loi.

II

Je me retrace encor ces moments pleins de charmes
Où d'aller voir ton fils tu conçus le dessein :
Nous étions pour nos jours sans crainte, sans alarmes ;
Nous semblions du bonheur reposer sur le sein :
Des chênes sourcilleux nous prêtaient leur ombrage ;
La Naïade épanchait ses fugitives eaux ;
Un zéphir bienfaisant agitait le feuillage,
Et l'écho répétait le concert des oiseaux.
Là, tout semblait fêter l'amitié mutuelle ;

Mais il fallut sortir de l'asile enchanteur
Où faisait oublier la voix de Philomèle,
Vesper allant des cieux parcourir la hauteur.

Nous nous quittons. Bientôt tu pars pour la Provence;
Tu presses ce cher fils, il comble ton espoir;
Mais! qu'avais-tu quitté? Se peut-il, plus j'y pense?
Tes parents, tes amis, pour ne plus les revoir!
La Mort, en sentinelle au bout de ta carrière,
N'attendait pour frapper qu'une fatale nuit:
Elle est close, et soudain tu n'es à la lumière
Qu'une ombre qui s'enfuit!

Tel que l'astre du jour, au-delà du tropique,
Dans les mers d'Occident précipite ses feux;
Tel, et plus prompt encor, ton esprit angélique,
A la terre d'exil fit ses derniers adieux.

III

O ses concitoyens! c'est vous tous que j'atteste;
Racontez les vertus de ce mortel pieux!
Du flambeau de ses jours Aix vit finir le reste;
Mais son nom doit rester dans vos cœurs généreux:
Bon père et tendre époux, ami des plus sincères,
Il s'était sans effort attiré tous les cœurs;
Nos frères séparés restaient toujours ses frères:
Prier pour le méchant, déplorer ses erreurs,
Ce n'était, à ses yeux, qu'une vertu commune;
Et loin des entretiens de la foule importune,
Il fuyait des propos trop souvent imposteurs.
Tandis que dans les jeux, la frivole jeunesse
Savourait à longs traits ce qu'on nomme plaisirs,

Michel, toujours guidé par l'esprit de sagesse,
A faire des heureux occupait ses loisirs :
Tantôt, en visitant les pauvres sans ressource,
Il épargnait des maux, compagnons des besoins;
Et tantôt du vieillard sur la fin de sa course,
Il charmait les ennuis pour qu'il en souffrît moins.
On eût dit que c'était le moderne Tobie;
Bienfaisant comme lui, comme lui sans envie.

Qu'on voit de malheureux poursuivis par la faim,
Vers des cœurs inhumains tendre une main débile,
Conjurer, en pleurant, qu'on leur donne du pain !
Ils ont cru l'obtenir, espérance inutile;
Ils implorent encore, hélas ! et c'est en vain;
Mais toi, pieux ami, ce souvenir me touche !
Si tu n'avais pas eu de quoi les secourir,
Tu l'eusses mieux aimé refuser à ta bouche,
Que de voir sans pitié tes semblables souffrir.

Vivement pénétré des vérités augustes,
Il les communiquait à ses concitoyens,
Qui vivaient plus heureux en devenant plus justes,
Et marchaient d'un pas sûr vers les suprêmes biens.
Il me semble le voir quand sa bouche sincère,
Prenant avec chaleur les intérêts du Ciel,
Exposait des mortels l'orgueilleuse misère,
Dès qu'ils ont *secoué le joug* de l'Éternel;
Ou lorsque, anéanti devant le sanctuaire,
Il montrait le respect que l'on doit à l'autel.
Pénitent dans le cœur, dévot sans imposture;
Et, des plaisirs mondains pleinement détrompé,
Il voulait imposer silence à la nature,
Ne vivant que pour Dieu, de Dieu seul occupé.

Et s'il ne voyait point vivre du pain des anges,
Ni porter, résigné, le fardeau de la croix,
C'était peu qu'en chantant des hymnes, des louanges,
On criât au Seigneur : *Je t'adore, je crois!*

Oh! comme il se plaisait à louer sa puissance!
S'il cédait de la grâce au divin aiguillon,
Il savait, comprimer l'orgueil qui s'en offense,
S'abaisser dans son cœur, se faire violence,
Prier même en creusant un pénible sillon.
Sévère pour lui seul, il se faisait justice :
Craignait-il que l'esprit ne cédât à la chair?
Il la tenait captive en un rude cilice,
Se privait de repos, mangeait le pain amer,
Et jusques à sa lie il a bu le calice.
Ah! quelle perte!.... Et vous, jeune et digne pasteur,
Vous le secret témoin des élans de son zèle,
Dites, en apprenant la si triste nouvelle
Ne sentîtes-vous point se briser votre cœur?
Elle arracha des pleurs à l'œil le plus stoïque;
Je sentis, à la fois, mon visage pâlir,
Se glacer tout mon sang et mes genoux fléchir;
Ce jour-là dans vos murs la peine était publique.

Quel affligeant tableau s'offre dans ce moment!
La veuve se désole et perd le sentiment;
L'un déplore un ami, l'autre regrette un frère;
Le père pleure un fils et deux enfants leur père.
Ce spectacle navrant avec le jour finit;

Mais Agathe, croyant que le Ciel la punit,
Au milieu des sanglots lui fait cette prière :
« Seigneur! toi qui connais mon âme tout entière,
» Prends pitié de mes maux, j'ai perdu mon ami!

» Juste Ciel ! dans ta paix il s'est donc endormi ?...
» Comme nos jours coulaient dans une paix parfaite !
» Tu l'avais fait, ô Dieu ! si pieux et si bon !
» Ah ! loin de t'offenser, Agathe ne regrette,
» Ne déplore un époux qu'en bénissant ton nom.
» Pourrait-elle rester insensible, muette ?...
» Mes beaux jours sont finis ; je t'en fais l'abandon !
» Jette, jette un regard au fond de ma retraite :
» Le cœur gros de soupirs, seule avec mes douleurs,
» J'y baise ces cheveux que je mouille de pleurs [2] !
» D'un époux si chéri, voilà ce qui me reste !
» Hélas ! en me couvrant de tristesse et de deuil,
» Tu me prives, grand Dieu ! du pouvoir bien funeste
» De le voir au cercueil !

» Je suis ou bien coupable ou bien infortunée !...
» Non ! non ! si je n'ai pas, à le suivre obstinée,
» Des devoirs de la foi cessé de m'acquitter,
» J'espère, dans les cieux, de gloire environnée,
» De joindre cet époux pour ne plus le quitter. »

IV

Vivre pour bien mourir, c'est toute la sagesse ;
Mais nos imitateurs de Pyrrhon, de Lucrèce,
Prendraient-ils un parti qui pût les contrister ?
Certes un sage de la Grèce,
Sans paraître s'épouvanter,
Avale du poison qu'il ne peut éviter ;
Depuis lors jusqu'à nous on admire Socrate ;
Et le fier vainqueur de l'Euphrate
Aux poëtes français inspire moins de vers.
Pourtant dès que le Christ eut chassé les ténèbres

Qui couvraient tout cet univers,
Rome à vu des trépas à nos yeux plus célèbres :
D'innombrables martyrs, sous le fer des tyrans,
Couraient porter leur tête et mouraient triomphants ;
De leur sang généreux les places furent teintes,
Les tourments, ô prodige ! animaient les Chrétiens,
La foi les soutenait en dissipant leurs craintes
Et leur ardeur glaça des empereurs païens.

Prétendus esprits-forts[3], voyez-vous ces merveilles ?
Soyez de bonne foi ; répondez sans détours,
Dites si de tels faits ont frappé vos oreilles,
De l'un de ces *sans-foi* qui s'en vont tous les jours.

Tandis que l'esprit-fort ne se sent que matière,
Sans principes, sans Dieu, sans foi, sans avenir,
Le chrétien, pèlerin d'un moment sur la terre,
Aspire au bonheur vrai, qu'il prétend obtenir.
Heureux l'homme emporté par la barque de Pierre
Et vogant vers le jour qui ne saurait finir !

Le libertin se dit, dans son humeur brutale :
Un Dieu ? Dieu n'est qu'un mot ou, bien mieux, Dieu n'est [rien.
Hélas ! voilà comment le vice le ravale !
Il voudrait lui ravir jusqu'au souverain bien.
Malgré lui vainement veut-il n'être que boue :
Ce que sa bouche dit, son cœur le désavoue ;
Et puis il se dément aux portes du trépas.

Qu'il est triste de voir, par un esprit superbe,
Méconnaître le Dieu qu'il voudrait n'être pas !
Il feint de le braver, l'insensé ! mais, hélas !
S'il se dit qu'un cercueil doit le cacher sous l'herbe,
A ce monde il voudrait pour toujours s'enchaîner ;

Mais lorsque des plaisirs la saison est passée,
Qu'il voit, comme son corps, sa santé décliner,
Ses compagnons le fuir, sa fortune éclipsée,
Il déteste des jours qu'il n'ose plus traîner.
Voilà tes esprits-forts, vaine philosophie,
Vante-nous la raison. Si, loin de tout prévoir,
Elle n'offre pour fin qu'un cruel désespoir,
A tes discours pompeux est bien fou qui se fie.
Combien de tes savants, à l'aspect de la mort,
Ont frémi d'épouvante et pleuré sur leur sort !

V

Sainte Religion, toi que l'impie outrage,
Des doctes mieux guidés n'ont pu te dédaigner;
Tu répands tes bienfaits du Gange jusqu'au Tage,
Et tes enfants soumis dans les cieux vont régner:
« Allez en paix; partez, le Seigneur vous appelle;
» Un trône vous attend, leur dis-tu, hâtez-vous;
» Allez vous ombrager sous la palme immortelle. »

Agathe, si tu veux imiter ton époux,
Cesse de t'affliger; le Très-Haut te l'ordonne :
Jaloux de ce qu'il veut, juste dans ce qu'il fait,
Il dispose à son gré de tout ce qu'il nous donne.
Ah ! s'il n'a pas voulu que ce chrétien parfait,
Sur la mer de la vie éprouvât des tempêtes;
S'il vient de l'enlever à ton cœur attristé,
Va, du séjour des morts il l'a conduit aux fêtes
De son éternité !

Mon âme te bénit, ô Dieu de vérité !
Je sais que dans tes mains tu tiens nos destinées,
Et qu'au milieu souvent des plus belles années,

Tu nous contrains d'ouïr un éternel arrêt;
Heureux qui peut alors, à mourir toujours prêt,
Montrer un front serein au trépas qui l'aborde!
Auguste, plein d'espoir et la paix dans le cœur,
Tu présentes ta vie en offrande au Seigneur,
Et t'endors dans les bras de sa miséricorde.

Qu'importe que ton nom ne fût point répandu,
Pourvu qu'on n'ait chanté que tes rares mérites?
Et lorsque tes vertus avaient peu de limites,
L'amitié te consacre un encens qui t'est dû:
Tel qui n'eut ici-bas que d'illustres ancêtres,
Et qui déshonora les héros de son sang,
En servant des penchants qu'il se donnait pour maîtres,
Ne peut point à mes yeux être admis à ton rang.

L'illusion finit: près du Juge suprême,
Nous sommes tous pesés au poids de l'équité;
Là, le grand sans vertus, confondu par lui-même,
S'indigne, mais trop tard, d'être déshérité;
D'inutiles remords accablent sa pensée:
Tout s'est évanoui; sa grandeur est passée,
Et c'est avec terreur qu'il voit l'éternité.

Le juste reste calme au bout de la carrière,
Il prie avec ferveur, sait se taire et souffrir.
Ah! lorsque tu touchais à ton heure dernière,
Que n'ai-je pu te voir pour apprendre à mourir!
Telle n'a pas été la volonté divine.
Il faut s'y résigner: je le veux, je le doi;
Cher ami! je crains Dieu.... le reste se devine.
Du haut de l'empyrée implore-le pour moi;
Tes prières pourront me le rendre propice,

Universitas BIBLIOTHECA Revensis

Et peut-être qu'absous au jour de la justice,
Je viendrai l'adorer de plus près avec toi.

De te parler, enfin, puisqu'il faut se défendre,
Adieu !... tous les instants mènent vers le tombeau ;
Des amis y viendront pour pleurer sur ma cendre ;
Et je demande au Ciel le bonheur d'y descendre
Par un trépas si beau.

NOTES.

—

[1] Car (au pied de l'autel où prièrent mes pères).

Le père et la mère de l'auteur étaient du village de Pignan. Ils habitaient Montpellier avant 1789.

[2] Le cœur gros de soupirs, seule avec mes douleurs,
Je baise ces cheveux que je mouille de pleurs.

Auguste Michel, se voyant près de sa fin, témoigna d'abord le désir qu'après son décès, on fît transporter ses dépouilles mortelles d'Aix en Provence à Pignan; mais, par humilité, il dit de lui couper seulement une touffe de cheveux et de l'envoyer à sa veuve, en souvenir et pour elle et pour leurs intimes amis.

[3] Prétendus esprits-forts, voyez-vous ces merveilles?

Ate Michel, qui ne manquait pas de moyens littéraires, leur adressa, en 1821, une épître commençant par ces vers :

Esprits-forts, vous devez bien l'être
Si vous résistez à Guyon;
S'il prouve tout par la raison,
Pourquoi donc ne pas vous soumettre?

ENVOI A M. MICHEL FILS.

—

En destinant ces vers à faire le tableau
Du mortel vertueux qui vous donna la vie,
L'amour-propre n'a point dirigé mon pinceau.
Qui connaît mieux que moi mon trop faible génie ?
Guidé par un motif plus louable et plus beau,
J'ai peint les sentiments de mon âme attendrie :
La justice et la vérité
M'ont inspiré cet humble ouvrage,
Où la seule amitié rend un public hommage
Aux mânes d'un ami vivement regretté.

Héritier de son nom que tout Pignan vénère,
Au service de Dieu sans réserve assidu,
Puissiez-vous en sagesse égaler votre père,
Et rendre à vos parents tout ce qu'ils ont perdu !

CHANT

EN L'HONNEUR DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.

Ps. 88.

J'avais reçu, au moment de la création, une riche dot ; j'en ai abusé pour me perdre. Voyez comme Jésus-Christ a su réparer ma faute. Il est venu lui-même au secours de l'infidèle, et n'a pas rougi de ses souillures.

St Augustin.

CHANT

EN L'HONNEUR DU SACRÉ-COEUR DE JÉSUS.

Aux Sœurs de la Visitation.

CHOEUR.

Prosternez-vous ! Jésus est sur l'autel
Pour accueillir nos vœux et nos louanges ;
La Cour céleste et la Reine des anges
Adorent à l'envi le Fils de l'Éternel !
Assis à la droite du Père
Et régnant au plus haut des cieux,
Son divin Cœur est dans le sanctuaire,
Sous des voiles sacrés exposés à nos yeux.
Aimons Jésus, notre loi nous l'ordonne.
Pour des chrétiens c'est un devoir si doux !
En aliment à nos cœurs il se donne,
Et, par amour, il reste parmi nous.

Comme un trait prompt au loin s'il blesse
L'âme insensible à sa bonté,
C'est pour l'étreindre avec plus de tendresse,
Et l'identifier à la divinité.
Elle s'exalte : elle est aimée, elle aime ;
Et, sous les lois d'un si puissant vainqueur,
Elle est charmée et n'est plus elle-même :
Son Dieu, son tout est dans le Sacré-Cœur !

L'ennui n'existe plus pour elle :
Maintenant tout est animé ;
Elle répond à l'époux qui l'appelle,
Et ne respire plus que pour l'objet aimé.
Avec Marie à ses pieds elle écoute,
Elle est docile aux divines leçons ;
La grâce vient qui va l'inonder toute ;
Et l'enrichir du trésor de ses dons.

A nos autels, que la foi pare,
Tout en louant le Saint des Saints,
L'esprit se trouble et la raison s'égare
Lorsqu'ils veulent sonder d'insondables desseins.
Le Sacré-Cœur, environné de cierges,
Sur la vertu jette un éclat nouveau ;
C'est le Soleil illuminant les vierges
Qui vont orner le festin de l'Agneau.

Comme au banquet toujours splendide,
Malgré son unique aliment,
Le cœur épris, que la Charité guide,
Est languissant d'amour près du Saint-Sacrement.
Le contempler est son heureux partage ;
Le recevoir, son plus ardent désir.
S'il le possède, il l'aime davantage,
Et veut de lui s'enivrer ou mourir.

Jésus-Christ dans l'Eucharistie,
Par un excès d'humilité,
Fait résider dans une simple hostie :
Son corps, son sang, son âme et sa divinité.
De son amour, c'est l'étonnant mystère
Qui change en cieux nos terrestres autels.

Quand ce prodige invisible s'opère,
C'est à la voix de fragiles mortels!

Il est des amis le plus tendre :
Oh! nul ne l'offusque jamais;
Il nous écoute, il aime à nous entendre,
Et brûle du désir de nous donner sa paix.
Il fait bien plus : il se livre lui-même,
Et, pour servir aux humains d'aliment,
Il nous combla, dans sa tendresse extrême,
Du grand bienfait du très-Saint-Sacrement!

Dans la symbolique apparence,
Aux yeux de notre humanité,
Le pélican, de sa propre substance,
Semble nourrir le fruit de sa fécondité.
Mais pour Jésus, tout entier il se donne
Aux cœurs soumis, dociles à sa voix,
Et, sur l'autel, il offre en sa personne
Le sacrifice incessant de la croix!

Il prête à l'âme qui succombe
Sous le poids des infirmités,
L'agilité de la blanche colombe,
Pour l'introduire au sein des divines clartés.
Il la ravit, l'embrase de sa flamme,
Lui fait goûter d'ineffables douceurs;
Elle soupire, elle pleure et se pâme
En s'unissant au plus aimant des cœurs.

Vrai pain des forts, il fortifie
Dans les épreuves de l'exil;
Vin généreux, sa vertu vivifie

Et rend l'homme invincible au milieu du péril.
Par ses saveurs, il plaît à l'âme pure ;
Et, tempérant l'éclat de sa beauté,
Le Trois-fois-Saint, le Dieu de la nature,
Habite en nous dans la réalité.

C'est lui-même qui nous invite
A correspondre à son amour :
Sa voix appelle et son Cœur sollicite ;
Ne lui refusons pas notre faible retour.
O Cœur sacré ! faites que je vous aime
Et que le mien brûle de plus en plus !
Que votre amour soit mon bonheur suprême,
Pour que je compte au nombre des élus.

Fournaise d'un amour immense,
Et brûlant de tout embraser !
Tel qu'un glacier, la froide indifférence
Amoindrit votre ardeur pour la paralyser.
Mais l'être humain qui croit et vous adore,
Et qui pour vous se consume en aimant,
Semble sentir qu'alors il s'évapore,
Dans son extase ou son ravissement !!!

Bon Jésus, le meilleur des pères !
Désirant vous unir à nous,
Vous consumez, par vos feux, les misères
Qui tiendraient l'âme infirme à distance de vous !
Céleste pain, nourriture mystique,
Que tout le ciel contemple incessamment !
Sur notre fin daignez, en viatique,
Nous soutenir jusqu'au dernier moment !

ENVOI

AUX RELIGIEUSES DE LA VISITATION Ste-MARIE DE MONTPELLIER.

—

Votre Sœur Marie Alacoque,
Tout à Jésus dans l'oraison,
Devint l'honneur de son époque,
Et la gloire de sa Maison;
Car la mystique violette
En tous temps répand son odeur,
Et le parfum qu'elle projette
Est son encens au Sacré-Cœur.

☞ La pièce de vers suivante étant à peu près terminée lorsque les événements de juillet survinrent à Paris, on voudra bien se reporter à cette époque.

ODE

SUR L'EXPÉDITION D'AFRIQUE.

—

1830.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats.

RACINE.

ODE

SUR

L'EXPÉDITION D'AFRIQUE.

—

JUILLET 1830.

Le Dieu des nations est maître du tonnerre !
Dispensant à son gré la paix comme la guerre,
De sa milice auguste il sait armer les mains ;
Et, dès qu'il veut punir, il ordonne, et la foudre
Frappe, réduit en poudre
Les coupables humains.

De ce Dieu parmi nous le monarque est l'image ;
C'est ainsi qu'il pardonne ou qu'il venge un outrage,
Redoutable au dehors, commandant aux Français.
Faut-il vaincre ? il suffit. Nos phalanges armées,
De courage enflammées,
Préludent au succès.

Un satrape invaincu, tout fier de ses murailles,
Flétrit les pavillons, provoque les batailles,

Résiste aux potentats étrangers au Coran ;
Mais lorsqu'à tout braver son fol orgueil l'excite,
Le Roi des Francs médite
La chute du tyran.

Et bientôt comme on voit, du sein des Pyrénées
Sur les ailes des vents, s'élancer les nuées
Qui vont porter l'orage en des climats lointains,
Tels, sur les flots amers, les enfants de la France
Voguent de la Provence
Vers les bords africains.

A travers les écueils, citadelles flottantes,
Bercez-vous mollement sur les eaux transparentes,
Roulez, roulez sans peine en sillonnant les flots ;
Qu'au fond des antres creux la tempête sommeille ;
Que Dieu prête l'oreille
Aux vœux des matelots.

Et vous, jeunes soutiens de notre antique gloire,
Préparez de hauts faits au burin de l'histoire ;
Vengez, avec l'honneur, vos frères immolés ;
Délivrez les captifs, chassez le turc impie,
Et, défait, qu'il expie
Ses torts accumulés.

Tu reçois donc nos lis, plage inhospitalière,
Où vainquit Scipion, Marius, Bélisaire ;
Le berceau d'Annibal, la tombe d'Augustin ;
Saint Louis apparaît pour bénir leur passage :
Césarée et Carthage
Vont changer de destin.

Mais voilà ces tribus que l'Afrique rassemble !
L'air déjà s'obscurcit, déjà la terre tremble
Sous d'énormes chameaux, sous des coursiers poudreux ;
Je vois la cruauté, je vois le fanatisme
Et le faux héroïsme
S'avancer avec eux.

Hussein paraît aussi d'un air sombre et farouche :
La flamme dans les yeux, le blasphème à la bouche,
Il écume de rage au bruit de nos clairons.
Tigre altéré de sang, sa fureur se déploie ;
Il acharne à sa proie
De bruyants escadrons.

Dieu ! soutiens les Chrétiens !.... Mais serait-ce un prestige
De mes yeux éblouis ? Ah ! je vois le prodige
Qu'Israël admira sur le bord du Jourdain :
L'impétueux torrent, arrêté dans sa course,
Remonte vers sa source
Et disparaît soudain.

Infâmes ravisseurs et de meurtres avides,
Les barbares neveux des antiques Numides
Devant nos murs mouvants s'arrêtent effrayés.
La mitraille et le plomb au loin les précipite ;
Dans leur honteuse fuite,
Ils tombent foudroyés !

O mer ! pourquoi faut-il que la vague tardive
A peine ait déposé nos coursiers sur la rive ?
S'écrie en soupirant l'intrépide guerrier.
Mais il part, et déjà la victoire s'apprête
A lui ceindre la tête
D'un immortel laurier.

Entendez-vous gronder le fléau des batailles ?
Il porte la terreur, sème les funérailles
Parmi ces étrangers trop longtemps abusés ;
Et les blés, abattus par la grêle et l'orage,
Sont une faible image,
De leurs rangs écrasés.

Du vainqueur indigné rien n'arrête le glaive :
Sur la tête il l'agite, il frappe, il le relève ;
La valeur accompagne et guide nos héros.
Sous le tranchant du fer on voit choir l'infidèle
Comme l'herbe nouvelle
Qui tombe sous la faux.

Le fier Mahométan, pour fuir, jette ses armes ;
Et la peur va poursuivre, au milieu des alarmes,
Ses restes par la fuite au carnage échappés.
Du bruit de ces revers les plaines retentissent,
Et ses coursiers hennissent
D'épouvante frappés.

Quoi ! c'est là cette troupe au combat si terrible ;
Qu'on vanta follement, qu'on disait invincible ?
Elle s'évanouit devant nos bataillons ;
Tumultueux essaim d'abeilles bourdonnantes,
Sur la poudre expirantes
Vont combler les sillons.

L'ouragan qui mugit du sommet des montagnes,
Dépeuplant les forêts, ravageant les campagnes,
Porte l'étonnement et l'effroi dans les cœurs,
Plus terribles encor, nos vaillantes cohortes,
D'Alger brisent les portes
Par leurs canons vainqueurs.

Combien tu vas grandir, renaissante marine !
Vole éteindre à jamais ce foyer de rapine ;
Et que le matelot le dispute au soldat :
La vague blanchissante obéit à la brise,
Et le Ciel favorise
Les apprêts du combat.

Enfin, l'heure a sonné : l'airain vomit, il tonne ;
Le fer choque le fer et le trépas moissonne.
Alger fume, et, dans l'ombre, il échappe aux regards ;
Dans le chaos déjà des minarets s'écroulent
Sur les corps morts qui roulent
Tombant de toutes parts.

Ses forts seuls sont muets ; tout cède ou tout succombe,
Et le trône à son tour craque, chancelle et tombe.
Tremble, ville orgueilleuse, implore la pitié !
Tu connais, mais bien tard, que tu fus trop superbe :
De tes fils gît sous l'herbe
La plus belle moitié.

Tout se tait sur la rive et sur l'onde azurée :
Le despote a régné. La foule rassurée
Voit des victorieux les fronts enorgueillis.
Dans l'étroite cité, d'un pas sûr ils s'avancent
Et, dans l'air, ils balancent
Nos drapeaux et nos lis.

« Des Francs, ô Mahomet ! que la flotte nombreuse
» Périsse ! et, sur ce bord, que la mer furieuse,
» Mourants, les jette aux pieds de leur dominateur !... »
Ainsi pensait naguère, en son cœur homicide,
Le disciple stupide
De l'arabe imposteur.

Mais le Dieu des Chrétiens a montré sa puissance :
Le croissant est brisé sous l'écusson de France ;
Alger de Charles-Dix vient de subir la loi.
Bourmont, lorsqu'on blâmait ta prudence louable,
Le fort inexpugnable
Est tombé devant toi [1].

Si ton âme y reçut un coup des plus terribles [2],
Va ! tous les cœurs bien nés, tous les pères sensibles,
Partagent avec toi ta mortelle douleur,
Et la France a pleuré, malgré son allégresse,
Ce fils de ta tendresse
Tombé comme une fleur !

Nos braves sous tes yeux ont vengé les injures
Que la haine vomit par cent bouches impures,
Alors que de la gloire on ouvrit les chemins.
L'esclavage est détruit !... Le corsaire, immobile,
Voit la rame, inutile,
Échapper de ses mains.

Tel un chêne tout fier de sa tête chenue,
Balance avec orgueil ses rameaux dans la nue ;
Et, méprisant la terre, il mesure les cieux ;
Mais tombé sous la hache ou frappé par la foudre,
Roule enfin dans la poudre
L'insigne audacieux.

Contre de tels exploits dont l'Europe est ravie,
Que peuvent les serpents de l'impuissante envie ?
Ils rehaussent encor ton triomphe éclatant :
L'oiseau de Jupiter s'élevant dans l'espace,
Sait mépriser l'audace
Du reptile sifflant....

Mais quels sinistres bruits viennent glacer ma veine !
Se peut-il que la foudre ensanglante la Seine ?
Le démon des combats sur Lutèce a volé.
Grand Dieu ! permettras-tu que la guerre intestine
Conduise à sa ruine
Mon pays désolé ?

Non ! non ! tu sauveras ce beau pays de France ,
Où régnaient dès longtemps le repos , l'abondance ;
Mais confonds à la fois l'impie et les pervers ,
Et par-là tu rendras les provinces tranquilles ,
Le bonheur à nos villes ,
La paix à l'univers.

NOTES.

—

[1] Le fort inexpugnable
Est tombé devant toi !

Tandis que les journaux libéraux récriminaient, et avec eux leurs lecteurs, en faisant des vœux pour la non-réussite de l'expédition d'Afrique, le général Bourmont réduisait le dey d'Alger à se rendre à merci. (5 juillet).

[2] Si ton âme y reçut un coup des plus terribles.

Le maréchal Bourmont perdit un de ses fils, blessé mortellement en combattant, à Sidi-Khalef. A part ses lauriers, ce chef de l'expédition n'emporta, en quittant l'Afrique, que les regrets de ses compagnons d'armes et le cœur de son fils renfermé dans un coffret.

Une Heure à Château-d'O.

Que le Seigneur soit à jamais béni, parce qu'il a exaucé la voix de ma prière.

PSALMISTE, XXVII.

UNE HEURE A CHATEAU-D'O,

CAMPAGNE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE MONTPELLIER.

—

RÉFLEXIONS CHRÉTIENNES ET POÉTIQUES.

—

1834.

I

Sur la pelouse assis aux premiers jours d'automne,
Pensif, je regardais la feuille monotone
Du frais marronnier dans la belle saison,
Desséchée, et jonchant l'arène et le gazon.
Triste jouet des vents, dont une faible haleine
La transportait, légère, aux sillons de la plaine !
« Pauvres mortels ! voilà, disais-je, à notre tour
» Comment nous passerons sans espoir de retour ! »
Encor si l'on pensait au terme du voyage,
Au compte qu'on y rend de son pèlerinage !
Mais, hélas ! aussi vain qu'avide de jouir,
On s'occupe de tout hormis de bien mourir !
Heureux l'homme de bien qui passe sur la terre,
Vivant au jour le jour comme le mercenaire !

Une croix sur le cœur, il va, d'un pas égal,
Écouter son arrêt au dernier tribunal.
Eh ! qu'est-ce que l'amour des titres magnifiques,
Des palais somptueux aux élégants portiques,
Pour celui qui soupire après l'éternité ?
C'est un témoin de plus de notre vanité,
C'est le son discordant échappé d'une lyre,
Un travers de raison, en deux mots ; c'est tout dire.
Que j'aime le mortel, passager ici-bas,
Qui, possédant beaucoup, ne thésaurise pas !
Qui de donner sans fin s'est imposé la tâche !
Au terme de ses jours nul lien ne l'attache.
La vie est un vaisseau qui le reçut à bord,
Et qu'après le voyage, il quitte dans le port.
Grand Prélat, tu l'as dit, ce parc, ces avenues,
Ce verger et ces eaux sous ta main retenues,
Sont pour tes successeurs ; ils jouiront des fruits :
Le Séminaire attend tous les autres produits [1]....
Mais à l'autel champêtre où l'Agneau va descendre,
Le prêtre se dirige et je vole m'y rendre.

II

Le sacrifice offert, je hasarde un coup d'œil :
Tout est triste au château comme en un jour de deuil ;
Tout annonce la peine et de vives alarmes ;
J'ai même dans les yeux vu rouler quelques larmes.
Dans le sacré parvis, on gémit à genoux !....
Quelque calamité fondrait-elle sur nous ?
L'orage furieux, descendu des montagnes,
Aurait-il englouti le fruit de nos campagnes ?
Ou bien le choléra, ce fléau destructeur,

Vient-il, accompagnant l'ange exterminateur,
Moissonner tour à tour l'enfance et la vieillesse,
L'âge mûr plus robuste et l'ardente jeunesse?....
— On craint dans la cité, tout tremble à Château-d'O
Pour les jours du Pasteur, l'amour de son troupeau!
Terrible dans ton cours, soudaine hémorragie,
Tu parais chaque instant redoubler d'énergie :
Tel on voit tout à coup, poussé par les autans,
L'orage rembrunir un beau jour de printemps,
Et l'éclair précédant le tonnerre qui gronde,
Et la tempête, enfin, épouvantant le monde!
Aussi quand, malgré l'art, le mal, toujours vainqueur,
Consume du Prélat un reste de vigueur,
Précipitant ses pas vers les demeures saintes,
La douce piété va remplir leurs enceintes.
Vœu louable! des Cieux tu seras entendu,
Afin que ce Pontife, à la santé rendu,
Puisse encor nous prêcher l'amour et l'espérance,
Répandre des bienfaits et prier pour la France!
Il est des malheureux toujours à secourir,
Des cœurs à consoler et des maux à guérir.
Comme en lui tout est grand! Son aspect seul impose,
Et son moindre regard exprime quelque chose[2].
Au cœur sensible et bon, il joint la dignité,
Une mâle éloquence, et cette majesté
Qui relève l'éclat de nos cérémonies :
Soit qu'il prêche de Dieu les grandeurs infinies,
Soit que d'un pur encens il parfume l'autel,
L'esprit voit aussitôt Aaron ou Samuel.
Puissant Dieu de Jacob! toi que la terre adore,
Au nom des malheureux la piété t'implore :
Sauve ton serviteur, leur plus solide appui.

Ah ! s'il fallait qu'un cœur se dévouât pour lui,
Ajoute à ses longs jours ceux que tu me dispenses.
Dans le sang de l'Agneau lavé de mes offenses,
Je monterais vers toi, plein de foi, plein d'espoir,
Tel que monte, joyeux, le chant sacré du soir.
Que je trouverais lent le cours tardif des heures !
Mais Seigneur, pour peupler les célestes demeures,
Tu choisis ce qu'il est de plus saint, de plus pur,
Et le prends à ton gré comme on cueille un fruit mûr.
Pour lui ses jours sont pleins ; il attend son salaire.
De quel œil de dédain ne voit-on pas la terre
Quand on a travaillé soixante ans pour le ciel ?
Là coulent des ruisseaux et de lait et de miel,
Et c'est là qu'est Sion, l'éternelle demeure
Qu'habite notre Dieu. — D'où vient donc que l'on pleure !
— David pleure Absalon comme un enfant soumis,
Des guerriers sont pleurés dans des camps ennemis,
Et nous, tremblant de perdre un nouveau Chrysostôme
(C'est Nicolas Fournier, il suffit qu'on le nomme)
Qui s'est acquis sur nous tant de droits de retour,
Pour lui nous n'aurions pas une larme d'amour !
Pleurons, Dieu le permet ; il a pleuré lui-même,
Pour montrer qu'il est bon de chérir qui nous aime....
Rassure-toi, mon cœur ; respirons un moment :
La peur est alarmiste, elle effraie aisément.

III

La prière peut tout ! qu'on n'en soit pas avare :
C'est elle qui des morts ressuscita Lazare ;
C'est elle qui sauva tant de fois les Hébreux,
Et qui nous servira si nous prions comme eux.

Le succès est le fruit de la persévérance,
Et pour les affligés Dieu créa l'espérance.

Quand le reverrons-nous, sa houlette à la main,
De la montagne sainte enseignant le chemin,
Répandre des vertus l'odeur sur son passage,
Et mener son troupeau dans un gras pâturage !
Délicieux moment !.... Jusqu'aux larmes touchés,
Suivront d'autres pasteurs à ses pas attachés.
Empressés à le voir, désireux de l'entendre,
Et saisis d'un respect bien facile à comprendre,
Accouront se ranger des assistants nombreux,
Comme autour de Joad se groupaient les Hébreux,
Alors qu'ayant vaincu l'implacable Athalie,
Il prenait à leur yeux une nouvelle vie.

IV

Je méditais ainsi, d'hirondelles un vol
Sembla me dire : Adieu..... O sœurs du rossignol !
Vous prévoyez déjà la saison rigoureuse,
Et vous allez au loin, famille aventureuse,
Chercher une patrie et des climats plus doux.
Puisse un œil protecteur longtemps veiller sur vous !
Elles n'étaient bientôt que des points dans l'Espace....
C'est ainsi qu'ici-bas tout paraît et s'efface.

Et moi, sur cette plage, où les flots m'ont jeté,
Altéré de bonheur et d'immortalité,
Que je traîne à regret la chaîne des esclaves !
Je m'indigne du joug ; et, malgré les entraves,
Désertant quelquefois ma terrestre prison,
Je pars comme le trait vers un autre horizon,
Dirigé par la Foi, ma compagne fidèle ;

L'Espérance m'y suit, et l'Amour avec elle.
Là, goûtant le bonheur du brûlant Séraphin,
J'adore l'Éternel, mon principe et ma fin !
Oui, grand Dieu ! quand je puis t'adresser ma prière,
Humble et les yeux fixés au seuil du sanctuaire,
Mon esprit et mon cœur, soutenus par la Foi,
Osent franchir l'espace et monter jusqu'à toi !
Tel le jeune français, au fond de la Russie,
Appelait de ses vœux le sol de la patrie ;
Sur la neige assoupi, saisi d'un froid mortel,
Il s'assayait en rêve au foyer paternel.
Étranger dans Cédar, en passions féconde,
J'ai porté mes regards sur les scènes du monde,
Et je n'ai vu qu'orgueil et que fragilité :
L'homme est tel qu'un enfant plein d'ingénuité,
Qui court, suant, rendu, croyant saisir son ombre,
Quand le soir, de retour, ramène la nuit sombre.
Soupirant pour Sion, j'ai dit au monde : Adieu ;
A mon cœur, reste pur et ne bats que pour Dieu.

ACROSTICHE

A Mlle CÉCILE GASCHON*,

En lui envoyant la seconde édition d'*Une Heure à Château-d'O*, qu'elle m'avait prié de faire.

—

C'est flatteur pour mes vers d'avoir votre suffrage,
Élégante à la fois et modeste beauté ;
Car ils semblaient du temps avoir subi l'outrage :
Ils étaient submergés par les flots du Léthé.
Les voici rajeunis pour remplir votre envie,
Et c'est à vous par-là qu'ils redoivent la vie.

---

* Mlle Cécile Gaschon, fille de l'ingénieur en chef du département, était une petite-nièce de Mme veuve Picot, alors ma patronne. Celle-ci me permettait d'imprimer *gratis pro Deo* les poésies que, de temps à autre, je laissais échapper de mes mains.

NOTES.

—

1 Grand Prélat ! tu l'as dit : ce parc, ces avenues,
Ces vergers et ces eaux sous ta main retenues,
Sont pour tes successeurs ; ils jouiront des fruits :
Le Séminaire attend tous les autres produits....

Dans un de ces moments d'abandon qui n'étaient pas rares chez l'éminent Prélat, Sa Grandeur nous disait, ainsi qu'à des amis qu'elle honorait de sa bienveillante sympathie : « Tout ce que vous voyez que je possède ici sera pour mes successeurs. » Sa Grandeur ajoutait, avec l'amabilité dont elle avait seule le secret : « Mais ils n'en mangeront que *les abricots*.... Le reste sera pour le Séminaire*. »

2 Comme en lui tout est grand ! Son aspect seul impose,
Et son moindre regard exprime quelque chose.

Ceux qui ont connu personnellement feu Mgr Marie-Nicolas Fournier, de si regrettable mémoire, ne trouveront pas qu'ici le poëte ait chargé les couleurs ; c'est ce que nous aimons à croire.

---

* M. Grasset, supérieur du grand Séminaire, avait en estime l'auteur d'*Une heure à Château-d'O.* Après avoir lu l'exemplaire qu'on s'était empressé de lui offrir, il fit cette question, quelque peu intrigué qu'il était : « Comment avez-vous su cette disposition testamentaire de notre cher Évêque ? » « C'est Sa Grandeur elle-même qui nous l'a dit » (lui fut-il répondu). *Oh alors je ne suis plus surpris !* s'exclama le saint prêtre.

ÉPITRE A M. JEAN REBOUL, DE NIMES,

BOULANGER ET POËTE.

. . . . . Ta généreuse main,
M'aplanit des beaux-arts le pénible chemin.
Poursuis : vole à la gloire et foule aux pieds l'envie.
Mes jours s'embelliront de l'éclat de ta vie.

J^s^ Delile, *Épîtres.*

ÉPÎTRE

A M. JEAN REBOUL, DE NIMES,

Boulanger et Poëte.

—

MONTPELLIER, MAI 1836.

Ainsi que le poëte, altéré d'harmonie,
J'ose mêler ma voix à la voix du génie,
Dût-elle, faible son, dans le vide emporté,
Se perdre comme un bruit qui sans écho résonne ;
Je brûle, quel que soit l'éclat qui t'environne,
D'ajouter un fleuron à ta fraîche couronne :
Mon poétique hommage à ta célébrité [1].

Plus que toi j'ai langui, passereau solitaire !
Mais tu m'offris un jour ton abri tutélaire.
Puisses-tu maintenant sourire à mes chansons !
Je cherchai ton appui. Tel le lierre timide,
Obéissant enfin à l'instinct qui le guide,
Grimpe sur de vieux murs ou monte en pyramide
Autour du corps nerveux du frêne des vallons.

Si jamais sous mes doigts une lyre vibrante,
Sublime quelquefois et toujours élégante,

Rendait comme ton luth des accords solennels ;
Je voudrais que ma muse, à la tienne fidèle,
La suivît pas à pas comme on suit un modèle.
Alors qu'il serait beau, pour faire un parallèle,
D'échanger avec toi quelques chants immortels !

Mais des dons qu'il t'a faits le génie est avare :
Aux uns la lyre d'or, aux autres la guitare ;
Lamartine a dans toi cru trouver son rival,
Et, cygne audacieux, tu partages sa gloire ;
Dumas inscrit ton nom aux fastes de l'histoire,
Et le goût, présidant les filles de mémoire,
A déjà ceint ton front du laurier triomphal.

Jouis, chantre inspiré, de ta haute fortune :
Ton vers, en dédaignant une route commune,
Retentit dans les cœurs tel qu'un orgue pieux ;
C'est le bruit éclatant de l'accent prophétique,
Un soupir de Sion, une larme mystique ;
C'est encore l'écho de l'hymne séraphique,
Descendu sur la terre et qui remonte aux cieux.

Que tu possèdes bien l'art de remuer l'âme !
Tes chants mélodieux, la vertu les proclame,
Et la morale austère admire ta candeur :
Ta muse est la beauté qui brille sans parure,
Riche de tous les dons que lui fait la nature ;
C'est le teint de la rose, et son haleine pure
A d'un soir de printemps le baume et la fraîcheur.

Étrangers même au sein du lieu qui nous vit naître,
Aussitôt que le jour se dispose à paraître,
Nous sillonnons le sol sur des sentiers divers ;

Et mordant en secret le frein de l'esclavage,
Chacun veut signaler les jours de son passage :
Vincent par des vertus, Bayard par du courage,
Berryer par son prestige et toi par de beaux vers.

Laisse écouler de juin les minutes sans nombre ;
Mais que juillet en feu nous fasse chercher l'ombre,
Et des cœurs enchantés recevront parmi nous
L'habile virtuose et le docte et le sage,
De toutes les couleurs, de tout rang, de tout âge ;
Ceux des pays lointains et ceux du voisinage.
Poëte ! seras-tu fidèle au rendez-vous ?

Il n'est, à Montpellier, nul monument antique ;
Mais il est des beaux-arts un temple magnifique :
Fabre, son fondateur, l'enrichit de ses dons,
Et vient le rehausser encor par sa présence ;
Il est un vaste champ où les preux, en cadence,
Accoutument leurs bras à manier la lance,
Et les coursiers fougueux aux jeux des éperons.

Puis cette Faculté célèbre dans le monde,
Qu'illustrent des talents dont elle est si féconde ;
La science y pâlit le scalpel à la main,
Interrogeant de l'œil, tour à tour, chaque organe,
Comme fait aux passants plus d'une courtisane ;
Ou du vieillard de Cos, loin du regard profane,
Elle sonde l'esprit du savant parchemin.

Et ce jardin fameux où le talent rassemble
Mille êtres étonnés de se trouver ensemble,
Végétant à l'envi sous un ciel toujours pur ;
Une superbe place aux formes grandioses,

Où l'on va respirer le doux parfum des roses,
Tandis que l'horizon suit ses métamorphoses,
Et que la mer revêt son écharpe d'azur.

Des tableaux variés que chaque aspect déroule,
Aux regards curieux il s'en offre une foule;
De la sublimité vrai spectacle enchanteur :
C'est toute la nature en un point réunie,
C'est la pompe, le ton, le feu d'une harmonie;
C'est le tendre abandon, le rêve du génie;
C'est de ta muse, enfin, le souffle inspirateur.

On voit le château-d'eau sur cette place unique,
Pendant majestueux de ta fontaine antique,
Vieille fille du temps qui rajeunit toujours :
Sur le flot diaphane, où se peint le nuage,
Le cygne s'applaudit ou lustre son plumage,
Et l'oiseau du printemps chante dans le feuillage,
Comme sur d'autres bords tu le fais tous les jours.

Et de là, le Ventoux, que la neige décore :
C'est non loin d'où Pétrarque a soupiré pour Laure;
L'ombre de Duguesclin tient les clés des vaincus
Sur cette chaîne-ci. Plus haut sourit Delile,
C'est par-là que Rolland trouve une mort facile;
Et Maguelone, assise au milieu de son île,
Pleure des temps heureux qui ne reviendront plus.

O mânes vénérés d'un malheureux poëte,
D'ici j'ai vu la foudre éclater sur ta tête!....
Quelle affreuse tempête et quel triste revers!
Les saints résistent seuls à de pareils orages.
Ballotté par les flots d'une mer sans rivages,

Après avoir lutté sans agrès, sans cordages,
Il sombre.... et tout périt, tout jusques à ses vers !

Étonnés des talents que le bel art déploie,
Ici nos bons aïeux témoignaient de leur joie,
Contemplant le grand Roi monté sur son coursier :
Il subit la rigueur des accès de délire.
Ces temps sont loin de nous; dans le bronze il respire.
L'avenir lui sourit : aujourd'hui tout conspire
A faire un monument digne en tout du premier.

Salut, signe sacré de la toute-puissance !
Étendard immortel, symbole d'espérance,
O belle croix, salut !.... Sans doute pour bénir,
Son époux du pardon murmure la parole.
La gloire du Thabor lui tient lieu d'auréole ;
C'est ainsi.... Mais silence. Ah ! celle qui console
Réveille dans ton cœur un triste souvenir [2] !

La basilique est là présente à notre vue,
Pauvre comme le Christ au jour de sa venue ;
Mais riche de vertus, d'avenir ; et le temps
N'a pas de nos regrets encor tari la source :
Le Pontife au grand cœur et l'homme de ressource,
Fournier, repose là.... J'y termine ma course.
Ami, jusqu'au revoir au congrès ; je t'attends.

NOTES.

---

[1] Mon poétique hommage à ta célébrité.

Cette épître fut une sorte d'improvisation. Membre d'un congrès tenu dans notre cité, j'entendis mettre le nom de Jean Reboul sur le tapis ; on eût aimé de voir parmi nous le boulanger et poëte, qui sortait enfin de l'obscurité.

Ayant eu l'honneur plusieurs fois de m'entretenir avec lui et de lui offrir une lithographie de ma barcarole

Oh ! oh ! oh ! qu'il fait bon près de la mer !

genre de chansonnette en vogue ce moment-là, je lui adressai mon épître modeste d'invitation.

La réponse ne se fit pas attendre. L'auteur de *L'Ange et l'Enfant* terminait sa lettre par ces mots : « Malgré votre brillante invitation, je ne pourrai me rendre à Montpellier, etc. »

[2] Réveille dans ton cœur un triste souvenir.

La muse de Reboul ne resta pas muette lors du renversement des croix à Nimes, après la révolution de juillet 1830. (Voir, dans le volume de ses poésies, *le Christ à Gehtsemani*).

LA NYMPHE BOCAGÈRE

DES BORDS DU LEZ.

Quand je regarde ces prairies
Et ces bocages renaissants,
Je mêle aux plaisirs de mes sens
Le charme de mes rêveries.

La Fare, *Odes*.

LA NYMPHE BOCAGÈRE DES BORDS DU LEZ.

BALLADE.

Accours, accours, troupe aimable et légère,
Pour célébrer la nouvelle saison :
Des bords du Lez la Nymphe bocagère
T'invite à folâtrer sur le naissant gazon.

Languissante, elle était errante sur la rive,
Le silence et l'hiver seuls régnaient sur ces bords ;
Mais les frimas ont fui, le rossignol arrive.
Viens, tu seras témoin de ses premiers transports.

Écoute cette voix flexible, harmonieuse :
Comme elle se marie au bruit confus des eaux !
Le bois paraît plus gai, la rive plus joyeuse,
Les échos réveillés répondent aux échos.

Flore épand ses trésors et la naissante aurore,
Embellit les guérets qu'elle baigne de pleurs ;
Et du jour, qui la suit, l'astre brillant colore,
Dans les prés émaillés, une moisson de fleurs.

L'aubépine, le thym, les tapis de verdure,
Prêtent à nos coteaux un air de nouveauté ;

L'élégant nénuphar, au sein de l'onde pure,
Étale de sa fleur l'inodore beauté.

L'inconstant papillon voltige en la prairie ;
Sur le platane altier gémit le tourtereau,
Et l'hirondelle enseigne à chérir la patrie
Près du lit nuptial autrefois son berceau.

Sur le sein virginal, fraîche, brille la rose ;
Sans être épanouie, elle doit s'y flétrir.
Doux présent du matin, elle est à peine éclose :
Le jour qui la voit naître, hélas ! la voit mourir.

Telle est sous le soleil ta fragile existence :
Tu peux t'évanouir comme un fantôme vain ;
Précipite tes pas : l'été brûlant s'avance.
Ah ! souvent un beau jour n'a pas de lendemain.

Plus égal dans son cours que le fleuve rapide,
Le printemps, pour nous fuir, marche à pas de géant :
Reste de l'âge d'or, aux fêtes il préside,
Et semble à tous les cœurs ne durer qu'un instant.

Accours, accours, troupe aimable et légère,
Pour célébrer la nouvelle saison :
Des bords du Lez la Nymphe bocagère
T'invite à folâtrer sur le naissant gazon.

Quand je vois ces aspects, ce lointain magnifique ;
Ces villages, ces monts ; tes canaux, tes bosquets,
Et du château voisin la tourelle gothique,
Pittoresque assemblage, oh ! combien tu me plais !

Tout est frais, tout est beau, tout charme à la Valette :
Cavernes, chutes d'eau, perspective, antres verts ;

Et ces rocs sourcilleux, où l'artiste s'arrête,
Où le barde s'inspire et médite des vers.

La beauté quelquefois s'y promène rêveuse ;
Le sage studieux y porte encor ses pas ;
Là-bas, c'est l'amitié, sous une voûte ombreuse [1],
Qui fait avec l'hymen de champêtres repas.

Ici, le peuplier s'élance vers la nue ;
Là, le saule pleureur penche ses verts rameaux ;
C'est d'arbustes partout une foule inconnue,
Ou du lierre aux cent mains grimpant sur des ormeaux.

Le botaniste est là. Satisfait, il s'avance ;
A l'abeille pareil, s'arrête à mille fleurs :
Celle-ci du vieillard ranime l'espérance ;
Celle-là peut calmer ou guérir les douleurs.

Partout il s'y déroule une scène nouvelle :
D'aigrettes panaché, le grenadier rougit ;
L'iris fleurit superbe, ombrageant l'immortelle,
Et des flots bondissant la rive au loin mugit.

Ou, tel que le saphir, leur fond clair et bleuâtre
Répète renversé, féerique miroir,
D'arbres et de rochers le double amphithéâtre,
L'œil sublime du jour, les teintes d'un beau soir.

Tantôt, la ligne en main, vers sa proie incertaine,
Le pêcheur jette, avide, un perfide hameçon ;
Et tantôt, le berger, à l'ombre d'un vieux chêne,
Fredonne en sons aigus sa rustique chanson.

Comme les blancs moutons, épars sur les collines,
Donnent de mouvement, de vie à ce tableau !

Non loin le philosophe, assis sur des ruines [2],
Interroge le temps, qui lui creuse un tombeau.

Laisse chanter le barde et dessiner l'artiste ;
Laisse le philosophe à son gré réfléchir :
Sur l'avenir obscur qu'il compte ou qu'il s'attriste,
Jeune amante des ris, c'est à toi de jouir.

La gaîté fut ton lot, ainsi que la folie :
Les goûts, comme les fruits, ont chacun leur saison ;
D'autres aiment l'amour et sa mélancolie ;
L'âge mûr suit les lois de la froide raison.

Eh ! que t'importe encor que, des yeux d'une belle,
Une larme s'échappe après de longs soupirs ?
La Nymphe au bord du Lez te désire, t'appelle ;
Elle t'offre des jeux et d'innocents plaisirs.

Et, libre comme l'air, loin des menaces vaines,
Sur le flot transparent tu pourras te bercer,
Vois-tu ? Là, des zéphyrs aux suaves haleines,
Embaumant ce parage, iront t'y caresser.

Tu t'agites, tu pars. Quel plaisir ! quelle fête !
Semblable aux jeunes cerfs libres au fond des bois,
Tu cours, tu vas, tu viens ; un seul objet t'arrête....
C'est l'écho, provoqué, qui réfléchit ta voix.

Sur le déclin du jour, agile, tu t'élances
Dans la nef, qui n'attend que les coups d'aviron :
Le bord fuit, elle glisse ; et toi tu te balances [3],
Et de tes chants joyeux tu remplis le vallon.

C'est ainsi qu'à l'envi, les chantres du bocage,
Ivres de volupté, d'espérance et d'amour,

Chantent dans leurs transports, sous le tendre feuillage,
Et la saison des fleurs et le soir d'un beau jour.

Accours, accours, troupe aimable et légère,
Pour célébrer la nouvelle saison :
Des bords du Lez, la Nymphe bocagère
T'invite à folâtrer sur le naissant gazon.

NOTES.

—

[1] Là-bas, c'est l'amitié, sous une voûte ombreuse.

Depuis que cette pièce de vers a été publiée pour la première fois, le paysage n'a pas changé ; mais on a coupé les arbres de haute futaie qui faisaient de ce vallon un séjour délicieux. L'auteur du *Guide du voyageur dans le département de l'Hérault*, qui critiquait presque tout, en a dit :

« Orné de tout le pittoresque imaginable. »

[2] Non loin le philosophe, assis sur des ruines.

La ville de Substantion (*Sexta statio*), qui florissait encore en 737, était située sur le coteau qui domine la rive gauche du Lez, vis-à-vis le beau site de la Vallette, lequel se trouve sur la rive droite, à 3 kilomètres N., ou environ, de Montpellier.

Qui de nous n'a pas su *Lou Trésor dé Substancioun?*

[3] Le bord fuit, elle glisse, et toi tu te balances.

En son temps, on crut faire une bonne critique en relevant dans ce vers : *et toi tu te balances*. Mais en cela on ne frappait point juste, car c'est un émistiche d'harmonie imitative que j'ai voulu faire. En effet, qu'on se place dans une nacelle quelconque, et pour peu que le vent agite l'eau, elle fera entendre, en donnant contre la flottaison exposée à ce vent, un petit bruit analogue au son des mots employés ici. C'est une *onomatopée*, à moins que je ne me trompe.

ÉMOTIONS DU POËTE.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et, sur ses traits frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort, sa majesté.

LAMARTINE, 22e *Méditation.*

ÉMOTIONS DU POËTE.

—

ÉLÉGIE.

A M. NICOT,

Recteur de l'Académie de Nîmes, ex-professeur de réthorique au Collége royal de Montpellier.

Trève aux opinions : j'ai le cœur de poëte !
Et quand la mort, faisant la plus noble conquête,
Vient ravir aux beaux-arts un habile ciseau [1],
Quels que fussent son rang, son sexe ou sa bannière,
Je dis avec l'Église : « Indulgence plénière, »
Et mets un crêpe à mon chapeau !

Quand le sinistre oiseau va, secouant ses ailes,
Répandre au sein des nuits d'affligeantes nouvelles
Qui provoquent soudain et les pleurs et le deuil,
Mes doigts en sons plaintifs font résonner ma lyre.
Ma voix tremble et par fois sur mes lèvres expire ;
Car je gémis sur un cercueil.

Quand je vois la beauté que la vie abandonne,
Dont le Trépas s'empare et détruit la couronne,
Comme un iris foulé sous les pieds des passants !
Je ne sais quelle horreur s'empare de mon âme ;
Mais en vain l'homme froid s'en étonne et réclame,
Je suis ému dans tous mes sens !

Et quand c'est la vertu, timide tourterelle,
Expirant sans effort sous l'étreinte mortelle,
Comme le passereau qu'a surpris l'épervier !
J'en ai le cœur serré !... Dans ma peine profonde,
Ne voyant plus d'espoir que dans un autre monde,
Je m'agenouille pour prier.

Quand je sais qu'un époux tombe dans le veuvage,
Comme un arbre qui perd tout à coup son feuillage,
Je donne un libre cours aux pensers de mon cœur,
Disant : « Le soupir seul s'exhale de sa bouche,
» Et le repos, qui fuit, le laisse sur sa couche
» Face à face avec la douleur !.... »

Quand j'entends des parents gémir sur une tombe,
Comme fait dans les bois la plaintive colombe
Dont le nid a senti les serres du vautour,
Oh ! je n'écoute rien que mon âme sensible,
Qui me dit : « Ce moment doit être bien pénible ! »
Et, père, je pleure à mon tour.

Quand ce sont des cœurs bons qui pleurent une amie,
Dans son dernier sommeil froidement endormie
Sans leur avoir donné le long baiser d'adieux !
De tristes souvenirs remplissent ma pensée.
Hélas ! j'ai tant d'amis sous la pierre glacée
Qui sont tombés loin de mes yeux !....

Mais quand l'âpre douleur a saisi le monarque,
Pareille au coup de mer assaillant une barque,
Je m'écrie : « O mon Dieu ! que sont donc les mortels !....
» Nous avons tous nos jours d'angoisse et de tristesse ;
» Souverains ou sujets, ta main de fer nous blesse ;
» Douleur !... tu n'as que trop d'autels !!! »

NOTE.

—

[1] Vient ravir aux beaux-arts un habile ciseau.

De même que mon père s'évanouit en lisant dans un journal la mort du poëte Jacques Delille (1813), je me sentis vivement impressionné à la nouvelle du décès de la princesse Marie, fille de Louis-Philippe.

Me rappelant les brillants succès de la femme sculpteur, à qui les beaux-arts doivent *Jeanne d'Arc* et *l'Ange du ciel*, je n'eus pas besoin d'un effort d'imagination pour faire une élégie à cette occasion-là.

Je m'armai donc aussitôt de mon *composteur*, et, quelques heures après, mes vers figuraient dans les colonnes du journal qui s'imprimait dans l'atelier où j'étais *compositeur*.

La Muse et le Poëte pauvre.

Que c'est un dangereux poison
Qu'une délicate louange !

CHAULIEU.

LA MUSE

ET

LE POËTE PAUVRE.

—

DIALOGUE.

—

A M. JEAN REBOUL,

COMME RÉPONSE A UNE DE SES LETTRES [1].

LA MUSE.

Réveille-toi ! prends ta lyre, poëte !
Fais un effort ; je saurai t'inspirer.
Si tu le veux et si rien ne t'arrête,
Qu'il est des cœurs qui s'en vont t'admirer !

LE POËTE.

Je suis docile, et quand tu m'en convie,
Je prends ma lyre et je chante soudain ;
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain ! »

— Ne vois-tu pas, noble fils d'harmonie,
Sur le coteau cet arbre toujours vert ?
C'est le laurier, c'est l'arbre du génie,
Dont les rameaux sont le prix d'un concert.

— Si ! je le vois, et mon âme aguerrie
Pour l'obtenir s'ouffrirait de la faim ;
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain ! »

— N'es-tu pas fait pour survivre à la foule,
Comme un beau chêne au taillis qu'on abat ?
Si le grand nombre au flot pareil s'écoule,
Ton nom, debout, peut rester tel qu'un mât !

— Depuis longtemps j'entends ta voix amie
Me dire : « Va, sois sûr d'un lendemain ; »
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain. »

— L'épreuve est dure, il faut s'armer contre elle ;
Sois pour la Gloire un poëte de cœur !
Vois dans ses mains une palme immortelle ;
Elle est pour toi si tu restes vainqueur.

— Je chanterais en dépit de l'envie,
Mon cœur jamais ne s'arrête en chemin ;
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain ! »

— Lorsque pour toi la candeur gracieuse
Vient t'accueillir avec empressement,
Ne sens-tu pas que ton âme est heureuse ?
Que c'est un doux et pur délassement ?

— Oui, bien souvent j'en ai l'âme attendrie,
Car tu bannis tout insultant dédain ;
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain! »

— Ton cœur pieux s'épanouit sans doute
Quand ta voix chante au Dieu de l'univers,
Et qu'une amie en l'admirant t'écoute,
Et dans son âme applaudit chaque vers.

— Rien de plus doux : je suis digne d'envie ;
C'est un plaisir du moins qui n'est pas vain ;
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain ! »

— Sache du sort vaincre la persistance,
Des jours plus beaux peuvent luire sur toi ;
Une vertu (c'est la Persévérance)
Te dit aussi : « Je te guide ; suis-moi. »

— Hé bien ! je veux, muse toujours chérie,
Braver le sort une lyre à la main !....
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain !

— Le lys des champs embaume la vallée :
Frais, élégant, il plaît par sa beauté ;
C'est que sa fleur est enfin étalée ;
Mais, comme toi, n'a-t-il pas végété ?

— Je fleurirais.... Ta douce flatterie
A sur mon être un pouvoir souverain ;
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain ! »

— Aventuré sur l'océan du monde,
Quoi ! tu voudrais t'abîmer pour toujours !
Ah ! lutte encor contre les vents et l'onde.
Dieu, qui te voit, te promet son secours.

— Dieu me soutient. Aussi-bien je le prie,
Et, s'il le veut, mon triomphe est certain ;
Mais le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain !

— J'en ai l'instinct, poëte ! du courage !
Encore un jour et nous verrons le port.
Ne sens-tu pas l'air charmant du rivage ?....
C'est lui qui vient soutenir ton transport.

Oh ! je me sens brûlant de poésie !
Mais je ne puis chanter jusqu'à demain,
Car le devoir, impérieux, me crie :
« Pour tes enfants il faut gagner du pain !

NOTE.

1 L'illustre boulanger me faisait l'honneur de terminer sa lettre par ces mots : *Continuez, monsieur, à enrichir notre province de vos productions, les âmes nobles applaudiront à vos sentiments et les amateurs de la belle poésie à la manière dont vous savez les exprimer.*

MA COLOMBE CHÉRIE.

Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe.... et venez.

Cantique des cantiques, II, 10.

MA COLOMBE CHÉRIE.

—

BALLADE ALLÉGORIQUE.

—

A MA FILLE.

Prends ton essor, ma colombe chérie,
Puisque l'amour t'appelle loin de nous ;
Mais en quittant les fleurs de la prairie
Dis-leur : « Je vole à mon divin époux. »

Pars, j'y consens, pour des rives lointaines
Où te sourit un sol hospitalier ;
Mais tu pourras regretter nos fontaines
Et dans l'hiver les rameaux d'olivier.

Je me suis plu, sentinelle fidèle,
Près de ton nid à veiller sur tes jours,
Et tu dormais, la tête sous ton aile,
Sans redouter les serres des vautours.

Tel, sous les yeux d'une mère attentive,
L'enfance dort d'un paisible sommeil,
Au bruit des flots expirant sur la rive,
Sans se douter des ardeurs du soleil.

J'ai tenu loin tout oiseau de passage ;
Je t'ai fait fuir le fil de l'oiseleur.
Rien n'a terni l'éclat de ton plumage,
Et rien n'égale aujourd'hui sa blancheur :

Ni de Paros la pierre éblouissante,
Ni les pruniers nouvellement fleuris,
Ni les flocons de la neige tombante,
Ni le calice admirable des lis.

Voilà pourquoi je t'offre en sacrifice
Au Dieu par qui tout naît, tout vit, tout meurt.
Trouve en lui seul ton suprême délice,
Qu'il te ravisse et consume ton cœur !

Prends ton essor, ma colombe chérie,
Puisque l'amour t'appelle loin de nous ;
Mais en quittant les fleurs de la prairie
Dis-leur : « Je vole à mon divin époux. »

Toujours fidèle au lieu qui te vit naître,
Tu te posais, timide, tour à tour,
Sur les rochers, sur l'yeuse champêtre,
Des bords du Lez que tu fuis sans retour.

Puisses-tu donc trouver sur ton passage,
Un clair ruisseau pour te désaltérer ;
Contre le vent, la tempête ou l'orage,
Un abri sûr pour dormir et chanter !

Que le bonheur en tout lieu t'accompagne,
Dans les vallons comme sur les coteaux,
Près des genêts sans prix de la montagne,
Ou sous l'ombrage opulent des châteaux.

Qu'un œil divin, veillant sur tes années,
Augmente encor le feu de ton amour,
Pour que lui seul remplisse tes journées,
Pour que ton cœur soit pur comme le jour.

Et moi j'irai, pensif, sous le feuillage
D'où j'aimais tant à te voir voltiger,
Me rappeler ton ravissant plumage,
Prier pour toi, colombe, et soupirer!

Accorde-lui, Dieu que mon âme adore,
Des jours sereins comme sous notre ciel,
Des rêves purs comme une belle aurore,
Un air suave et doux comme le miel.

Prends ton essor, ma colombe chérie,
Puisque l'amour t'appelle loin de nous;
Mais en quittant les fleurs de la prairie
Dis-leur : « Je vole à mon divin époux. »

L'automne on voit des tribus d'hirondelles
Aller au loin chercher d'autres beaux jours,
Puis revenir.... Si tu faisais comme elles!
Mais quand tu pars, hélas! c'est pour toujours.

Comme l'on cueille avant d'être flétrie
La fleur qu'attend l'autel de Jéhovah,
Filles des champs, bosquets, verte prairie,
Ah! c'en est fait, ma colombe s'en va!...

Et lorsque mai répandra sa corbeille,
Dans les jardins, dans les prés, dans les champs,
Qu'autour de moi bourdonnera l'abeille,
Je n'entendrai ni son vol, ni ses chants!

Ainsi chacun, comme l'ombre qui passe,
Comme le cours fugitif des torrents,
Disparaîtra sans laisser plus de trace
Que dans les airs ne fait l'aile des vents.

Non !... il me reste un rayon d'espérance !
En vain tout doit se dissoudre et finir ;
Le temps s'enfuit ; mais je vois, qui s'avance,
Le jour sans fin qui doit nous réunir.

Prends ton essor, ma colombe chérie,
Puisque l'amour t'appelle loin de nous ;
Mais en quittant les fleurs de la prairie
Dis-leur : « Je vole à mon divin époux. »

LE QUÊTEUR

DU

JEUDI-SAINT.

Soyez charitable en la manière que vous le pourrez. Si vous avec beaucoup de biens, donnez-en beaucoup; si vous avez peu, ayez soin de donner de ce peu même.

TOBIE, III, *8 et 9.*

LE QUÊTEUR DU JEUDI-SAINT.

—

1835.

Chez les chrétiens, l'homme pour l'homme quête;
Je suis quêteur une fois tous les ans,
Mais rarement je fais bonne recette :
Ce sont des sous que j'arrache aux enfants,
C'est le denier que la veuve me jette ;
Et je viens dire aux cœurs compatissants,
Avec le ton bien digne de la fête :
Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin.

Le voyageur demande de l'ombrage
Et, dans sa soif, à se désaltérer ;
Le nautonnier, les dunes du rivage
Où sont des cœurs qui le font soupirer,
Et le quêteur, que l'espoir encourage,
Heureux du bien qu'il pense procurer,
Pour ses clients sollicite au passage.
Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin.

N'est-il pas vrai qu'une mère est jalouse
D'entretenir du fruit de ses amours ?

Le jeune époux parle de son épouse,
De ses vertus, même de ses atours.
C'est l'indigence en quêtant que j'épouse ;
Elle m'oblige à répéter toujours,
Plein du beau feu dont brûlèrent les douze :
« Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
» Par votre aumône augmenter mon bassin. »

Vieillards, enfants, beauté, verte jeunesse,
Et vous gens murs, versez tous aujourd'hui.
L'aumône prie, et l'âme pécheresse
Au dernier jour doit l'avoir pour appui.
Et quand le Ciel vous traite avec largesse,
Soyez chacun généreux envers lui ;
Ah ! pour tenir loin de moi la tristesse,
Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin.

Il faut du pain à qui se désespère,
Et qui gémit transi dans un grenier,
Mourant de faim, de peine et de misère,
Et de ses jours appelle le dernier ;
A la vertu pour qui tremble une mère,
Et des secours au pauvre prisonnier :
Nous sommes tous enfants d'un même père !
Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin.

La plaine aux vents dit-elle sa souffrance ?
Et l'olivier se plaint-il des hivers ?
Non, l'une souffre et languit en silence,
Et l'autre perd des rameaux jadis verts !
Muette ainsi, la honteuse indigence

Dévore, hélas ! tous ses chagrins amers :
La soulager, voilà mon espérance.
Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin.

Vous le ferez, la muse est prophétesse.
Refuse-t-on à qui demande bien ?
Non, répond-elle, à sa voix on s'empresse ;
On ne veut pas qu'il s'épuise pour rien.
Sera-ce vrai, cœurs à qui je m'adresse ?
Entendez-moi, vous qui faites le bien,
Pour m'épargner de répéter sans cesse :
« Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
» Par votre aumône augmenter mon bassin. »

Tout laboureur se plaît à voir sur l'aire
L'ample moisson qu'il doit à ses travaux ;
Le vigneron prend l'attitude fière
Lorsqu'un vin pur emplit tous ses vaisseaux.
Et le quêteur dont le bassin prospère,
Dit, satisfait, à ses nombreux rivaux :
« Je suis content ! j'ai servi la misère !...
» Bien des chrétiens ce jour du Jeudi-Saint
» Par leur aumône ont rempli mon bassin. »

C'en est assez, c'en serait trop peut-être
Si mon labeur n'était pas de quêter,
En demandant au nom du divin Maître ;
Pour son amour, il faut solliciter.
Eh ! pourriez-vous, hélas ! le méconnaître ?
Oh ! Seigneur, non ! Vous n'en sauriez douter.
Je le redis, puisqu'on veut le permettre :

Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin.

La pauvreté souffre au sein de misères
Qu'un monde à part ne comprend même pas :
Elle ne doit qu'à des larmes amères
Le pain d'un rare et bien piteux repas ;
Un enfant pleure avec ses petits frères ;
Du père infirme un autre suit les pas,
Souvent la mère en vain fait des prières.
Chrétiens, pour Dieu venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin.

Le ciel plus doux, ranimant la nature,
Tourne vers nous ses regards complaisants :
Perles, rubis, vont orner la parure,
Qui fait le charme et des prés et des champs.
Que vous soyez sous la soie ou la bure,
A votre tour montrez-vous bienfaisants.
Dieu rend en Dieu, notre foi nous l'assure !
Ainsi, chrétiens, venez ce Jeudi-Saint
Par votre aumône augmenter mon bassin....

Oh ! grand merci, chrétiens, de votre offrande !
Vous n'avez pas été sourds à ma voix :
Vous avez fait ce que la loi commande,
Dans la balance, ah ! qu'il vaille son poids !
Par sa bonté qu'un jour Dieu vous le rende ;
Et, par Jésus expirant sur la croix,
Soyez bénis !... Le quêteur le demande,
Car il a pu, ce jour de Jeudi-Saint,
Voir sous vos mains tout comble son bassin.

La Dette poétique.

La vie de ce monde, qui n'est que pour un temps en comparaison de l'autre qui est éternelle, n'est proprement qu'une mort.

CHEVREAU, *L'École du sage*, p. 149.

LA DETTE POÉTIQUE.

CONSOLATIONS.

A M.lle Amélie A.....

JUIN 1841.

Rien n'est stable ici-bas !... Le bonheur n'est qu'un songe :
Quand on croit le goûter, il fuit par le réveil.
L'homme y vit, passager, de peine et de mensonge,
Pour bientôt disparaître, à la feuille pareil.

Tout le monde le sait, toute voix le proclame ;
Mais qu'il en coûte, ô Dieu ! quand un objet aimé
N'offre plus aux regards qu'un corps vide de l'âme,
Et qu'on dit en pleurant que tout est consommé !

Tu ne le sais que trop toi qui, d'humeur joyeuse,
Le front paré de fleurs, laissais à l'horizon,
Le malheur ourdissant, dans l'ombre ténébreuse,
Ce crêpe qu'il devait jeter sur ta maison !

Mais d'un souffle au matin il ternit ta couronne,
Et puis tu te revêts de longs habits de deuil,
Et le glas dans les airs en sons plaintifs résonne,
Et l'on te voit gémir sur le bord d'un cercueil !!!...

Tel on voit plus d'un jour dont a brillé l'aurore,
Se voiler, s'obscurcir, menacer pour le soir,
Et déployer la voix du tonnerre sonore,
Que le prêtre à l'autel tient encor l'encensoir.

Voyant de tes beaux yeux couler en abondance
Des pleurs que vainement tu voulais retenir.
On croyait te bercer d'une douce espérance;
Mais ton cœur murmurait : « Ton père va mourir !...

Il prodigua des soins à ma mère souffrante
Avec ce zèle actif qu'il savait déployer,
Et la muse, envers tous surtout reconnaissante,
M'indiqua cette dette et je viens la payer [1].

Comme tout change vite au sein d'une famille !
Tes jours coulaient sereins, bercés par le bonheur,
Et voilà qu'aujour'hui tu pleures, jeune fille,
Et tes traits abattus expriment la douleur !

Les ris, qui voltigeaient partout sur ton passage,
Trop inconstants amis suivent d'autres beautés;
Une morne pâleur règne sur ton visage,
Et rien n'arrête plus tes regards attristés !

Le jardin, qui faisait tes plus chères délices,
Reste veuf maintenant de ton père et de toi !
Que t'importent les fleurs, l'odeur de leurs calices ?
Rien ne parle à ton cœur dans ton étrange émoi !

Le plus cher des objets t'occupe tout entière :
Ton père à tous tes sens échappant sans retour,

Les sanglots, les soupirs, les pleurs et la prière,
Voilà, dans ta douleur, le pain de chaque jour !

Oh ! que j'ai pris de part à ta peine mortelle !
J'en ai le cœur brisé comme chacun des tiens :
A l'aspect de tout deuil, mon deuil se renouvelle ;
Car la faux de la mort moissonna tant des miens !...

Je sens ce qu'elle coûte à ton âme de fille,
La perte de celui qui te donna le jour ;
Il faisait ton bonheur, celui de ta famille,
Et la cruelle mort le ravit sans retour :

A tes embrassements, à l'amour de ta mère,
A ton frère qui perd son plus solide appui :
Il était bon époux, il était tendre père,
Et l'on voit de nos jours peu d'amis comme lui.

Aussi, que de regrets s'exhalent à cette heure !
Là, c'est la Charité, sous le doux nom de Sœur [2] ;
Ici, c'est la souffrance, aisée ou non, qui pleure :
Elle trouvait en lui science, égards, douceur.

Consolation triste à qui perd ce qu'il aime !
Disais-tu quand le coup venait de te frapper.
La plaie était saignante et la souffrance extrême ;
Car nulle illusion ne peut plus te tromper !

Mais quelques pleurs que coûte à l'âme bien placée,
La séparation qu'opère le trépas,
On peut en l'arrêtant, du moins par la pensée,
Se nourrir d'un espoir qui seul ne trompe pas.

Il est un dogme saint que notre foi publie :
Dieu doit ressusciter les âmes et les corps.

Cesse donc de gémir, douce et bonne Amélie ;
Les chagrins des vivants n'éveillent pas les morts !...

Il te reste un ami de ta plus tendre enfance,
Compagnon de ta joie ou de tes déplaisirs ;
Aimez-vous, et par-là vos cœurs, d'intelligence,
De votre mère en deuil calmeront les soupirs.

Et tes doigts essuyant les larmes de ta mère,
Elle sera l'objet de tes plus tendres soins ;
Elle n'a plus d'époux, vous n'avez plus de père,
Eh bien ! souffrez ensemble et vous souffrirez moins.

Le ciel n'est point sans fin de plomb sur notre tête :
A des jours ténébreux succèdent de beaux jours,
Et si Dieu nous éprouve au sein de la tempête,
Le bonheur est au port. Aspires-y toujours !

Et quand la nuit des nuits sur toi tendra ses voiles,
Que tes jours n'auront plus ni soir ni lendemain,
Ton père à la clarté d'immortelles étoiles,
Accourra vers sa fille et lui tendra la main.

Pour moi, je le retrouve aux terrestres domaines;
Son âme est près de toi recueillant tes soupirs,
Sa voix est dans le bruit, dans l'écho des fontaines,
Et son haleine gît dans celles des zéphirs.

—

NOTES.

[1] M'indiqua cette dette, et je viens la payer.

M. A.... était un des médecins distingués de Montpellier, chez lequel la modestie et l'affabilité égalaient le talent.

[2] Là, c'est la Charité sous le doux nom de Sœur.

Pendant longtemps il fit le service de médecin de la Miséricorde.

A M. PIERRE GROLLIER.

La poésie est un sourire ou une larme du cœur.

Ch.....

A M. PIERRE GROLLIER.

Mon âme, avide d'harmonie,
Voudrait entendre tes accents,
Et, dans le feu de ton génie,
Ranimer la flamme assoupie
Dont la douce chaleur fit éclore mes chants.

J'avais cueilli les fleurs du printemps de ma vie;
Hélas! rien ne restait à ma raison mûrie
Que le ver importun de la déception!
Mon cœur se desséchait; mais une main amie
Fit briller à mes yeux l'art de la poésie,
Et je puis caresser encore une illusion.

Les premiers accents de ma lyre
Furent un hymne de bonheur;
Je chantai la Vertu, j'exaltai son empire;
De la douce Amitié je peignis le sourire,
Et les larmes de la douleur!

Je fis entendre les sanglots
De l'orpheline désolée;
De lugubres cyprès ma lyre couronnée,
Par ses tristes accords affligea les échos.

A la jeune Vierge mourante,
Ma muse consacra des pleurs;
Elle gémit sur ses douleurs,
Et la célébra triomphante,

Lorsqu'au silence du tombeau,
Léguant sa dépouille mortelle,
Elle alla régner, immortelle,
Dans la demeure du Très-Haut.

Va, chante la Vertu, c'est le lot du poëte;
Je te suivrai de loin. La timide fauvette
Au chant du rossignol fait succéder ses chants,
Et souvent dans nos prés la simple violette
Aux parfums de la rose a mêlé son encens.

CH.....

1er Octobre 1845.

RÉPONSE DE M. PIERRE GROLLIER.

Parcourons toute la carrière
Quoiqu'elle soit dans le désert.
Préfère à l'autel de Voltaire
Le grabat du pauvre Gilbert.

J. Reboul.

RÉPONSE

DE M. PIERRE GROLLIER.

Ta Muse amie à la mienne s'adresse
Pour échanger avec moi quelque chant :
Oh ! j'aime trop l'exquise politesse
Pour ne lui point répondre sur-le-champ !

La Poésie aux triomphes s'oppose,
Et, dans l'oubli, fait languir quelquefois,
Afin que nul, sans s'être éprouvé, n'ose
Mêler ses chants à sa divine voix !

Elle n'est pas une amorce trompeuse :
L'illusion reste jusqu'à la fin,
Quand la déesse apparut gracieuse
Au barde heureux, qui chante sur son sein !

Tel est souvent son unique salaire :
Son astre suit les corps mystérieux ;
Mais, s'il échappe aux regards de la terre,
Il brille au loin sur la frange des cieux !

Dans un festin où chantent des convives
Tous n'ont pas pris une place d'honneur,
Et l'incarnat, les couleurs les plus vives,
Dans nos jardins n'ornent point chaque fleur.

Mais tout brillant parant un diadème,
Révèle un prix qui l'a seul fait choisir....
Et puis les chants qu'on enfante en soi-même
Nous font goûter toujours quelque plaisir.

Louons le Ciel pour le don de la lyre !
Eh ! pourrait-il nous rendre infortunés ?
Non ! l'art des vers, dans un brûlant délire,
Peint l'auréole aux illusionnés !

Il est aux cieux plus d'un corps qui gravite
Dans un lointain si grand que je le perds;
C'est au soleil, plus près de notre orbite,
Qu'il appartient d'éblouir l'univers !

Autour de lui se meuvent en cadence
Les plus brillants de sa céleste cour,
Flambeaux des nuits, du sommeil, du silence :
Sur un char d'or lui seul préside au jour !

Puis il en est de perdus dans l'espace
Et dont les noms demeurent inconnus;
Mais qu'un Herschell en désigne la place,
Tout bat des mains à ces nouveaux venus.

Et pas un d'eux ne saurait le connaître,
De leur beauté n'ayant nul sentiment;
Ils vont depuis que le verbe du Maître
Leur dit : « Allez, brillez au firmament. »

Êtres passifs, dans la plaine éthérée
Ils font sans bruit leurs révolutions....
Mais puisqu'en nous une voix est créée,
Sans doute, ami, c'est pour que nous chantions.

Il s'agit d'être inspiré du génie,
D'avoir un cœur qui lutte avec le sort,
Le goût de l'art, père de l'harmonie,
Un vouloir sûr, puissant comme la mort !

Toute voix trouve un écho qui l'écoute
Quoiqu'il réponde en des sons différents :
Ainsi, les feux de la céleste voûte
Sont réfléchis par les flots transparents.

Et sous nos yeux il est un saint exemple :
Près des autels l'orgue cesse un instant....
La foule écoute, et la voûte du temple
Répond en chœur à la voix d'un enfant !

De même au sein de la nuit solitaire,
Que le hibou vient troubler par son vol,
Sous le palais du monde planétaire
L'ombre répond au chant du rossignol.

Ta violette, humble, qui se dispose,
Voulant aux prés exhaler son encens,
A le mêler aux parfums de la rose,
Vient, par les tiens, provoquer mes accents.

En m'écoutant tu veux, de loin, me suivre
Quand dans mes vers j'exalte la vertu ?
A ce plaisir tout entier je me livre :
Viens relever ton courage abattu !

Je me sens fier, quand son amour m'inspire,
De dominer la voix de Belzébut;
Et rien n'a pu comprimer mon délire,
Ni dans l'oubli faire taire mon luth !

Si la vertu, cette corde sonore
A qui le Ciel sait tout ce que je dois,
Est, après Dieu, le seul bien que j'adore !
O qu'elle vibre à jamais sous mes doigts !!!

Qu'elle.... Mais quoi d'affligeant pour mon âme
Passe soudain sur mon front soucieux ?
Ah! renvoyons, quelque ardeur qui m'enflamme,
Notre concert à des temps plus heureux.

Lorsqu'aux celliers la vendange enfermée
Aura comblé l'espoir des vignerons,
Et du pêcheur la cabane enfumée
Vu trop longtemps languir les avirons ;

Lorsque, fruit lent de la saison tardive,
L'olive aura répandu ses flots d'or ;
Et les chasseurs, adroits, surpris la grive
Pour l'estomac friand du matador ;

Que le manteau de frimas qu'il étale
Avec l'Hiver quittera l'horizon,
Et que, sur nous, la harpe boréale
Aura frémi sous le froid aquilon ;

Lorsque la neige aura fui des montagnes,
Où les bergers guideront, à pas lents,
Sur les gazons émaillés des campagnes,
La liberté de leurs troupeaux bêlants ;

Lorsque le thym, les cistes, l'aubépine,
Réjouiront l'odorat et les yeux ;
Que l'hirondelle, en rasant la colline,
Viendra s'abattre et nicher dans ces lieux ;

Lorsque à l'envi tout insecte qui vole,
En s'agitant aux rayons du soleil,
Bourdonnera comme, autour de l'idole,
Faisait jadis la plèbe à son réveil ;

Que la rosée, au souffle de la brise,
S'épanchera du calice incliné,
Comme les pleurs d'une mère que brise
La mort d'un fils fraîchement moissonné !

Lorsqu'ombragé par la feuille nouvelle,
Le rossignol déroulera sa voix ;
Que le ramier, comme la tourterelle,
Ira gémir dans l'épaisseur des bois ;

Lorsqu'agitant leurs ailes nuancées,
Les papillons frémiront sur les fleurs,
Tel que l'on voit près de leurs fiancées,
Battre et, d'amour, brûler de jeunes cœurs ;

Lorsque dans l'air, sur la terre, dans l'onde,
Tout sentira le doux besoin d'aimer ;
Quand, par un hymne au Créateur du monde,
Tout cœur s'enflamme ou brûle d'enflammer;

Et lorsqu'enfin, aux transports de la joie,
Aux chants d'amour, aux parfums savoureux,
Les mille voix que le Printemps déploie,
Aux quatre vents diront : « Tout vit heureux ! »

La rose alors, au point du jour cueillie,
Dans le Saint Lieu brillera jusqu'au soir,
Et mêlera, pour honorer Marie,
Ses doux parfums à ceux de l'encensoir.

Si, grâce à Dieu, la vierge qui se penche,
Pareille au lis battu par les autans,
Prend vers la vie une allure plus franche;
Si tous les cœurs près de moi sont contents!

Tenant en main la lyre du poëte,
J'en tirerai des sons harmonieux,
Pour t'exciter, trop timide fauvette,
A remplir l'air de tes chants gracieux.

Mais aujourd'hui mon luth, mouillé de larmes,
Ne rendrait plus que de sombres accords.
Ah! quand un père a le cœur en alarmes,
Il doit garder le silence des morts!....

2 novembre 1845.

Le Jeune Veuf et l'Ermite.

L'exemple des Catons est trop facile à suivre,
Lâche qui veut mourir, courageux qui peut vivre.

Louis Racine, *P. de la Rel.*

LE JEUNE VEUF ET L'ERMITE.

ÉLÉGIE DIALOGUÉE.

A MADAME D.....

Adieu calme profond ! Adieu nuit magnifique !
Le vent souffle, et déjà j'entends dans le lointain
Sonner l'airain mélancolique ;
Le berger va quitter sa cabane rustique,
Et le coq a chanté le retour du matin.

Eh ! que fait à mon cœur le lever de l'aurore ?
Aussitôt que des monts la cime se colore,
Je vois de nouveaux maux sur l'horizon écrits,
Et, le soir de retour, ici je viens encore
Importuner les airs de mes lugubres cris !

Car tu n'es plus, ô moitié de moi-même,
Chaste et douce beauté qui faisais mon bonheur !
Devrait-on se quitter lorsqu'ainsi l'on s'entr'aime ?
Oh ! qui pourrait remplir le vide de mon cœur !...

Non, tu n'es plus, écho de mes pensées !
Tu m'as quitté pour ne plus revenir !
Délicieux moments, heures trop tôt passées,
Déjà vous n'êtes plus que dans le souvenir !...

Je l'ai vue expirer cette blanche colombe,
Cet ange au souffle pur, aux regards ravissants !
Nous voilà séparés par la mort ! par la tombe !
La tombe ! et puis.... plus rien !... Fuyez cruels instants !...

Ainsi le jeune Veuf exprimait son délire,
L'étoile du matin pâlissant dans les cieux ;
Et l'Ermite, attendri, marchait l'écoutant dire :
Il partageait sa peine et s'essuyait les yeux.

— Mon ami, lui dit-il, que le Ciel vous console !
La douleur vous étreint dans ses serres de fer ;
Je le vois. Mais daignez écouter la parole
Du Sauveur qui, pour nous, en croix a tant souffert !

— Oh ! non !... Rien ne saurait pénétrer dans mon âme :
J'ai vu s'évanouir mes rêves de bonheur !
Me plaindre, et puis mourir pour rejoindre ma femme,
Cet objet adoré qu'idolâtrait mon cœur !

Elle était si sensible à la fois et si bonne !
Nos deux cœurs palpitaient d'un même sentiment,
Et nous étions heureux, bon Ermite !... Oh ! pardonne,
L'existence pour moi n'est qu'un affreux tourment !

— Mon frère, à tous les maux le Ciel offre un remède.
— Aujourd'hui mon remède, Ermite, c'est la mort !
— Il faut vivre et prier, et Dieu nous vient en aide.
— Je vais cesser de vivre ! Ainsi le veut mon sort !...

— Cesser de vivre, ami ! quelle triste pensée !
Mais la vie appartient à qui nous la donna.
De ces trois mots glaçants mon oreille est blessée.
Pourquoi faire à son cœur plus de mal qu'il n'en a ?

Pleurez, c'est bien permis; c'est naturel, c'est juste.
Donnez un libre champ aux soupirs, aux sanglots;
Mais après regardez la croix, cet arbre auguste,
D'où le baume aux douleurs pour tous se verse à flots.

Dieu n'éprouve pas l'homme au-dessus de ses forces.
Sachez donc résister à tout penchant mauvais :
En évitant du mal les coupables amorces,
Les consolations ne nous manquent jamais.

Et puis, la Mort, grand Dieu ! qui la regarde en face ?
Quel téméraire osa lire dans son regard ?
On l'appelle parfois. Vient-elle ? on lui dit : « Passe ! »
Mais la cruelle alors nous attache à son char ;

Nous traîne, malgré nous, dans les sombres abîmes,
Où se cachent, honteux, l'iniquité, le vol,
Ou l'homme qui résume en lui seul tous les crimes
Et qui, tout effaré, déserta notre sol ! !....

Désolants résultats d'un accès de délire
Qui doit glacer d'effroi tout mortel vertueux !
Songez bien que de tous ce malheur est le pire :
Ainsi font les Judas, ne mourons pas comme eux.

Eh ! ne pourriez-vous pas atterrer une mère ?
Vous pleurez, mon ami ?.... Calmez-vous, et le temps
Affaiblira toujours votre douleur amère ;
Car, pour effacer tout, ses efforts sont constants....

Oui, cette vie, hélas ! n'est qu'un pénible rêve
Où le Malheur préside en tyran souverain :
C'est lui qui nous secoue, et le Temps nous achève;
Mais souffrons aujourd'hui pour être heureux demain.

Notre demain, à nous, c'est la vie éternelle :
Si nous offrons à Dieu ce que nous endurons,
Plus nos maux sont cuisants, plus la couronne est belle ;
C'est Jésus qui l'a dit, lui que nous adorons !

— Si ton œil avait vu celle que j'ai perdue ;
Si ton cœur eût compris ce que sentait le sien,
Tu pleurerais aussi dans ton âme éperdue,
Et, sûr, ton désespoir égalerait le mien !

— Il n'est d'être ici-bas qui ne souffre ou ne pleure :
Nombreux y sont les maux et rares les plaisirs.
Résignés, attendons sonner la dernière heure,
Et le Seigneur, enfin, comblera nos désirs.

Exilés jusqu'alors, sur cette terre ingrate,
Soupirons, pleins d'espoir, pour le règne de Dieu,
Comme l'Israélite, aux rives de l'Euphrate,
En souffrant espérait son retour au Saint Lieu.

Le rossignol tapi chante dans le feuillage,
La calendre dans l'air, la perdrix dans les champs :
L'un redit ses amours et l'autre son veuvage ;
Mais tous bénissent Dieu, malgré leurs divers chants !

La rosée, à son tour, que chaque fleur recueille
Maintenant que l'aurore embellit ses vallons,
Et le souffle embaumé qui balance la feuille,
Bénissent encor Dieu, mon frère..... Eh bien, allons ;

Allons nous prosterner dans la chapelle antique,
Où réside Jésus, cet homme de douleurs,
Nous dirons à sa Mère, à la Cour angélique,
De soulager votre âme et de tarir vos pleurs.

Marie auprès de Dieu vous sera favorable :
Refuge des pécheurs, nul sous le firmament
Ne l'implora sans fruit ; et si la peine accable,
Elle la fait du moins supporter noblement.

Mais pour que vos regrets du ciel deviennent dignes,
Dans le sein d'un ami courez les épancher,
Et, Dieu vous soutenant par des grâces insignes,
Le repos, qui vous fuit, semblera vous chercher. —

Il dit. Le Jeune Veuf croit renaître à la vie,
Et son front par degrés se montrait radieux,
Comme d'un jour doré la tempête est suivie
Lorsque tout vent s'est tu sous la voûte des cieux.

Et bientôt, en ces mots, il reprend la parole :
— Charitable mortel, ton ministère est beau
Quand tu viens consoler un cœur qui se désole !
Au milieu de sa nuit tu portes le flambeau.

Mais tu n'as dû jamais éprouver dans ton âme
Cette peine sans nom, ce chagrin dévorant,
Qui font que pour les cœurs il n'est aucun dictame,
Qui mettent dans la bouche un discours délirant !....

Oh ! non. Tu sentirais encore tes entrailles
Se déchirer, Ermite !.... Hélas, je veux prier :
Je sens que de mes yeux vont tomber les écailles ;
Mais plains-moi, car je cède au besoin de pleurer !!!...

On voyait ondoyer sa noire chevelure ;
Il pleurait, s'appuyant contre un roc de granit,
Tandis qu'à leur petits apportant la pâture,
Deux oiseaux, effrayés, criaient près de leur nid.

Et pendant qu'il donnait un cours libre à ces larmes,
La grâce pénétrait dans ce cœur indompté,
Car son âme au Seigneur veut immoler ses charmes,
Comme fit autrefois la fille de Jephté.

Tout s'était réveillé dans la nature entière :
Chaque être redisait son hymne au Créateur;
Pour Dieu s'applaudissant et le cœur en prière,
L'Ermite, à part, baisait la croix du Rédempteur.

L'astre du jour parut : il s'élevait superbe ;
La lune s'effaçait au jour resplendissant,
Les laboureurs chantaient, les troupeaux broutaient l'herbe,
Les grillons frappaient l'air d'un bruit assourdissant.

Des arbres projetaient leur ombre gigantesque ;
Et la brise, agitant leurs immenses rameaux,
Laissait apercevoir un vieux château moresque,
Dont la tour dans les airs sert d'asile aux corbeaux.

Le Veuf lève la tête, et l'Ermite s'empresse
A lui tendre la main d'une sainte amitié.
« Oh ! mon Dieu ! dit le Veuf, pardon pour ma faiblesse !
Combien l'homme à tes yeux est digne de pitié !... »

Ermite, est-ce à tes pieds qu'il faut que je me jette ?
— Je n'ai pas, mon ami, mission pour cela :
Je pus être pasteur, mais jamais ma houlette,
Ne montra que de loin ces pâturages-là.

Mais il est un saint prêtre au visage candide,
Au cœur noble, à l'air doux, à l'abord prévenant ;
C'est presque sur ses pas que ce sentier nous guide.
Le voilà qui s'avance.... Allez-y maintenant. —

Il dit et disparaît, à Dieu rendant des grâces
Pour le remercier de son divin appui ;
Et le Veuf, désireux de marcher sur ses traces,
Est bon comme l'Ermite et pieux comme lui.

N'aspirant qu'au bonheur qu'on goûte en l'autre vie,
On le voit chaque jour, le rosaire à la main,
Dévoué sans réserve au culte de Marie,
Prier en attendant pour tout le genre humain.

NOTE.

[1] Et qui, tout effaré, déserta notre sol.

En s'élevant contre la déplorable fureur du suicide, on a garde de ne faire la part des infortunés qui se détruisent dans un état d'aliénation mentale.

ENVOI.

—

Votre main, bien des fois, m'offrit de belles fleurs,
Pour me combler de bienveillance ;
Ah ! Madame, que l'un de mes touchants labeurs
Vous soit témoin de la constance
Du plus reconnaissant des cœurs.

Le Dégoût de la vie.

Quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu?

Ps. XLI, v. 2.

LE DÉGOÛT DE LA VIE.

A M. A. DE G.....

JUIN 1845.

I

Comme le voyageur altéré du désert,
De sueur ruisselant et de poudre couvert;
Accablé de fatigue et respirant à peine,
Soupirant, mais en vain, après une fontaine;
Qui cherche une oasis pour trouver du repos,
Et voit aux maux passés succéder d'autres maux,
Ne vous est-il jamais arrivé dans la vie
En songeant à des morts de leur porter envie?
Ah! pour vous le soleil se leva toujours pur;
Vos jours sont tous sereins sous notre ciel d'azur;
Mais moi que le malheur visita de bonne heure,
Qui l'ai vu, s'abattant sur notre humble demeure,
Déchirer tous les miens de ses ongles de fer,
Et leur faire souffrir tous les maux de l'enfer
(Si l'on souffrait ainsi dans le monde où nous sommes
Quand le Ciel reste sourd pour éprouver les hommes):

La misère, la faim, le deuil, le désespoir,
Avec tout ce qu'il a de terrible et de noir !
Moi dont le cœur gémit dès sa plus tendre aurore,
Qui n'attends rien du jour où je soupire encore,
Et qui, si beau que soit son astre à son lever,
Le vois toujours sinistre ou pâle à son coucher !
Parfois sous le fardeau je sens que je succombe,
Et je n'aspire plus qu'au repos de la tombe !...

II

Oui, mon esprit s'élève à l'aspect des tombeaux !
Là mes plus mauvais jours ont quelques points de beaux
Si j'entretiens en paix ma sombre rêverie.
Mais des jours, sur un ton qui jamais ne varie,
Et pour faire contraste au silence des morts,
Le fossoyeur répète, en d'ennuyeux accords,
A chaque coup de pioche ou de pelle qu'il donne,
L'insouciant refrain de son chant monotone ;
Ou, pour passer le temps plus agréablement,
Il fait retentir l'air d'un aigu sifflement
Dont s'irritent les nerfs, et qui, lorsqu'il l'anime,
Vous rapellent l'acier criant sous une lime,
Quand l'artisan affûte, en ignorant s'il fait
Grincer ou non les dents du voisin inquiet.
Mais le glas sonne au loin et frappe mon oreille
Pendant que je médite une scène pareille.
Bientôt j'entends des voix de prêtres du Seigneur,
Précédant le cercueil d'un frère ou d'une sœur,
Et j'ôte mon chapeau, tout bas demandant grâce
Pour l'être, quel qu'il soit, dont la dépouille passe,
En songeant qu'en ce lieu, pour mon deuil réunis,
Viendront prier pour moi quelques pieux amis !

Voyez, c'est une vierge au printemps moissonnée
Qu'attendait à l'autel le flambeau d'hyménée,
Sans doute elle eût charmé le cœur de son époux ;
Mais le Trépas dit : « Non ! » de tout bonheur jaloux,
Et ses compagnes vont, ravissantes colombes,
Pencher leur corps flexible et gémir sur des tombes,
Comme des chérubins devant Dieu s'inclinant.
Là, leurs voiles légers, que soulève le vent,
Simulent, au regard qui s'attache à leur trace
Les ailes dont on sait qu'ils se couvrent la face ;
Et le blanc vêtement, dans sa simplicité,
Donne un plus vif éclat à leur fraîche beauté :
Il en est qui, riant, semblent si satisfaites
Qu'on dirait que ces jours pour elles sont des fêtes ;
Tandis qu'un groupe ému, les yeux tout larmoyants,
Se partage, à l'écart, de funèbres rubans
Qui formaient la couronne où brillait l'immortelle,
Symbole passager de la vie éternelle,
Et que le fossoyeur, qu'on a suivi de l'œil,
A mise sur le corps gisant dans le cercueil.
Un morne roulement soudain se fait entendre,
Et chacun se retire.... Oh ! qui pourra comprendre
Tout ce qu'a d'émouvant un spectacle pareil !
Suffocant cauchemar, viendra donc le réveil !...
Me dis-je, en répétant ces paroles sacrées,
Que les prêtres chantaient, graves et mesurées,
Et que Jésus légua, parmi tant de bienfaits :
« Celui qui croit en moi ne périra jamais !... »

III

Si je guide mes pas vers les tombes parlantes,
J'y trouve des leçons, des paroles touchantes ;

Et sur toutes je lis, dans la pierre incrusté,
Le dogme consolant de l'immortalité !
Voilà ce qui me plaît à moi surtout. Mon âme
Se retrempe aux rayons de cette ardente flamme !
Alors je sentirais la terre s'engloutir,
Que je lui dirais : « Va ! » sans pousser un soupir !....
C'est là qu'on se nourrit du dégoût de la vie
En sondant le néant des faux bien qu'on envie ;
Là qu'on sent tout le prix d'une noble vertu :

Ici gît l'orgueilleux par un souffle abattu,
Et là c'est l'homme dur qu'on surnommait l'*Avare*,
Près de qui l'on ne voit croître qu'une herbe rare.
On ne l'a vu, dit-on, jamais ouvrir la main
Pour donner soit un liard, soit un morceau de pain.
Plus loin c'est l'impudique excitant la luxure :
Fière des mille attraits dont l'orna la nature,
Elle dictait des lois à ses adorateurs ;
Mais, pâture des vers, nul n'y répand de pleurs !
Prions pour son repos lorsque là tout l'oublie.....

« Qu'il est, dit celle-ci, dur de quitter la vie
Quand on a des motifs si grands de la chérir ! ! »
Dernier souffle d'un corps qui se sent défaillir
Sur le sein désolé d'un maître de la lyre.
Une larme m'échappe et mon cœur, gros, soupire
Près du plus généreux des fils de la cité [2] !
Repose enseveli dans ta célébrité ;
Mais reçois, en retour de ta munificence,
Cette fleur sur l'autel de la Reconnaissance !
Et là, c'est un illustre. Abaissons notre voix :
Il dort sur ses lauriers [3] !.... Sous cette croix de bois
Où la mauve fleurit, vivace et printanière,
Où l'air semble plus doux, la terre plus légère !

J'aime à vous retrouver, noms chéris de mon cœur,
Comme un vase d'où l'ambre exhale son odeur !
J'aperçois votre place, ô vous saintes reliques ;
Vous qui fîtes le bien, dont les mœurs angéliques
Retraçaient parmi nous les messagers du ciel,
Oh ! buvez à longs traits le lait avec le miel !
Que n'ai-je, ainsi que vous, le cœur pur comme un ange !
Mais souvent qu'on est près de se souiller de fange !
En vain l'on se cramponne aux piliers du Saint Lieu,
Il semble, oh ! j'en rougis, qu'on soit maudit de Dieu !
Et l'on voudrait, confus devant tant de misère,
S'envoler dans les cieux ou se cacher sous terre,
Si l'on n'avait appris qu'en tout périlleux cas,
Le brave souffre au poste et ne déserte pas !....

IV

Qui dit à la Mort : « Viens », en languissant demeure !
Qui tient trop à la vie, expire de bonne heure !
Cette énigme dont nul ne pénétra le sens,
Guidé par la raison, par la foi je le sens ;
Et des parents navrés, mais comprenant ces choses,
L'ont inscrit sur le marbre où s'effeuillent des roses :
« La volonté de Dieu !... » Restons donc sous sa main,
Avalons jusqu'au soir la poudre du chemin.
J'attends avec respect sur la foi des oracles ;
Mais je sèche d'ennui loin des saints tabernacles,
Semblable au pélican décharné des déserts
Ou tel que le proscrit gémissant dans les fers !
Si je trouve un ami sur qui mon âme compte,
Je me le vois ravir par une mort plus prompte !
Comme si Dieu voulait que je ne tinsse à rien,
Je vois tomber tous ceux qui me veulent du bien !

Chaque jour c'est un fruit précieux que tu cueilles,
Et le sol sous mes pieds est tout jonché de feuilles,
Seigneur ! M'as-tu marqué pour rester le dernier ?....
Pourquoi ne suis-je pas descendu le premier,
En ma fleur moissonné, dans les royaumes sombres ?
Je ne pleurerais point sur vous, pieuses ombres
Que j'évoque sans cesse à mon premier réveil ;
Mais que je ne vois plus que pendant le sommeil,
Si ce n'est par les yeux de la foi de nos pères.
Ah ! reposez en paix, vous m'êtes toujours chères !
Et vous qui m'adressiez vos paroles de miel,
En poussant des soupirs d'un cœur pur vers le ciel,
Qui, tel que les mortels d'où se lève l'aurore,
Pliâtes votre tente, on vous regrette encore !
Je sais que vous m'aimiez, vous l'avez dit souvent ;
Gardez-moi votre amour aux pieds du Dieu vivant,
Priez-le pour qui souffre, et comptez qu'à cette heure
Il est dans la vallée un ami qui vous pleure !
On a si peu d'amis au temps où nous vivons,
Qu'il faut vouer un culte à ceux que nous perdons !...

Et quand l'esprit d'erreur enveloppe les âmes,
Comme un noir tourbillon où s'éteignent les flammes,
Et qu'un jour sans soleil vient encor s'assombrir,
Tout cœur doit soupirer et toute voix gémir.
Eh ! pourquoi chantes-tu ? va-t-on dire au poëte :
— C'est là ma mission ! Sur la mer, la mouette
Annonce l'ouragan aux nochers attentifs,
Et moi, voyant dans l'ombre avancer tant d'esquifs
Quand déjà par l'éclair la nue est sillonnée,
Je crie, avec la voix que le Ciel m'a donnée :
« Nous allons tous périr sous la foudre éclatant !
O siècle, prends la main que le Sauveur nous tend !... »

V

Dieu peut nous écraser du milieu de sa gloire,
Comme un triomphateur, sur son char de victoire,
Foule dans la poussière armes et cavaliers !
Le cœur va vous faiblir, hommes aux fronts altiers,
En voyant chanceler votre frêle existence :
L'Éternité le suit et la Mort le devance,
Pourvoyeuse du champ de repos des mortels !
Et tandis que l'encens fume sur les autels
De ce Dieu dont en vain vous bravez la menace,
Le fossoyeur, déjà, vous prépare une place ;
Et l'on dira demain, vos obsèques passant :
« Oh ! mon Dieu, quelle odeur de cadavre l'on sent !!!... »

Étourdissez-vous donc au bruit du plus grand nombre
Quand vos jours ténébreux déclinent comme l'ombre ;
Vous allez, juifs errants, pour n'en pas revenir,
Vers le désert brûlant qui ne doit plus finir !

On dit que des geurriers, aux steppes de Russie,
Justement orgueilleux des fastes de leur vie,
Une paille heurtant sont tombés sans retour !
C'est bien là notre type, êtres faibles d'un jour.
Et vous voulez aux Cieux disputer le tonnerre ?
Ah ! venez consulter avant ces sphinx de terre
D'où le funèbre écho, de ces mots retentit :
« Dieu sera toujours grand, l'homme toujours petit ! »

Tel qu'un navigateur qui cingle autour du monde,
Dont l'œil n'aperçoit rien, rien que les cieux et l'onde ;
Mais comptant sur les vents, frères du flot amer,
Dans un vase scellé jette un nom à la mer,
Tel j'ai jeté le mien pour qu'il trouve une plage,

Et maintenant debout, ferme au sein de l'orage,
Je méprise la vie, et je dis au Trépas :
« Frappe enfin ; pour mon nom te ne l'atteindras pas ! »

NOTES.

1 « Qu'il est, dit celle-ci, dur de quitter la vie
Quand on a des motifs si grands de la chérir. »

Mme Creuzé de Lesser, dont le mari fut poëte et préfet.

2 Près du plus généreux des fils de la cité !

F.-X. Fabre, grand maître de peinture, mort à Montpellier, sa ville natale, où il a fondé, par des dons considérables, le magnifique Musée qui porte son nom.

3 Et là, c'est un illustre. Abaissons notre voix ;
Il dort sur ses lauriers !.....

J.-B.-T. Baumes, mort professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, après avoir parcouru une brillante carrière. Il fut couronné 15 fois : 10 fois par la Société royale de médecine de Paris et 5 fois par la Faculté de médecine de la même ville. (Voir sa *Notice biographique*, par M. Golfin.)

BON JOUR ET BON AN.

BON JOUR ET BON AN

DE L'ÉCHO DU MIDI (1er JANVIER 1847).

Salut mes chers lecteurs et mes chères lectrices !
Je viens vous souhaiter et bon jour et bon an.
On pourra désormais, sous vos heureux auspices,
Stigmatiser au front tout fieffé charlatan.

Mais, pour bien commencer cette nouvelle année,
En dépit du *Courrier*, faux prophète, je veux
Vous faire les honneurs de cette matinée,
Et vous offrir à tous des hommages, des vœux.

Toi que l'on doit aimer jusqu'à l'idolâtrie,
Je te salue aussi, belle France ! Oh ! reçois
Les souhaits que l'on fait pour sa chère patrie,
Quand on veut sa grandeur, sa liberté, ses droits !

Je te souhaite donc : le bonheur et la gloire,
L'abondance au dedans, le respect au dehors ;
Dans nos rangs, la valeur, gage de la victoire,
Des Duquesne à la mer, du mouvement aux ports.

A l'héritier des lis, que le flot populaire
Jeta, comme une épave, au rivage étranger :
Aux douceurs d'être époux, le bonheur d'être père,
Pour raffermir son âme et pour le consoler.

Pour alléger le poids d'une infortune immense,
Le Ciel, dans ses desseins, te formait le trésor
Qui vient, noble exilé, charmer ton existence;
C'est la perle de prix qui s'est unie à l'or.

Sois toujours notre espoir, privé de ta patrie,
D'où t'obligea de fuir la plus inique loi,
Et prouve aux détracteurs de ta branche chérie,
Qu'on règne sur les cœurs, même sans être roi....

Du pain de la douleur sens-toi rassasiée,
Ibérie! A tes yeux se montre un point lointain....
Puisses-tu, par le temps trop tard désabusée,
Te dire : « Pour mon Cid, je veux Montemolin!

» Il est digne de moi, digne de ses ancêtres;
» Je veux lui dispenser ce qu'il avait perdu.
» On ne peut exciter que la haine des traîtres,
» En offrant son pavois à qui le trône est dû!... »

Point de vœux pour toi seule, égoïste Angleterre,
Dont les lois vont sans cesse étendant leur réseau!
Dieu peut rompre ton sceptre au jour de sa colère,
Comme un souffle au désert brise un frêle roseau!....

Quels vœux faire pour toi, persévérante Irlande,
Qui souffres pour ta foi les horreurs de la faim?
Le succès d'O'Connell? Tresse-lui sa guirlande....
Tes maux sont trop cuisants pour n'en pas voir la fin!

Redouble donc d'efforts : chaque jour le martyre
Vient t'arracher des bras quelqu'un de tes enfants.

Ah ! s'ils meurent pour Dieu, Dieu gardera son ire
Et ses foudres vengeurs pour frapper les tyrans !....

Il est pour toi des vœux, catholique Helvétie :
Des fils dénaturés t'ont déchiré les flancs ;
Qu'à tes cris de douleur tout effort s'associe,
Et tu triompheras à jamais des corps-francs.

Pologne, tes enfants, dans leur peine profonde,
Protestent hautement contre vos oppresseurs ;
On a pu te biffer de la carte du monde.
Jamais, on ne pourra t'effacer de nos cœurs !

Tes guerriers ont subi tous les sorts de nos armes :
Comme toi nous pleurons ton Poniatowski !
Console-toi ; le Ciel, pour essuyer tes larmes,
Peut-être dans ton sein couve un Sobieski.

Oh ! que tu payas cher ton erreur ! Dans ta joie,
Tu saluais le jour : hélas ! c'était la nuit !
Les tribulations du salut sont la voie.
Gloire à Dieu ! Maintenant, Pologne, il t'y conduit !...

Enfin, sur l'univers règne, Ville éternelle,
Toi que le Ciel contemple avec tant de bonté,
Quand, ainsi qu'une poule, il te voit, sous ton aile,
Abriter tant de fruits de ta maternité !

Augmente, s'il se peut, ta brillante auréole :
Que le Pontife-Roi règne sur tous les cœurs ;
Qu'il soit puissant de foi, d'exemple et de parole,
Pour que rien ne résiste à tes charmes vainqueurs.

Alors, sous le soleil tout redira ta gloire,
Des cieux sur chaque autel s'abaissant la hauteur,
Les Anges s'abattront pour y chanter victoire,
Car l'unique troupeau n'aura plus qu'un pasteur.

NOTE.

[1] Mais pour bien commencer cette nouvelle année,
En dépit du *Courrier*, faux prophète.....

Le Courrier du Midi avait annoncé plusieurs fois, comme prochaine, la cessation des publications de *l'Écho*, et cependant le prophète était mort alors que *L'Écho* redisait encore.

Le Jour du Départ.

L'heure a sonné, c'est dans la sombre nuit
Que s'accomplit la tâche maternelle.

Mme Amable Tastu.

LE JOUR DU DÉPART

UNE BONNE MÈRE A SON FILS UNIQUE PARTANT POUR UN COLLÉGE DE R. P. JÉSUITES.

C'est donc le jour ! l'Angélus nous réveille !
Prions tous deux la mère du Sauveur ;
A mes soupirs qu'elle prête l'oreille ,
J'en ai besoin pour la paix de mon cœur !
Nous séparer ! Ce penser me désole :
Tu sembles seul d'espoir remplir ce lieu !...
Mais , mon enfant , pars ! Ce qui me console ,
C'est que tu vas dans la maison de Dieu.

Suis humblement les leçons de tes maîtres ,
Docilité souvent porte bonheur ;
Du bon Jésus ils sont les dignes prêtres ,
Sois un de ceux qui leur feront honneur.
Recueille en toi toute sage parole
Pour que ton char roule sur son essieu.
Pars , mon enfant , pars ! Ce qui me console ,
C'est que tu vas dans la maison de Dieu.

Mais le soleil à la voûte céleste
Ne peut cesser de poursuivre son cours.
Allons.... Du moins ton image me reste :
Dieu dans mon cœur l'a peinte pour toujours.

Sois studieux, aime notre symbole,
De tes devoirs il sera le moyeu.
Pars, mon enfant, pars ! Ce qui me console,
C'est que tu vas dans la maison de Dieu.

Mes yeux, mon cœur, tout en moi t'accompagne,
Et du Seigneur l'ange te suit aussi.
A l'écouter élève pieux gagne,
Par ses conseils beaucoup ont réussi.
Reçois, avec leur dernier parole,
De tes parents les doux baisers d'adieu.
Pars, mon enfant, pars ! Ce qui me console,
C'est que tu vas dans la maison de Dieu.

Souvent, aux pieds du modèle des mères,
Demande-lui d'intercéder pour toi.
Memorare, reviens dans les prières
De ce cher fils, pour son père et pour moi !
Mon bien-aimé, loin de nous tu t'envole ;
Mais que la foi tienne en toi comme un pieu.
Pars, mon enfant, pars ! Ce qui me console,
C'est que tu vas dans la maison de Dieu....

Quand, loin de nous, vers un autre rivage,
Son frêle esquif par les vents est poussé,
Tiens loin de lui jusqu'aux signes d'orage,
De le bénir Toi qui n'as pas cessé !
Que la vertu lui serve de boussole
Pour se guider en un lointain milieu.
Mon cher enfant, va ! Ce qui me console,
C'est de t'avoir dans la maison de Dieu.

BOUTADE.

Répondez au fou selon sa folie de peur qu'il ne s'imagine qu'il est sage.

Proverbes, XXVI, 5.

BOUTADE.

A MON FILS, GÉRANT DE L'ÉCHO DU MIDI.

I

Le Courrier du Midi, me traitant d'inhabile,
Était certes bien sûr de n'avoir pas les gants :
Faire ainsi de l'esprit est pour lui très-facile,
Alors que c'est le fort des sots ou des pédants.

Joyeux, il déployait son zèle de commande
Et ses factums savants nés de l'*Esprit public*,
Lorsqu'un jour, par malheur, surpris en contrebande,
On l'entend bredouiller l'aveu de ce trafic.

Qu'il fasse son métier au sein des avanies ;
Qu'il se vende au pouvoir, s'il veut, il le peut bien ;
Mais s'il se voit traîner ensuite aux gémonies,
Qu'il ne s'en prenne pas à qui ne lui dit rien !

S'il a le cauchemar, la fièvre ou l'insomnie,
Dépende qui voudra de sa mauvaise humeur ;
Mais on peut le taxer d'une sotte manie,
Lorsqu'il prend à partie un modeste imprimeur.

D'habitude voué, comme un bouc émissaire,
A couvrir l'ignorance ou la légèreté,
On sait que, de nos jours, un abus nécessaire,
Veut que tout correcteur porte l'iniquité :

De fautes qu'il connaît aussi bien que personne,
De celles qu'il marqua deux, trois, quatre, cinq fois;
De fautes de français dont tout presque foisonne,
Et qu'il ne peut souvent toucher du bout des doigts.

Mais on ne sait pas moins qu'un esprit raisonnable,
Quelques fautes qu'il vît en lisant un journal,
N'y trouverait jamais de tort assez palpable,
Pour traîner l'ouvrier devant son tribunal.

Eh! qui, dans les journaux de Paris, des provinces,
De ceux qu'on lit à peine ou des plus applaudis,
N'en remarqua cent fois de grosses ou de minces?....
Dans un seul numéro j'en vois soixante-dix.

Et, quand de toutes parts cette engence fourmille,
Dirais-je : « En voilà-t-il! Qu'on en pique aux chapeaux?
» Ici, c'est un *doublon;* là, c'est une *coquille;*
» On a fait un non-sens et rendu des vers faux? »

« Bah! dit l'homme érudit, ce sont des niaiseries;
» C'est la halte où mendie un pauvre du chemin,
» Et *Le Courrier* surtout a fait des âneries
» Qu'on saurait lui prouver la grammaire à la main. »

II

La Muse, qui n'est pas muette,
Vient m'inspirer un dernier mot,
Pour soutenir l'honneur de son poëte,
En refrénant ainsi l'esprit du sot :

« Des journaux de province, ô vous le seul capable!
» *Bucéphale,* fringant, ne bronchait-il pas?... Mais

» Le vieux *Rossinante*, onéreux dans l'étable,
» Sur la paille couché ne bronchera jamais. »

Il crut faire merveille, et, voyez l'aventure :
L'aristarque, empressé comme ces imprudents
Qui veulent dévorer trop vite leur pâture,
A déchiré sa langue avec ses propres dents !

Oui, l'habile critique emboucha la trompette,
Comme s'il s'agissait de venger un affront ;
Mais voilà que l'erreur n'était que dans sa tête,
Et *L'Écho*, par deux fois, l'a marqué sur le front.

Et l'on dit que depuis il se dépite, il rage,
Pareil au sanglier blessé par un chasseur,
Qui s'attaque au premier s'offrant sur son passage....
En vain n'en puis-je mais, je lui fais mal au cœur.

Il est d'autres motifs de ses grandes colères :
Il régnait, dès longtemps, en despote absolu ;
Et, tout à coup honni, battu par ses confrères,
Le Courrier, ahuri, foite en hurluberlu.

Voyez-le tout suant et tout couvert de boue,
Faire pour avancer des efforts impuissants,
Et son char embourbé, dont se casse une roue,
Provoquer aux éclats le rire des passants.

Il jette là son fouet, il s'agite, il se trouble,
Et sa voix, qu'il grossit, veut frapper au hasard ;
Mais, soudain la perdant, son embarras redouble,
Car le voilà planté sans fouet, sans voix, sans char !

Cette fois, c'en est fait, il reste dans l'ornière ;
Qu'il force ses poumons, il ne peut plus crier,
Et chacun de lui dire alors à sa manière :
« Toute chose a son temps, *Courrier*, pauvre *Courrier !* »

C'est vexant, j'en conviens. Mais encore, qu'y faire ?
Et faut-il qu'il s'en prenne à qui n'y peut rien ? Non.
Les disputes d'autrui ne sont pas notre affaire ;
Mais on a le devoir de défendre son nom.

Qu'il me laisse en repos, ce nouveau Don Quichotte ;
Qu'il ne me prenne pas pour un moulin à vent,
Comme il fit d'une octave aux jours de Pentecôte,
Que doctoralement il nommait un *Avent*.

Qu'il écrive sa feuille en style de la halle,
Ce n'est pas là que doit se porter mon regard ;
Mais qu'il ne pense point, en vainqueur de Pharsale,
Triomphant, m'attacher à son burlesque char !

Et que m'importe, enfin, la maussade parole
D'un hâbleur enroué de nos grands charlatans ?
On pourrait bien souvent l'envoyer à l'école ;
Mais il ne convient pas de perdre ainsi le temps.

Deux Epoux encore amants.

Vivez dans la joie avec la femme que vous avez prise dans votre jeunesse.

Prov., v, 18.

Je suis à mon bien-aimé et son cœur se tourne vers moi.

Cantique des cantiques, VII, 10.

DEUX ÉPOUX ENCORE AMANTS.

A MES ENFANTS,

NOUVELLEMENT UNIS PAR LES LIENS DU MARIAGE.

Février 1849.

L'ÉPOUSE.

Tu l'as promis, tu me seras fidèle !
Oh ! tu tiendras à jamais tes serments !
Moi, je serai comme ta tourterelle,
Par mes soupirs, par mes embrassements.
Un doux baiser, appliqué sur ta bouche,
Est un plaisir pour moi délicieux ;
Mais que nul mot, que nul regard farouche,
A mon amour ne soit injurieux !

Plutôt la mort, ô moitié de moi-même !
On trouve peu de cœurs comme le mien.
Mon cher époux, tu sais combien je t'aime !...
Regarde-moi, Louis ; tu le crois bien ?
Oh ! je le sens, et le léger nuage
Qui me semblait rembrunir ton regard,
A disparu tel qu'une vaine image....
Dis, serais-tu soupçonneux par hasard ?

L'ÉPOUX.

J'en suis honteux, ô ma tendre gazelle;
Car, qui pourrait me chérir comme toi?
Mais c'est ainsi que l'amour se révèle.
Objet aimé, l'on te veut tout pour soi:
Tes yeux, ta voix, tes aimantes caresses;
Tes doux propos et tes embrassements;
Tes jeux, tes ris et jusqu'à ta tristesse.
Je suis, Lisa, comme tous les amants.

Non! je n'ai point de soupçon qui t'offense!
Et mon bonheur ne sera qu'à ce prix;
J'ai pour garants tes vertus, ta constance:
Ton cœur brûlant de moi seul s'est épris.
Ainsi vivons pour nous aimer l'un l'autre,
La vie, hélas! a tant d'autres rigueurs!...
Sensible amie, un joug comme le nôtre
Doit nous unir sans peser sur nos cœurs.

L'ÉPOUSE.

Que ne peux-tu lire au fond de mon âme!
Lisa n'a plus maintenant qu'un désir;
C'est, en t'aimant, d'accroître encor ta flamme,
Pour vivre heureuse ou de langueur mourir!!!

L'ÉPOUX.

Ange d'amour, de douceur et de grâce,
Vis pour un cœur jaloux de te charmer,
Et comprends bien, quand d'ardeur je t'embrasse,
Que je ne puis vivre que pour t'aimer!....

D'où vient qu'on se plaindra toujours?

L'homme succombera, je le sais; dans son cœur,
Du Dieu qui l'a créé, Satan sera vainqueur.
Je ne lui prescrivis qu'un léger sacrifice :
Son crime va bientôt provoquer ma justice,
Et de son attentat l'effet contagieux
En transmettra la peine à ses derniers neveux.

MILTON, *Paradis Perdu*, liv. III; trad. de J. Delille.

D'OÙ VIENT QU'ON SE PLAINDRA TOUJOURS

—

1849.

L'homme est vassal de Dieu, s'il ne l'est pas des hommes!
Il faut bien l'avouer, vaniteux que nous sommes:
On naît sans le vouloir, dans la fange on se meut;
Malgré soi l'on vieillit, on veut rire et l'on pleure;
Dieu prend qui veut rester, qui veut partir demeure;
Ainsi l'homme fait tout excepté ce qu'il veut!

C'est que tout vient de Dieu, la nature elle-même
Avec cette harmonie où sa sagesse extrême
Se montre à qui ne fait vanité de douter:
Les cieux, l'être pensant, qui médite et disserte,
La matière organique et la matière inerte,
Et tout le merveilleux qu'il pût seul inventer.

De tout ce qui sortit de sa main libérale,
Un être portait seul la majesté royale
Sur son front animé des traits du Tout-Puissant:
Image du Très-Haut dont il suivait les traces,
Il eût, par son esprit, franchi tous les espaces.
Et cet être sublime était l'homme innocent.

La Mort n'avait point pris son droit de bourgeoisie;
Adam sous le palmier s'enivrait d'ambroisie,
Et toute chose allait au gré de ses désirs,

Tout acte était un hymne au Souverain suprême,
Et, l'homme sans souci portant son diadême,
Un plaisir amenait toujours d'autres plaisirs!

Mais le démon bientôt fascinant ses paupières,
Il se dit : « De ton Dieu, revêtant les manières,
Tu vas marcher l'égal de la divinité.... »
Mais le Seigneur s'indigne; et l'homme, être débile,
Se sentit écrasé comme un verre fragile
Qu'on brise sous les pieds dans sa vivacité!!!

En voyant le mépris de sa charte octroyée,
Dieu dit : « L'humanité devrait être broyée
Comme le grain soumis aux meules des moulins;
Et le monde à venir, tel qu'un œuf qu'on écrase,
Rester dans le néant sans subir d'autre phase.
Mais l'homme est malheureux, il pleure et je le plains.

» L'ingrat!... D'un vil limon j'en ai fait mon image;
Je l'ai comblé de biens, et voilà qu'il m'outrage
Jusqu'à me préférer le prince des démons!
Je le voue à la mort!!! qu'il en soit tributaire;
Qu'il vive du travail de ses mains, car la terre
Ne produira sans lui que ronces et chardons!!...

» Mais il ne mourra pas de la mort éternelle;
Je veux laisser l'espoir reluire à sa prunelle
Comme un feu dans la nuit au voyageur perdu.
Je veux, sous le soleil, du couchant à l'aurore,
Que, soumis à mes lois, il me prie, il m'adore,
Et me rende, en son cœur, ce qu'il sait qui m'est dû. »

Il détourne aussitôt ses regards du coupable,
Qui reste sous sa main dont le poids seul l'accable.

Malheureux, il se traîne un bâton dans la main;
Son corps toujours plus lourd vers la terre s'incline,
Ses pieds heurtent la pierre, et la ronce et l'épine
Remplacent sous ses pas les mousses de l'Éden!

Voilà comment depuis, avec ou sans fortune,
La mesure des maux entre hommes est commune.
Voilà d'où vient, grand Dieu, qu'on se plaindra toujours!
Il n'est point de mortel qui puisse sur la terre
Dire : Mon cœur jamais ne connut de misère,
Tous les jours que je vis sont les plus beaux des jours!

Non, il n'en est pas un au banquet de la vie,
Lors même qu'il s'avoure une douce ambroisie,
Qui ne trouve du marc au fond des coupes d'or :
Ainsi que d'un tapis que le malheur secoue,
Les maux tombent pressés et remplissent la roue
Où tout le genre humain se remue ou s'endort.

Mais j'entends s'élever une voix sacrilége
Qui dit : « Dieu pouvait rendre aussi blanc que la neige
» Cet être infortuné qui demandait merci,
» Sans que le divin Fils, touché de son supplice,
» Vînt, brûlant de s'offrir pour l'homme en sacrifice,
» Afin de l'apaiser, lui dire : Me voici. »

Sans doute il le pouvait quand son indépendance
N'a pas plus de confins que sa toute-puissance,
Et que, par ce pouvoir que tout lui reconnaît,
D'un regard il abaisse ou relève un empire!
Désirer, c'est créer; maudire, c'est détruire :
Il peut tout ce qu'il veut, fait tout ce qu'il lui plaît.

Il ne l'a pas voulu, et l'homme sur la terre
Doit connaître le joug, l'angoisse, la misère.
Sa tente dresse-t-il, il la plîra le soir,
Et, toujours soucieux dans l'ennui qu'il promène,
Malgré lui sur son front s'annonce quelque peine:
Le bonheur tout entier n'est pas à son pouvoir.

En poursuivant le cours de son pèlerinage,
Il transmet à ses fils la chaîne d'esclavage
Dont chacun des anneaux le blesse incessamment.
Son horizon revêt des nuages funèbres,
Et son esprit se perd parmi tant de ténèbres,
Qu'on dirait qu'il n'est plus de feux au firmament.

Comme si, nuls rayons ne pénétrant plus l'ombre,
La nuit close déjà pouvait venir plus sombre,
Et que, dans le chaos tout objet s'effaçant,
L'homme marche sans guide et, trébuchant sans cesse,
Se heurte, se fatigue et tombe de faiblesse,
Le cœur vide et l'œil sec, dans l'horreur du néant.

Il a beau proclamer sa folle indépendance;
Il dépendra toujours : ainsi que la souffrance,
Le Malheur l'a courbé sous son poignet de fer,
Et, pour comble de maux, un esprit de ténèbres
L'a séduit, et lui met l'injure sur les lèvres,
Le doute dans l'esprit et dans le cœur l'enfer!...

Il voudrait, à l'aspect du champ des sarcophages,
Au livre de sa vie ajouter quelques pages
Et fuir l'éternité pour rester dans le temps....
Une frayeur intime a saisi tout son être,

Qui l'agite, le trouble et le glace.... Peut-être
Entend-il le Trépas lui crier : « Je t'attends !... »

La beauté qui s'en va de parure en parure,
Voit ses traits s'altérer, puis vieillir sa figure,
Ses contours s'arrondir et blanchir ses cheveux;
L'âge mûr est suivi par la décrépitude,
Car le temps, tel qu'un char, foule la multitude;
Il t'écrase, ô mortel!... ose dire : « Je veux! »

Veuille! mais la puissance est-elle ton domaine
Quand tu sens chaque jour s'appesantir ta chaîne?
Comme un vil scélérat tu gémis dans les fers;
Et, malgré tes clameurs et tes cris de détresse,
Au pilori cloué ta nature te laisse
Ou te donne en pâture au prince des enfers!

Non, non, l'indépendance ici-bas n'est qu'un terme :
L'insensé malheureux qu'on lie et qu'on enferme,
Proclame les décrets de son autorité,
Et tandis qu'un le plaint, que l'autre le méprise,
Lui se croit souverain; il commande à sa guise.
Et voilà ton image, infirme humanité!

Eh! qui ne connaît pas les lois de quelque code?
La fashion subit les vains goûts de la mode,
Le libertin dépend de viles passions,
Le guerrier sacrifie au démon de la guerre,
Le monarque est soumis aux pactes de la terre.
Nous obéissons tous quoi qu'ici nous fassions.

Mais nul n'est sous le ciel né pour la servitude [2],
J'en atteste la loi des chrétiens. L'habitude

Fait lever quelques fronts avec plus de fierté.
Qu'importe? Au Golgotha portant mes longues veilles,
J'écoute.... Eh bien, le Christ répète à mes oreilles,
Avec le mot *amour*, celui de *liberté!*

La parole d'un Dieu ne saurait être vaine.
Donc, liberté pour tous; elle est notre domaine[3]
Comme le champ des airs est celui des aiglons.
De même que tout corps tend à son équilibre,
Nous sentons le besoin d'aspirer un air libre.
Ce droit nous est acquis, nous le revendiquons[4].

La plèbe doit jouir, dans de justes limites,
Des sages libertés par la raison prescrites
Dont tout esprit bien fait reconnaît le besoin.
On doit sauvegarder tous droits du prolétaire;
Mais qu'une voix géant dise au flot populaire:
« Tu viendras jusqu'ici, mais ne va pas plus loin! »

O vous qui vous croyez seuls fils de la patrie,
Vous ne sacrifiez qu'au démon de l'envie
En ne regardant rien qu'avec un œil jaloux!
Ah! ne déchirez pas le sein de notre mère:
Le premier qui de sang a fait rougir la terre
Ne devint meurtrier qu'en pensant comme vous!!!

Il faut à de grands cœurs de plus noble victoire.
Vous faut-il des honneurs? désirez-vous la gloire?
Leurs chemins devant vous dès longtemps sont ouverts;
Mais ayez les talents, la force, le courage
Et toutes les vertus qui furent l'apanage
De ceux que l'on admire et qui s'en sont couverts.

La seule soif de l'or et des biens de la terre
Vous a mis dans les mains les brandons de la guerre,
Eh ! qui ne prévit pas votre honteux dessein ?
La France est pour nous tous une mère chérie,
Et lorsqu'on n'a qu'une âme, un cœur pour la patrie,
Comme un cancer hideux vous lui rongez le sein.

Du travail ! du travail ! répétez-vous sans cesse,
Pour mieux donner le change, alors que la paresse
Est même avant l'argent votre divinité :
Se morfondre au travail fut l'ancienne méthode ;
Jouir du bien d'autrui vous serait plus commode.
Seulement il vous manque un bill d'impunité.

Il est mille sentiers qui mènent à l'aisance :
L'ordre, l'activité, l'adresse, la prudence,
Un peu de savoir-faire, un travail assidu ;
Quelque discernement, du goût, de l'industrie,
Peu de prétentions, beaucoup d'économie,
Et tant d'autres moyens que prend l'homme entendu.

Mais il ne suffit point de passions mauvaises
Pour tourner tellement toutes têtes françaises
Que, timides brebis, elles suivent vos pas....
Ceux que vous méprisiez, au péril sont des braves ;
Et s'il fallait mourir ou devenir esclaves,
Leur choix, plus que chez vous, serait pour le trépas !

Par fois l'esprit hautain dont la face s'enflamme,
Vous blesse d'un seul mot jusques au fond de l'âme,
Parce qu'il croit jouir d'un bien plus heureux sort.
Hé bien ! consolez-vous en foulant la poussière,

Car, enfin, comme vous, au bout de la carrière,
Il sera nivelé par la faux de la Mort !

Cessez donc jusque là vos clameurs et vos haines :
Vous tuez le crédit sans dériver vos chaînes,
En ne rêvant que torche et triangle d'acier !
Vous faites vanité, pendant vos saturnales,
Des instincts dépravés, des goûts de cannibales,
Des mœurs de la hyène et de l'ours carnassier.

Et c'est vous qui parlez d'union fraternelle ?
Mais a-t-on pu jamais lire en votre prunelle
Le reflet de l'amour dont brûle un vrai chrétien ?
Non ! vous portez, ainsi que le juif déicide,
Sur des fronts courroucés, le sceau du régicide
Et des taches de sang d'un royal citoyen !

Quelle que soit, toujours, l'ardeur qui vous anime,
Il faut la modérer quand elle pousse au crime
Pour n'être pas maudits vaincus comme vainqueurs.
On meurt pour le respect du foyer domestique,
Pour la foi, pour l'honneur ou pour la paix publique,
On meurt pour son pays, mais non pour des horreurs !

Honte à qui marcherait sous les rouges bannières,
Enseignes d'échafaud plus qu'enseignes guerrières,
Qui ne rallîraient plus que des hommes de sang,
Et qui protègeraient, au sein de la patrie :
Le pillage, le rapt, le meurtre et l'incendie !
Honte et mépris à qui voudrait y prendre rang !!!

Oh ! si vous dépouilliez ces allures sauvages,
Qui transforment vos clubs en camps d'anthropophages,

Et qu'amants de la loi vous lui fussiez soumis,
Nos cœurs célèbreraient la plus belle des fêtes,
Les fleurs et les festons ombrageraient nos têtes,
Et nous vivrions en paix, tous frères, tous amis.

NOTE.

---

[1] Qu'il vive du travail de ses mains, car la terre
Ne produira sans lui que ronces et chardons.

V. *Genèse*, II, 15 à 18.

[2] Mais nul n'est sous le ciel né pour la servitude.

Jésus par sa mort en affranchit les enfants des hommes.

(S. Paul, *Ép. aux Romains*, VIII, 15.)

[3] Donc, liberté pour tous, elle est notre domaine.

Des hommes qui prétendent avoir la liberté de tout faire, même le mal, par une étrange contradiction ne voudraient pas que d'autres hommes fussent libres de faire le bien.

[4] Ce droit nous est acquis, nous le revendiquons.

La liberté que nous entendons revendiquer ainsi, c'est celle qui nous a été acquise sur le Calvaire par le sang d'un Dieu, c'est-à-dire la faculté de suivre la foi de nos pères sans difficulté, comme sans entraves.

(Même *Ép.*, VIII, 21.)

LE BERCEAU VIDE.

Charmante enfant qui me ressemble,
Disait l'ange, oh ! viens avec moi !
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi.

REBOUL, *L'Ange et l'Enfant.*

LE BERCEAU VIDE.

ÉLÉGIE

Sur la mort prématurée d'une de mes petites-filles.

A LA FAMILLE COSTE ET A LA MIENNE.

1850.

Elle n'est plus, l'enfant de notre amour !
Elle ne vit ici que dans notre pensée,
Mais elle doit nous voir, sentinelle avancée,
Comme elle tomber tour à tour !

Elle apparut brillante de santé,
Comme l'émail des fleurs que le soleil colore;
Jamais bouton de rose au domaine de Flore,
N'annoncera plus de beauté.

Mais tout-à-coup, tel qu'un lis élégant
Dont un vent furieux courbe à jamais la tige,
On vit, trop tard sortis d'un esprit de vertige,
Tomber cet être si charmant !

A peine éclose ayant fermé les yeux,
Son âme prit soudain l'aile de la colombe;
Et, lorsque ses parents pleurent sur une tombe,
Ange, elle chante dans les cieux!...

Reste à toujours dans notre souvenir,
Tendre fleur moissonnée aux portes de la vie!
Dieu voulait, quand tu fus à nos transports ravie,
Au ciel te faire épanouir.

Va t'étaler aux regards de ton Dieu,
Oppose tes parfums aux vapeurs sépulcrales;
Dans ton séjour trop court tes odeurs virginales
Ont embaumé l'air de ce lieu!

Pourquoi faut-il qu'en nous glaçant le cœur,
La Mort sur ton berceau vînt agiter son aile,
Et qu'elle te meurtrît comme une tourterelle
Tombant sous les plombs du chasseur?...

Tu peux du moins intercéder pour nous,
Convives au banquet de ta vie éphémère;
Mais obtiens pour le cœur de ta sensible mère,
De Dieu le baume le plus doux.

Puisse le Ciel faire occuper bientôt
Ce berceau vide, et plein d'une vierge naissante,
Qui, des bras défaillants d'une mère mourante,
Vola dans le sein du Très-Haut.

Pitié, Jésus, pour cette mère en pleurs
Qui de ses maux cuisants succombe sous le nombre,
Et qui dans son berceau voudrait retrouver l'ombre
Du cher objet de ses douleurs!

Quand une femme a le cœur triomphant
De voir son premier fruit après bien des souffrances,
Nul ne peut mesurer le degré de ses transes
Dès qu'elle craint pour son enfant.

Mais lorsque, ainsi que le cruel vautour,
Qui dans un nid rempli porta sa serre avide,
Le Trépas apparaît et laisse un berceau vide,
Rien ne peint ce poignant retour !

Fille chérie, ah ! que tu dois souffrir !....
Combien ton cœur aimant dut éprouver de peines
En perdant ton image, et le sang de tes veines,
Et tous tes rêves d'avenir !

La Piété, sous des dehors mortels,
Au culte de Marie en vain l'avait vouée.
Sans doute qu'elle était, plus tôt, prédestinée
Aux tabernacles éternels.

S'enveloppant des ombres du trépas,
Elle pressait mes doigts de ses mains innocentes,
Et semblait dire, hélas ! de ses lèvres mourantes :
« Mon bon aïeul, ne pleure pas !... »

Tendre Élisa, quoi qu'il t'en coûte fort,
Il faut se résigner ; ranime ton courage,
En songeant qu'emporté vers un plus beau rivage,
Ton esquif mouille dans le port.

Nous qui tenions cet objet précieux [1],
Alors qu'on l'ondoyait d'une onde salutaire,
Si nous sommes privés de l'aimer sur la terre,
Nous savons l'invoquer aux cieux !

Et toi, mon fils, qui gémis à la fois
Dans ton âme d'époux et dans ton cœur de père,
Oh, redouble d'ardeur pour cette pauvre mère
Dont l'enfant gît sous une croix !!!....

Couple affligé ! de votre doux hymen
Le Seigneur pour sa Cour a voulu les prémices,
Bénissez-en son nom ; car de tels sacrifices
Souvent mènent au ciel !... *Amen.*

NOTE.

[1] Nous qui tenions cet objet précieux.

L'enfant fut tenue sur les fonts baptismaux par Mme veuve Coste, son aïeule maternelle, et par celui à qui naturellement incombait le devoir de la chanter.

La Distribution des Prix.

L'esprit se nourrit et se fortifie par les sublimes vérités que l'étude lui fournit. .... et nous sommes toujours payés avec usure du soin que nous prenons de le cultiver.

ROLLIN, *Traité des Études.*

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

—

BALLADE.

Quand on veut suivre, aimable Étude,
Les sentiers par où tu conduits,
Le travail n'est qu'une habitude
Dont les succès seront les fruits.

Si l'écolier aime le maître,
Le maître aime aussi l'écolier;
L'un est désireux de connaître
Et l'autre est jaloux d'enseigner.

C'est ainsi, lorsqu'en cette vie,
Par une double affinité,
Deux cœurs ont même sympathie,
Qu'ils en comprennent la beauté.

Jour fortuné, jour d'allégresse,
Oh! qu'on te voit avec plaisir
Quand une foule ici se presse
Toute brûlante d'applaudir!

Heureux enfants! L'instant s'avance
Où l'on vous couvera de l'œil.

Vos cœurs palpitent d'espérance ,
Et peut-être d'un noble orgueil.

Après la peine vient la joie
Que suit le plus doux souvenir :
Pour vous l'aurore se déploie
Et présage un bel avenir.

L'un est couronné par les lettres ,
Par un guerrier, un magistrat ;
Celui-ci, par de fervents prêtres ;
Celui-là , par un saint Prélat.

Dans cette fête de famille,
Qui se révèle à tous les yeux ,
Sur chaque front la gaîté brille
Comme le soleil dans les cieux.

Tous les talents y prennent place ,
La science et le gay savoir ;
La beauté l'orne de sa grâce,
Et la vertu de son pouvoir.

Et quand , comme en une épopée ,
Tout héros lutte avec ardeur ,
L'intelligence inoccupée
Se dépite au fond de son cœur.

L'aspect de ces vertes couronnes,
Dont nulle ne ceindra son front,
Lui fait, des yeux , fuir les personnes
Qu'attriste un si sanglant affront.

Mais qu'elle se remette à l'œuvre ,
Elle vivra d'un jour nouveau ,
Pareille à la jeune couleuvre
Qui naguère a changé de peau.

Car les succès des plus capables ,
Les salves , les prix , les lauriers ,
Rendirent par fois redoutables
Les plus faibles des écoliers.

L'émulation les entraîne :
Les battus battent les vainqueurs ,
Et tels qui tombaient dans l'arène
Sont proclamés triomphateurs.

Mais pour être mis en lumière
Plus que tout autre concurrent ,
Il faut s'armer dans la carrière
D'un courage persévérant.

On peut balancer la victoire
Et succomber dans le combat ,
Mais nul ne se couvre de gloire
Sans combattre en vaillant soldat.

Aussi les élèves d'élite ,
De l'Étude heureux favoris ,
Sentent l'aiguillon du mérite ,
Et font une moisson de prix.

Et ce début , de bon augure ,
Dont tant de cœurs sont satisfaits ,
Vient les payer avec usure
Des puissants efforts qu'ils ont faits.

Quand on veut suivre, aimable Étude,
Les sentiers par où tu conduits,
Le travail n'est qu'une habitude
Dont les succès seront les fruits.

Qui ne contemple cette veuve
Sur un fils fondant son espoir ?
Que sur lui de palmes il pleuve,
Et le deuil s'oublîra ce soir.

Ah ! qu'il comble son espérance !
Dans ce monde d'illusions,
Il n'est pas une bonne chance
Contre mille déceptions !

De plaisir, de joie elle pleure :
Son fils d'une couronne est ceint.
Oh ! qu'elle est heureuse à cette heure
De le presser contre son sein !....

Eh ! quelle mère n'est jalouse
D'entendre applaudir ses enfants ?
La vierge aimerait d'être épouse
Pour en avoir de triomphants.

C'est qu'au milieu des frais parterres
Qu'avril orna de tous ses dons,
L'œil charmé ne s'arrêté guères
Que sur la rose et les boutons.

Comme la fleur semble orgueilleuse
De leurs parfums, de leur fraîcheur,
Ainsi la mère est vaniteuse
D'un moment de réel bonheur !

Quand on veut suivre, aimable Étude,
Les sentiers par où tu conduits,
Le travail n'est qu'une habitude
Dont les succès seront les fruits [1].

NOTE.

---

1 Dont les succès seront les fruits.

Des strophes de cette ballade, mise en musique, devant être chantées à une distribution de prix, l'auteur la terminait par la strophe suivante :

O vous qui d'orner cette fête
Nous avez fait l'insigne honneur,
Si votre attente est satisfaite,
Vous comblerez notre bonheur.

Motifs de consolation et Vœux.

Il est aux pieds du Christ, à côté de sa mère,
Un ange le plus beau des habitants du ciel.

Antoine Delatour, *Ange du Pardon.*

MOTIFS DE CONSOLATION

ET VŒUX.

—

1850.

On croit que les petits enfants,
Quand ils ont reçu le baptême,
Au sein des Anges triomphants,
Sont transportés vers Dieu lui-même.
Dès que pour ne plus revenir
Ils sont sortis de la carrière
Où l'on n'entre que pour souffrir,
Le ciel les guide à sa lumière.

On croit que c'est une faveur :
Ils sont exempts de bien des peines;
Avant le poids de la chaleur,
Ils trouvent de claires fontaines.
Il est certain qu'ils ont le prix
Auquel aspireront tant d'autres,
Puisque par grâce ils sont choisis,
Tels que les bienheureux Apôtres.

On croit que le Ciel applaudit
Par des tressaillements de joie,
Tandis qu'au loin l'enfer rugit
Comme un lion qui perd sa proie.

La foi les guide à son flambeau
Jusques aux portes éternelles,
Où, près du trône de l'Agneau,
Les chérubins battent des ailes !

On croit que rien ne plaît à Dieu
Comme ces âmes innocentes
Qui, sans pécher, quittent ces lieux,
Et volent vers lui rayonnantes ;
Que, saisissant les harpes d'or
Pour célébrer cette victoire,
Les séraphins, tel qu'au Thabor,
Du Sauveur célèbrent la gloire.

On croit aussi que rien n'est beau
Comme la Cour qu'elles habitent :
Loin de dormir dans un tombeau,
Astres des cieux, elles gravitent !
Que leur bonheur n'a pas de nom,
Mais qu'en filles du Roi suprême,
Elles l'adorent dans Sion,
Leur chef orné d'un diadème.

On croit que leur trône est pareil
A ces nuages que balance,
Le soir, sur l'horizon vermeil,
L'Auteur de la toute-puissance ;
Que leurs ailes ont tant d'éclat,
Qu'on ne pourrait les voir en face,
Et que leur céleste incarnat
Ne peut rien trouver qui l'efface.

On croit qu'en cet heureux séjour,
Dont Marie est la souveraine,

Remplis de respect et d'amour
Les anges contemplent leur Reine ;
Que c'est par elle qu'à Jésus ,
Ils font arriver nos demandes ,
Et que nos vœux y sont reçus
Comme d'agréables offrandes.

Eh bien ! de ses pieds, jeune enfant ,
L'espoir détruit de ma vieillesse ,
Dis par sa voix au Tout-Puissant
L'abandon où ta mort me laisse !...
Si je vis des nuits sans sommeil ,
Des jours sans repos et sans joie ,
Que l'Ange à mon dernier réveil
Me trouve dans la bonne voie.

Par mes vœux j'habite le ciel !
A quoi tiendrait-on sur la terre
Quand la douceur même du miel
S'y corrompt et devient amère ?
Tel , dès qu'il voit troubler les flots
Par les torrents nés de l'orage ,
Le Cygne aspire à d'autres eaux ,
De peur de salir son plumage.

ENVOI.

—

Puisses-tu de la Cour céleste
Où je te vois dans l'oraison,
En t'invoquant de la voix et du geste,
Être à mes ennemis un ange de pardon !

L'Anniversaire d'une Fête.

Le Seigneur me rendra selon ma justice.

Psaume XVII, 20.

L'ANNIVERSAIRE D'UNE FÊTE.

—

JUIN 1850.

« O ! qu'à ma fête dernière
» J'étais dispos et content !
» On marche la tête fière
» Quand le bonheur nous attend ;
» Mais si la sombre tristesse
» Nous fait subir ses rigueurs ,
» Comme un bœuf las on la baisse
» Et l'on sent couler ses pleurs !

» Hélas ! que dans cette vie
» Le bonheur est fugitif !
» Doit-on voir d'un œil d'envie
» Même l'amour le plus vif?
» Les sentiments qui l'étayent ,
» Peuvent s'éclipser demain ,
» Comme quand les vents balayent
» La poussière du chemin.

» Non ! ce n'est qu'une chimère ,
» Un vain mot vide de sens ,
» Excepté , céleste Père ,
» Celui qu'en toi tu ressens !...

» Daigne réchauffer les âmes
» De tes divines ardeurs ,
» Pour voir raviver les flammes
» Qui s'éteignent dans les cœurs.

» L'homme ici-bas qui suppose
» Qu'il faut compter sur un cœur ,
» Ne sait pas qu'aux brins de rose
» L'épine est près de la fleur.
» Trop souvent quand dans une âme
» On s'épancha tout entier ,
» On voit s'éteindre la flamme
» Qui brillait dans le foyer.

» On peut se croire heureux père
» Lorsqu'on s'aveugle un moment
» Jusqu'à tenir pour sincère
» Mainte bouche qui nous ment.
» Mais si l'on suit cette étoile
» A l'indécise clarté ,
» Bientôt elle nous dévoile
» Tout son éclat emprunté.

» La tendresse illusionne :
» Il en coûte au noble cœur
» De scruter toute personne
» Qui l'a leurré du bonheur ;
» Mais qu'un changement s'opère.
» En pénétrant son dessein ,
» On croit voir une vipère
» Qu'on réchauffa sur son sein.

» Tel pour moi le masque tombe ;
» Je vois tout dans son jour vrai ,

» Frappé de ce coup de bombe
» Que longtemps j'appréhendai.
» C'est ainsi que du nuage
» Donnant la rosée aux champs,
» Sort la tempête ou l'orage
» Et ses effets bruissants.

» O mon Dieu, si l'on s'égare
» Daigne éclairer notre esprit !
» Que d'aigreur on soit avare
» Envers ceux que l'on chérit.
» Mais quand leur bouche nous blâme
» De leur tendre trop les bras,
» On dit, la peine dans l'âme :
« Tes enfants sont des ingrats ! »

« Il est, dit-on, quelques pères
» Qui possèdent des enfants
» Comme on n'en trouve plus guères
» Dans notre malheureux temps.
» J'ai pu jouir de ce rêve ;
» Mais, hélas ! dans ces bas lieux,
» Tous enfants sont enfants d'Ève,
» Et le bonheur n'est qu'aux cieux ! »

Ainsi, dans la nuit obscure,
Un bon père au cœur bouillant
Disait les maux qu'il endure
Pour être trop bienveillant ;
Il crut s'attacher un ange
De douceur et de bonté,
Mais ce n'était qu'un mélange
De faiblesse et de fierté.

SOUVENIR.

—

Sur le terrain d'un cimetière,
Où l'on inhumait un enfant
Parmi la tribu printanière,
J'entendis le propos suivant :
« Quel air délicieux de ce tertre on respire !
Comme étranger, j'en suis surpris. »
Un villageois de répondre et de dire :
« Il est vrai ; mais on meurt ici comme à Paris. »

UNE EXPIATION

A L'OCCASION

DE LA MORT DE MADAME LA COMTESSE DE MARNES.

« Je meurs dans la religion catholique, apostolique et romaine, dans laquelle j'ai vécu aussi fidèlement qu'il m'a été possible, et à qui je dois les consolations de ma vie. — A l'exemple de mes parents, je pardonne de toute mon âme, et sans exception, à tous ceux qui ont pu m'offenser, demandant sincèrement à Dieu d'étendre sur eux sa miséricorde aussi bien que sur moi-même..... »

S. A. R. Marie-Thérèse, duchesse d'Angoulême, dans son *Testament*.

UNE EXPIATION

A L'OCCASION

DE LA MORT DE MADAME LA COMTESSE DE MARNES.

La fille des Bourbons va mourir !... elle est morte ! !!!
Tels sont les cris perçants que le vent nous apporte
Et qui changent la France en un séjour de deuil :
Tous les cœurs sont émus, les yeux sont pleins de larmes,
Et toute âme fait trève aux plus vives alarmes :
On va prier loin d'un cercueil !...

Soupirant vers Celui qui retient le tonnerre,
Par un effort sublime elle a quitté la terre
Au milieu des sanglots des héritiers des rois ;
Et, le front rayonnant d'une sainte espérance,
Elle a trouvé la fin, hors du pays de France,
De son long chemin de la croix !

Sous le nom de princesse auguste ou de Madame,
Tout sembla conspirer pour éprouver cette âme
Qu'à l'exil le soleil trois fois vit condamner !
Et cependant le Dieu qui frappe et qui console,
Lut toujours dans son cœur ce très-chrétien symbole :
Plaindre, souffrir et pardonner !

Le berceau la reçut au Château de Versailles,
Mitau vit son hymen, Frohsdorff ses funérailles ;
Comète, elle apparut sur tous les horizons.
C'était un vase exquis d'odeur que la foi donne,
Et quand la France avait encore une couronne,
Un des plus beaux de ses fleurons.

Et les Germains ont vu la moderne Antigone
S'affaiblir et tomber comme une fleur d'automne
Qui s'effeuille et que brise un fougueux aquilon !
Ange de piété, sous l'emblème de femme ;
Oh ! qu'elle a dû souvent dire au fond de son âme :
Mon Dieu, que mon exil est long !

La source de ses pleurs, c'est Versailles qui l'offre,
Le dix août prépara l'horrible catastrophe
Que nous reprocheront les siècles à venir ;
Et la lutte en champ clos de la maison royale
Préludait à la fin de l'illustre Lamballe,
Dont glace encor le souvenir !

Vain jouet des excès sans nom de la Commune,
Louis frémit d'horreur sur sa grande infortune,
Lorsque la royauté tombe en lui de si haut.
Le Temple, où se passait le drame si célèbre,
Ne fut pour la vertu qu'une halte funèbre
Entre le trône et l'échafaud !

Le souffle du malheur flétrit toute existence.
Fille unique des rois, tu connus l'indigence
Quand vous gémissiez tous sous la main des tyrans !
Vos noms furent couverts d'infâmes épithètes ;
Mais lorsqu'avec mépris vous détourniez vos têtes,
Vous n'en paraissiez que plus grands !

Oh ! le malheur grandit lorsqu'on souffre et le brave.
Dans les eaux du torrent, l'homme boit et se lave
Pour entrer dans la lice en athlète nouveau.
Voilà comment l'on vit se poser ton bon père ;
Voilà comme apparut ta gracieuse mère
Tombant sous l'ignoble couteau !

Les sicaires obscurs, des clubs la bave impure,
Aux licteurs emmenaient une immense pâture,
De l'instrument de mort incessants pourvoyeurs.
Beauté, talents, vertus, tout tombait, sur un signe,
Pour s'en aller peupler, sous cette forme insigne,
Le domaine des fossoyeurs !

Tu fournis ta moisson, race antique et chérie !
L'enfer semblait jaloux de tant de barbarie,
Il croyait de Sion revoir l'iniquité !
Puis la Terreur jeta son crêpe sur la France,
Sitôt que les tourments n'eurent plus de puissance
Sur le Christ de la royauté !

Et l'on vit l'orpheline, encore adolescente,
Comme on trouve au désert une fleur languissante,
Pâlir, s'étioler à l'ombre des verroux ;
Quand son frère et son roi, descendu dans la tombe,
Compléta dignement cette humaine hécatombe
De la carmagnole en courroux !

Gloire à Dieu ! les martyrs sont dans le sanctuaire !
Tel qu'autrefois Jésus mourant sur le Calvaire,
Louis pour ses bourreaux fit un vœu de pardon.
Vive image du Christ, qu'attendait l'auréole,
Il crut qu'il était saint d'implanter sa parole
Dans les annales d'un Bourbon.

A la royale enfant l'hydre fait quelque trêve :
Comme Pierre aux liens elle croit faire un rêve ;
Mais elle peut du moins gémir en liberté.
Et d'un père adoptif, aux rives étrangères,
Elle va partager les royales misères
Et consoler l'adversité !

Admirable en tout lieu, voilà qu'elle se penche
Sur le lit d'un mourant, à qui, de sa main blanche,
Elle donne les soins les plus minutieux,
Et ne compte pour rien sa précieuse vie [2],
Dès que Dieu lui permet d'être plus qu'une amie,
Au saint pour qui s'ouvrent les cieux.

Pourtant dans le chaos où se choque l'Europe,
De son vaste réseau la guerre l'enveloppe ;
On n'entend que tambours, que fifres, que clairons,
Et le bruit des coursiers s'éclipsant dans la poudre,
Et le bronze tonnant et vomissant la foudre
Sous l'arbitre des nations.

Mais un jour dans ses mains se brisa son épée,
Et des modernes temps là finit l'épopée :
« C'est assez », avait dit le démon des combats ;
Et l'ange de la paix s'abattant sur la Seine,
Tout se livre avec joie au doux cours qui l'entraîne....
Mais ce bonheur ne dure pas.

Soudain sur l'horizon quel fond noir se dessine !
Bordeaux qui, dans ses murs admira l'héroïne,
Dit tout ce qu'eut de grand ce cœur que Dieu conduit....
Et tandis que proscrite elle bénit la France,
Au milieu des éclairs, le spectre qui s'avance,
Épouvante et s'évanouit.

Le commerce, les arts, les lettres, l'industrie,
Vont se développant au sein de la patrie ;
Et tout chante la paix et le retour des lis ;
Mais un fer homicide, à la faveur des ombres,
Frappe, et Berri sanglant descend dans les lieux sombres,
Lui qu'enchantait l'espoir d'un fils !

Ce fils naît pour souffrir près de la femme forte !
Comme une autre Marie au désert elle emporte
L'enfant-roi qui du sort va subir la rigueur,
Alors que le foyer du volcan populaire
Lançait, en bouillonnant, le feu de sa colère
Sur la trinité du malheur !

Bientôt s'ouvre à ses pieds une royale tombe,
Son époux se consume et de douleur succombe
Comme si tout devait l'accabler ici-bas !
Et, comme si les pleurs pour elle avaient des charmes,
Avant de se fermer ses yeux trouvent des larmes
Pour pleurer un autre trépas !

Ainsi ses jours son pleins. La voix de Jérémie
Siéra seule aux mortels qui rediront sa vie.
L'histoire jusqu'ici n'offrit rien de pareil :
Cette chaîne de maux, qui toujours se renoue,
Est la seule, aujourd'hui toute bouche l'avoue,
Qu'on vît jamais sous le soleil !

Et la Mort la saisit ! c'est son heure suprême !...
Tu vas donc recevoir, au sein de ton Dieu même,
La récompense due à ton cœur généreux !
Va posséder la gloire, auguste pèlerine,
Et changer dans le ciel ta couronne d'épine
Contre celle des bienheureux !

Hélas ! elle n'est plus !!! Là finit son martyre !
O vous que la pitié, que le malheur inspire,
Célébrez ses vertus par vos accords touchants.
La voix de l'avenir bénira sa mémoire ;
Elle vit dans les cœurs, elle vit dans l'histoire,
Qu'elle vive aussi dans vos chants !

Fille du roi-martyr et martyre toi-même,
Voilà ton titre saint, duchesse d'Angoulême !
Nos fils vont le redire à la postérité.
Sur la terre déjà ta mémoire est bénie :
Digne reine des lis, tu t'es épanouie
Sur le seuil de l'éternité[3] !

Les palmes à la main, venez noble famille,
Sur l'aile des vertus recevoir votre fille
Près de l'Agneau divin immolé comme vous !
En plongeant vos regards sur le puits des abîmes,
Du palais des vivants, déplorables victimes,
Groupe royal, priez pour nous !

Priez pour ne pas voir de son lit d'agonie
Dans les bras de la Mort tomber notre patrie ;
Priez pour que la paix se fasse dans les cœurs ;
Priez pour que la France, infirme et désolée,
Par l'accord de ses fils soit bientôt consolée
Et se revête de splendeurs !

NOTES.

1 La fille des Bourbons va mourir !.... Elle est morte !!!

Le 18 octobre 1851, on nous annonçait sa dernière extrémité, et le 19, sa mort. Elle rendit le dernier soupir à 11 h. 1/4 du matin.

2 Et ne compte pour rien sa précieuse vie.

Dans un château de la Courlande, M. de Firmont (abbé Edgeworth), ce digne prêtre qui dit à l'infortuné Louis XVI : « Fils de Saint Louis, montez au ciel ! » se trouvait atteint d'une fièvre contagieuse. Il allait succomber victime de son zèle pour les prisonniers français, ses compatriotes, sur lesquels l'affection pernicieuse sévissait avec intensité. A cette nouvelle aucune considération n'arrête l'auguste princesse.

Son dévouement la porte à donner elle-même au moribond les potions prescrites par les médecins, et à l'assister, au milieu des ombres de la mort, jusqu'à ce que son âme ait frappé aux portes de l'éternité.

C'est ainsi qu'au péril de sa vie, la duchesse d'Angoulême sut payer une dette filiale.

3 Sur le seuil de l'éternité.

(Voir l'*épigraphe* ci-dessus.)

HYMNE AU ROSSIGNOL.

Des oiseaux le peuple sonore
Suspend ses concerts éclatants ;
Seul, un rossignol chante encore,
De ceux qu'un précoce printemps
Pour nos plaisirs a fait éclore.

Mme Amable Tastu.

HYMNE AU ROSSIGNOL.

A M. FÉLIX DUPIN.

Juin 1852.

Le barde ailé de la saison des fleurs
Répand à plein gosier des flots de poésie,
Ainsi qu'un échanson, saturé d'ambroisie,
Qui tient la coupe rase à d'avides buveurs,
Et l'homme écoute et s'extasie !

On est ravi, dans le séjour des champs,
Quand de l'acacia l'odeur délicieuse
Embaume, en se mêlant, sous une voûte ombreuse,
Aux parfums de la rose, à l'éclat de ses chants
Dont l'âme pure est amoureuse.

Du vert feuillage un rayon visuel
En dessine à mes pieds parfois la silhouette ;
J'épie, et je le vois, en remuant sa tête,
Émettre une roulade aux vents ambrés de miel,
Qui dans le vide se répète.

Par un beau soir, de plaisir transporté
Dans les jardins fleuris et loin de toute alarme,

Si l'on va respirer la fraîcheur qui vous charme,
Ces hymnes qu'il marie aux chants de la beauté,
Les revêtent d'un plus doux charme.

Que de la lune, à travers les rameaux
Du marronnier d'Inde aux fleurs pyramidales,
L'argentine clarté perce par intervalles,
Il donne de la vie aux verdoyants berceaux,
Sublime écho de voix rivales.

Dans ses concerts mélodieux,
Sur l'arbre du chemin ou la verte charmille,
Lorsque le firmament de corps célestes brille,
Lui se plaît à chanter sous la voûte des cieux,
Ses feux ou sa jeune famille.

Le temps est-il brumeux, humide et lourd ?
Comme les flots d'un lac tout dort dans la nature,
Seul, isolé, perdu, dans la campagne obscure,
Il célèbre la nuit, ses mystères d'amour,
Au bruit du ruisseau qui murmure.

Si le jour point vers un horizon pur,
De loin l'encens des fleurs décèle leurs calices.
Plus suave, sa voix offre à Dieu ses prémices ;
Aux cieux la pourpre et l'or le cédant à l'azur,
Le cœur s'enivre de délices.

Quand tout écho lui répond à la fois,
C'est toi, verbe de l'air, qui partout l'accompagnes :
Il peuple les déserts, le faîte des montagnes ;
Il anime, il remplit l'ombre vaste des bois,
Double l'agrément des campagnes !

Et l'on a pu dénigrer sa valeur !
Taxer de fausseté sa brillante souplesse !
Mais lui, pour en prouver l'éclat et la justesse,
Artiste unique, il va, dans toute son ampleur,
Nous déployer l'enchanteresse.

L'entendez-vous ? On dirait qu'il gémit.
Comme il possède l'art de varier sa gamme !
Il peint sur tous les tons les ardeurs de sa flamme ;
A l'œil brillant du jour comme à l'ombre il la dit,
Et ses accents pénètrent l'âme.

C'est lui qui fait oublier les pavots
Qu'un doux sommeil refuse à mainte châtelaine,
Soupirer l'humble fille en dévidant sa laine,
Jouir l'homme des champs dans ses rudes travaux,
Pleurer les cœurs qu'amour enchaîne.

La jeune vierge, à ces airs langoureux,
Semble entendre une voix qui lui dit : « Je t'adore ; »
Et, surprise bientôt d'un trouble qu'elle ignore,
Elle sent une larme échapper de ses yeux,
Comme une perle de l'aurore.

Nul des oiseaux n'agrée autant que lui :
Ses modulations font que sur tous on l'aime ;
L'air par d'autres fini recommence de même ;
Le refrain de la veille est redit aujourd'hui.
A lui seul donc le diadème !

Dire autrement, c'est n'avoir entendu
Que l'un de ses pareils honteux dans une cage :

Son prestige le quitte au seuil de l'esclavage ;
Mais qu'il se trouve libre, à ses fêtes rendu,
Il émerveille le bocage !

Tous les printemps, chantre aux savants motifs,
Dont le Ciel nous dota dans sa munificence !
Tu chatouilles la pauvre et la riche existence
Par de touchants accords, chaleureux ou plaintifs,
Dont la mélodie est l'essence.

Lorsque tu viens à cadencer tes sons,
Abandonnant ta voix au souffle du zéphire,
Dans l'extase d'amour on croirait qu'elle expire,
Et l'on a plus d'attraits pour tes douces chansons
Que pour la flûte qui soupire.

Eh ! que de fois, loin des cités conduit,
Un sang trop agité circulant dans mes veines,
Dédaigneux de festins où les urnes sont pleines,
N'ai-je pas avec toi, pendant toute la nuit,
Chanté pour endormir mes peines !

Aussi, de peur de ne plus t'écouter,
Toi que ton auteur seul est sûr de bien comprendre,
Instrument ravissant dont nul ne peut apprendre,
Sur mon luth j'ai voulu dans mes vers te chanter,
Et comme toi me faire entendre !

Oh ! reçois-les, barde mélodieux,
Tels qu'un bruit de roseaux qui se perd dans la plaine ;
Ou bien comme celui de la claire fontaine
D'où l'écho redisait tes chants harmonieux,
Dont j'ai l'âme encor toute pleine.

Nos Cimetières.

ENVOI.

—

Acceptez les vers que voici,
C'est l'Amitié qui vous en prie ;
Mon esprit les résume ainsi :
Ici-bas, c'est l'exil ; là-haut, c'est la patrie.

NOS CIMETIÈRES.

—

RÉFLEXIONS POÉTIQUES.

—

A MADAME G.....

A LA SUITE D'UNE TOUTE RÉCENTE CONVERSATION.

1852.

Quoi donc ! tout finit là, Seigneur !
Et chaque pas nous en approche !...
Ainsi, comme une tendre fleur,
La Mort avec sa faux nous fauche.
On naît, on vit dans la douleur !
Et quand on voit du fossoyeur
Monter et retomber la pioche,
Si l'on a pu croire au bonheur,
Tout en ce moment le reproche.

Le bonheur est-il quelque part,
Êtres malheureux que nous sommes?...
Plus prompts que le coursier qui part,
Nous quittons le cercle des hommes !
On tombe adulte, homme ou poupard !
Et si la laine du vieillard

Survient comme la neige aux dômes,
Il faut songer à son départ,
Et nous filons, faibles atomes !

Pour nous l'avenir est obscur,
Nul ne sait son heure suprême :
Le soleil peut se lever pur ;
Mais quand se couche-t-il de même ?
D'un seul instant l'on n'est pas sûr.
Ah ! sous le ciel bleu de Tibur,
Possédât-on le diadème,
Qu'il serait triste, il serait dur,
De voir partir ceux que l'on aime !

Et chaque instant, plus qu'un marteau
Qui dans les airs sonne les heures,
Le Trépas frappe un coup nouveau
Et de deuil remplit nos demeures.
Est-ce un bienfait ? Est-ce un fléau ?
N'importe. Hélas ! dès ton berceau,
Humanité, déjà tu pleures,
Pareille au saule du tombeau,
Qui nous dit : « J'attends que tu meures ! »

Naître, pleurer, plaindre, ou souffrir,
Voilà donc toute l'existence !
En vain espère-t-on jouir,
La douleur partout nous devance,
Et la vie est un long soupir !....
Tout nous dit qu'il faudra mourir !
Et, sous le poids de la sentence,
Les uns cherchent à s'étourdir,
D'autres à faire résistance.

Vains efforts ! nos jours sont comptés ,
Ainsi l'apprend le roi-prophète :
Esprits forts, nuls, même indomptés ,
Sitôt que la vie est complète ,
Ont tous leurs souffles supputés :
Tel que des billets escomptés ,
La Mort vient réclamer sa dette !
Voilà pourquoi de tout côté ,
Fosses se font ou fosse est faite !...

A la tombe , lieu de repos ,
Un jour finit , l'autre se lève.
Là sont brisés tous oripeaux
Dont se paraient les enfants d'Ève ;
Pour eux ils n'ont plus d'à-propos.
Ralliés sous d'autres drapeaux
Où la charité seule élève ,
Ils volent aux biens principaux
Dont ceux du temps étaient le rêve.

Mieux vaudrait-il n'être point né !
Eh quoi ! n'avoir en perspective
Que le mortel infortuné,
Sous une pression si vive
A laquelle il fut condamné ?
Comment ! le jour serait donné
Pour être ainsi, sur le qui-vive,
Aux coups de foudre abandonné !
Tirons la toile.... Ouf ! que je vive !

Ainsi peut dire l'indévot
En se cramponnant à la terre ;
Mais pour qui sait tout ce qu'il vaut ,

En des jours heureux il espère,
Et porte ses regards plus haut.
Veiller et prier est son lot :
De la mort, humble tributaire,
Il vise à tomber comme il faut
Sous les yeux du céleste Père.

Ah ! vivons donc sous le soleil,
Quelque peine qui nous traverse,
Le front comme un couchant vermeil
Dont toute vapeur se disperse.
D'un homme saint prenons conseil ;
Et si tout jour n'est point pareil,
Si parfois la faiblesse perce,
Du moins, pour le dernier sommeil,
Que l'espérance en Dieu nous berce.

C'est ainsi qu'on repose en paix
Et qu'en terre on se purifie,
Comme le grain dans nos guérets
Se transforme et se vivifie.
Ainsi la mort n'a plus d'accès,
Et c'est pourquoi tant de forêts
De mâts dont la foi s'édifie :
Le bon chrétien ne meurt jamais ;
Il part pour l'éternelle vie !!!

LE BOURDON.

« ..... Élevez votre voix ne craignez rien ;
dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu. »

Isaïe, xl, 9.

LE BOURDON.

—

ODE

A l'occasion d'une cloche donnée par Monseigneur Thibault, alors évêque de Montpellier, et placée dans un des trois clochers de l'Église paroissiale et cathédrale St-Pierre, le 23 septembre 1852.

Quel son vient tout à coup de frapper mon oreille
Et de mettre en émoi les fidèles surpris ?
Rêverai-je ? Ou plutôt est-ce que je m'éveille
Dans les murs de Paris ?

Non, non ! C'est le bourdon de notre basilique
Qui résonne sur nous pour la première fois,
Et qui fait vibrer l'air dans une tour antique
Par son immense voix.

Dieu, soyez-en béni ! La grande labiale
De ce héraut bruyant chantera désormais
De la cité de Roch la foi proverbiale,
Qui ne faiblit jamais !

Si nos pères ont dû, dans leur peine secrète,
Des trois clochers debout déplorer l'abandon,
Entendez maintenant !..... L'un à l'autre répète
Le long bruit du bourdon !

Chante, organe du Christ dont le prêtre est l'image !
Viens nous donner l'éveil quel qu'en soit le motif,
Pareil au matelot, veillant pour l'équipage,
Dans la hune attentif.

Au nom du trois fois Saint, seul Dieu de la nature,
Tes flancs furent bénits par un autre Paulin [1] ;
L'onction t'affranchit, inerte créature,
De tout esprit malin.

Réveille un jour l'écho du clocher parallèle
Qui doit se relever pour se montrer plus beau ;
Faute d'Ézéchiel, il reste à la prunelle
Moins qu'une ombre au tombeau [2].

Des Douze, à tous les points annonce la parole,
Dont l'Esprit-Saint par eux a rempli l'univers ;
L'Église t'adopta comme un heureux symbole
De mystères divers.

Rappelle à notre foi les pleurs de Jérémie,
La harpe de David, la voix du fils d'Amos,
Grondant comme le sein d'une mer en furie
Dont se brisent les flots !

Ou bien, t'associant au bronze de la guerre,
Fais retentir les airs de ton bruit émouvant,
Ainsi que vont parfois se mêler au tonnerre
Les mille voix du vent !

Du grand camp des Chrétiens, sentinelle avancée,
Sous la tente chacun repose sur ta foi.
Le Pontife sacré sur le mont t'a placée,
Tel qu'un puissant beffroi :

Pour donner le signal à la milice sainte,
Pour appeler le peuple au culte des autels,
Pour bénir tous en chœur, dans une vaste enceinte,
L'arbitre des mortels !

Des hauteurs de Sion porte au loin l'allégresse,
Comme tout l'univers dit la gloire de Dieu ;
C'est pour t'y convier qu'un peuple entier se presse
Et comble le saint lieu !

Ce n'est plus l'airain seul qu'on entendra sans doute,
C'est le sang de Jésus par l'un des siens trahi ;
C'est la voix que le ciel, l'enfer, la terre écoute
Tonner de Sinaï !

C'est le funèbre glas d'un corps qu'a quitté l'âme,
C'est un soupir d'amour d'un mortel séraphin,
C'est le cri du remords d'une coupable flamme,
Ou l'effrayant tocsin !

Tu deviens un lien de la grande famille,
Qui s'unira d'esprit à tout son de ta voix,
Et la mère fera prier sa jeune fille
Par un signe de croix.

Au récit des grandeurs de la Reine des anges,
Dans les jours solennels qui lui sont consacrés,
Tu porteras plus haut le concert des louanges
De nos cœurs enivrés.

Tu chanteras son nom au jour qui s'harmonise,
Dès l'aurore, à midi, dans les vapeurs du soir,
Quand l'on respire encor, du parvis de l'église,
L'odeur de l'encensoir.

Et, résumant ainsi les cieux, l'air et la terre ;
Afin de dominer tout discordant accord,
Tu chanteras au nom, soit du Dieu du Calvaire,
Soit du Dieu du Thabor.

Interprète de tout ce que le Ciel envoie,
Tes sons retentissants feront vibrer les cœurs ;
Car tu dois tour à tour célébrer notre joie,
Hélas ! et nos douleurs !

Et lorsque du banquet de la mortelle vie
Un convive à jamais aura quitté le seuil,
On entendra tes sons, comme une voix amie,
Accompagner son deuil !....

Eh ! spectacle imposant ! Quoi de divin se passe
Quand tout s'anéantit à l'aspect du Sauveur ?
Le ciel, pour que nos vœux franchissent moins d'espace,
Abaisse sa hauteur !

Et l'airain semble alors avoir plus d'harmonie ;
On lui trouve on ne sait quelle sonorité,
Mais je comprends que rien n'enflamme le génie
Comme la majesté !

Oh ! puisses-tu chanter l'heure de la prière,
De grands jours, des hymens, la naissance ou la mort,
Jusqu'au jour où la Croix, sur la barque de Pierre,
Entrera dans le port [3] !!!

Bienheureux le chrétien dont les instincts sublimes
Font incliner son cœur vers les objets sacrés !
Du ciel, quand tout descend dans les sombres abîmes,
Il monte les degrés.

Son nom demeure inscrit au fond de la vallée
Où les enfants d'Adam passent en pèlerins,
Et son âme verra, dans le ciel appelée,
Le Roi des Souverains.

Fin noble, fin pour qui tout mortel devrait vivre,
Tel qu'un astre à nos yeux scentille au firmament :
Le festin somptueux où Balthazar s'enivre
Dure à peine un moment.

Mais lorsque les élus chanteront la victoire
Des fronts illuminés où brillait la grandeur,
Dieu les inondera de l'océan de gloire
Dont il est la splendeur !

NOTES.

—

[1] Tes flancs furent bénits par un autre Paulin.

On attribue l'invention des cloches à saint Paulin, évêque de Nole.

[2] Moins qu'une ombre au tombeau.

Depuis la publication de cette ode, le quatrième clocher a été réédifié.

[3] Entrera dans le port !

Les poëtes chantent selon les désirs de leur cœur, et Dieu fait incliner toutes choses à sa volonté. Ce bourdon-là n'existe plus aujourd'hui (en 1873) depuis quelques années.

Notre Neuvaine.

Mère du Christ, Reine de l'ange,
Faites descendre jusqu'à nous,
Cette auréole sans mélange
Que nous demandons à genoux.

E. Turquetty.

NOTRE NEUVAINE.

INVOCATION A LA SAINTE-VIERGE.

A Mademoiselle Catherine D.

Du haut des cieux, où vous siégez en reine,
Daignez sur nous abaisser vos regards :
Pour adoucir une cuisante peine,
Vers vous nos vœux montent de toutes parts.
Vous possédez un fonds inépuisable,
Contre nos maux du baume le plus doux ;
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Sainte Marie, intercédez pour nous.

Dans les dangers, étoile matinale,
L'œil confiant poursuit votre lueur :
Un être aimé, sur la pente fatale,
Glisse et de l'ombre a pénétré l'horreur !
D'un jeune époux c'est l'épouse admirable
Que la Mort vient menacer de ses coups ;
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

Comme chrétienne elle a nom Séraphine,
Et la ferveur vous supplie aujourd'hui
De la placer sous l'égide divine ;
Près de Jésus soyez son ferme appui.
S'il est aussi pieux que raisonnable
De vous prier vous qui priez pour tous,
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

Lorsque le fils qu'allaitaient ses mamelles
Embellirait leur charmante union,
Elle gémit, dans d'étreintes mortelles,
Comme une proie aux ongles du lion ;
Et nous disons d'une voix lamentable,
A vos autels pliant les deux genoux :
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

La foi soumise à votre cœur la voue
Sans se flatter d'un esprit décevant,
Comme une fleur que l'orage secoue
Et qui va rompre au moindre effort du vent.
Vous le pouvez, soyez-lui secourable ;
D'un sort cruel suspendez le courroux !
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

Au nourrisson rendez sa tendre mère,
Au père aimant, celle qui le chérit ;
Aux bons aïeux, une fille bien chère,
Un sein fécond dont ils soignent le fruit.
Quand, sous le faix des maux qui les accable,

Leur cœur n'a plus d'espérance qu'en vous,
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

Perdus au sein d'une onde sans rivage,
Vous invoquant sur le point de périr,
Les nautoniers retrouvent leur courage :
Dieu vous exauce, il vient les secourir.
Qu'ainsi hélé votre Cœur secourable
Sauve l'épouse et rassure l'époux.
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

Quand ici-bas tout fuit, nous abandonne,
Et que le sol faiblit sous notre pied,
Qui nous soutient ? Vous, divine Madone,
Du sanctuaire où votre Fils s'assied.
Pour conjurer l'orage épouvantable,
Nous n'avons plus que des *Souvenez-vous !*
Afin que Dieu nous soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

En acceptant la souffrance excessive
Au résultat par malheur trop certain,
Elle frémit comme la sensitive
Que saisirait une imprudente main.
Quand nous tremblons d'un état déplorable
Où la nature a si tôt le dessous,
Afin que Dieu lui soit tout favorable,
Vierge Marie, intercédez pour nous.

Mais vainement notre espoir s'ingénie
Pour demander au Ciel de plus longs jours ;

Elle a poussé le cri de l'agonie,
Sa nuit la gagne et l'envahit toujours !
Pitié, Jésus ! C'est l'instant redoutable !!!
Cœurs désolés ! elle n'est plus pour vous !....
Mais pour que Dieu lui soit tout favorable,
Vierge Marie ! oh ! priez avec nous !

MA RETRAITE.

Que j'aime le mortel, noble dans ses penchants,
Cultivant à la fois son esprit et ses champs !

DELILLE, *L'Homme des champs.*

MA RETRAITE.

ÉPITRE.

A MON ANCIEN AMI M. GAUSSINEL (CADET), A PARIS.

Quand l'hirondelle, de retour,
Vient s'abriter sous la toiture,
Le soir on aime faire un tour
Parmi les fleurs et la verdure ;
Et si le jour est suffisant
Pour rentrer de bonne heure en ville,
On se repose en devisant
Sous un saule de Clémentville.

Clémentville est un nom nouveau
Qui t'intrigue, je le parie ;
Jadis cet opulent château
De Gros était la métairie.
Il a l'aspect frais et riant,
Deux élégantes châtelaines,
Et s'offre comme un sphynx géant
Sur l'acqueduc de nos fontaines.

C'est un séjour délicieux,
Lorsque vient la saison des roses ;
L'hiver, il fait des envieux
Par ses brillantes fleurs écloses.

Derrière est mon petit réduit
Posé comme une sentinelle,
Et le sentier qui m'y conduit
Est tapissé d'herbe nouvelle.

Le site est un tableau charmant
A quelque point qu'on l'envisage :
La nuit, on voit du firmament
L'incompréhensible assemblage ;
Le jour, le Soleil sur son char,
Dès qu'il atteint un point du globe,
Frappe de ses feux le regard
Jusqu'à la nuit, qu'il s'y dérobe.

Au milieu d'un beau mamelon
Dominant ce qui l'environne,
Je suis, assis à mon balcon,
Plus content qu'un roi sur le trône ;
Et lorsque mes petits enfants
Viennent s'ébattre en ma présence,
Oublieux du poids de mes ans,
Je jouis de leur jouissance !

Là je passe tous mes loisirs
En m'occupant de la culture ;
J'y goûte d'innocents plaisirs
Au sein de la belle nature :
Doté d'un immense horizon,
Offrant une image superbe,
J'y vois des tapis de gazon
Et sous les vents onduler l'herbe.

Ou dans un merveilleux lointain,
Quand la nuit a plié ses voiles,
La mer aux portes du matin
S'enfler mollement sous les voiles.
On semble aux premiers feux du jour,
Dont l'onde réfléchit la teinte,
Voir le héros de Taillebourg
Emporté vers la Terre-Sainte [1].

A l'œil ravi du spectateur,
Comme dans un tableau magique,
Les merveilles de la vapeur
S'offrent sur une ligne oblique :
Plus prompt et plus majestueux
Que ne l'est le coursier rapide,
Le train, ce dragon fabuleux,
Obéit au frein qui le guide.

Maîtrisé dans ses vifs élans,
Il vomit au loin la fumée
Du feu qui brûle dans ses flancs,
Dont l'énergie est comprimée.
Au bruit de son sifflet strident,
On regarde avec complaisance
Sa crinière qui flotte au vent,
Soit qu'il nous fuie ou qu'il s'avance.

Si par hasard votre œil distrait
Se détourne au moment qu'il passe,
Il a disparu comme un trait
Qui va se perdre dans l'espace ;
Et quand aux barques de pêcheur

Vient se mêler l'Etna mobile,
C'est un effet de la vapeur
Digne des pinceaux de Virgile.

Mais lorsqu'à l'horizon vermeil,
Semblable au maître d'Élisée,
Apparaît le char du soleil,
L'atmosphère est tout embrasée.
Ce spectacle majestueux
Ne se compare bien à d'autres
Qu'au Christ s'élevant dans les cieux
En rayonnant sur ses apôtres!

Le regard embrasse à la fois,
Comme sous un verre d'optique,
Mille objets dont je fais un choix :
Notre-Dame et la Basilique ;
En face, c'est le château-d'eau
Entre deux bouquets de verdure,
Et notre symbole si beau
D'un Dieu mort pour sa créature!

Un monument coordonné,
Au-dessus de tout toit profane;
La piété se l'est donné ;
Il a nom *Église Sainte-Anne* [2].
Sa flèche, qui s'élance aux cieux
En échappant à nos paupières,
Est l'écho de soupirs, de vœux,
De chants sacrés et de prières.

A droite est une épaisse tour,
Plus massive qu'elle n'est haute,

Que lorsque nous vînmes au jour,
On nommait *Tour de la Babotte.*
Et, voyant s'isoler dans l'air
Une lanterne sur son dôme,
Tel qu'un phare au bord de la mer,
On dit : « Voilà l'hôtel Saint-Côme. »

Si l'on promène encor ses yeux
Plus bas, comme dans la vallée,
Apparaît des Pénitents-Bleus
La Sainte-Vierge immaculée [3],
Et sur le golfe de Lyon
Où l'on compterait les nacelles,
L'esprit croit y voir l'alcyon
Sur les flots battant de ses ailes.

A gauche, c'est le Sacré-Cœur ;
L'asile des Nazaréennes
Et du type du Bon Pasteur ;
La Tour des Pins des Magdeleines ;
Le temple brillant de Thémis,
Éclipsant celui d'Esculape,
L'art triomphal du grand Louis,
Et tout ce dont le nom m'échappe !

C'est presque toute la cité ;
C'est le couvent des Carmélites ;
L'École de la sainteté
Où vont se former nos lévites ;
Et, par derrière l'abattoir [4],
Si votre vue enfin s'égare,
Parmi les cyprès on peut voir
Jusqu'au fronton de Saint-Lazare [5].

Des monts décorent le couchant ;
Au nord gît la froide Lozère ;
Le Saint-Loup est, sur le devant,
Planté comme un paratonnerre.
Du Ventoux et des Apennins,
On aperçoit les blanches cimes,
La voie antique des Romains,
Étroit ruban, guide vers Nimes.

Au sud, de grands arbres couvert,
Un ermitage se révèle [6],
Au travers du feuillage vert,
Tel qu'un bout sur une mamelle.
Plus près, ce sont des chars nombreux
Comme emportés dans la carrière,
Laissant sur les piétons poudreux
De longs nuages de poussière.

Si, dans leur choc, les éléments
Se livrent un combat terrible,
A suivre tous leurs mouvements
Je goûte un plaisir indicible ;
Et quand je vois briller l'éclair,
Partir, éclater le tonnerre,
Je sens les vibrements de l'air,
Et, sous mes pieds, frémir la terre !

Tout semble perdu pour jamais
Quand, par des lois que l'on s'explique,
L'iris vient, en signe de paix,
Jeter son arche magnifique.
La plaine affecte un air nouveau,
Les monts sont vides de nuage,

La mer se tait, le ciel est beau,
L'homme chante et l'oiseau ramage !

Il est des bords gais au printemps,
Grâce à l'émail de la prairie,
Ce site est beau dans tous les temps,
Et superbe au mois de Marie.
Que l'on admire à l'Orient
Une pompe aussi rehaussée,
Le soleil fuit à l'Occident
Aussi vite que la pensée.

Bientôt sur le flot argenté,
Contraste du feuillage sombre,
S'agite la douce clarté
De la souveraine de l'ombre ;
Et sur la place du Peyrou,
Où se rend la bure, la moire,
A l'heure où chante le hibou,
Le gaz fait blanchir l'ombre noire.

L'ensemble est un panorama
Dont le premier aspect impose,
Et l'ouvrier qui le forma
L'orna de tout le grandiose.
Tel l'arbitre d'un riche état,
Flatté d'une haute présence,
Étale en un jour d'apparat
Sa plus grande magnificence.

Les alentours en sont charmants,
Couverts de vignes magnifiques
Qui leur procurent plus d'amants

Qu'on n'en voit dans les *Bucoliques*.
Et le terrain est inégal,
Embelli par des maisonnettes,
Ainsi que le front virginal
L'est quelquefois par des paillettes.

Et là j'ai plus d'un souvenir :
C'est en ces lieux que mon vieux père
Aimait souvent à revenir
Pleurer la perte de ma mère !!!
Croyant l'entendre m'appeler
A chaque son que je recueille,
Il me semble le voir parler
Quand un souffle agite la feuille !

Que j'ai vu, depuis, mon esquif
Ballotté sur la mer des âges !
Mais toujours, rameur attentif,
Je l'ai garanti des naufrages ;
Et, tout homme ignorant quel sort
L'attend dans l'anse ténébreuse,
Je suis, pour rentrer dans le port,
Du Christ la trace lumineuse.

J'aime à voir croître les figuiers
Que ma main planta dans ma vigne,
J'y cultive mes oliviers,
Je *soufre* et parfois je provigne.
Absorbé par ce passe-temps,
Dont par goût peut-être j'abuse,
Je me surprends, de temps en temps,
A cultiver aussi ma muse.

C'est ainsi que dans mes vieux ans,
Sans crainte comme sans envie,
Je me plais, sous la faux du temps,
A saluer une autre vie.
Tel, vers l'heure de son retour,
Et malgré l'ombre qui le gagne,
Le pâtre espère un nouveau jour
Sur la croupe de la montagne.

NOTES.

—

[1] Voir le héros de Taillebourg
Emporté vers la Terre-Sainte.

Aigues-Mortes, où s'embarqua St Louis, se voit à l'œil nu, de même que ses eaux.

[2] Il a nom *Église Sainte-Anne.*

Lorsque cette épître fut publiée pour la première fois, on ne pouvait point mentionner ce monument artistique ; il n'existait pas même en projet.

[3] La Sainte-Vierge immaculée.

L'église actuelle des Pénitents-Bleus, rue des Étuves, est surmontée d'une statue de la Vierge.

[4] Et, par derrière l'abattoir.

Le nouvel abattoir est situé entre le Séminaire et le Clos-de-Mascle.

[5] Jusqu'au fronton de St-Lazare.

C'est la chapelle du cimetière que nous avons aux anciennes Maladreries, près de la *Justice.*

[6] Un Ermitage se révèle.

Celui de la Montagne de Mireval (la *Gardiole*).

MONTPELLIER.

MONTPELLIER.

CHANT DE REGRET ET D'AMOUR

ADRESSÉ PAR REINE GARDE A NOTRE VILLE EN LA QUITTANT.

1858.

De tes murs je m'éloigne, ô ville hospitalière,
Où pendant un séjour
Trop court,
Tu m'as rendue heureuse et fière !
De mon cœur reçois en ce jour
Ce chant de regret et d'amour.

Au lieu de ne répondre aux accents de ma lyre
Que par un froid dédain,
Soudain
Ta bouche daigna leur sourire ;
Bon peuple, tu fis plus : ta main
Jeta des fleurs sur mon chemin.

Nul ne m'a repoussée, oh ! non ; ma poésie
A franchi sans orgueil
Le seuil

De plus d'une maison choisie.
De chacun mon humble recueil
Reçut un bienveillant accueil.

Riche et pauvre chez qui je fus la bienvenue
Ont adressé des vœux
Aux cieux
Pour moi, pauvre fille inconnue.
Souvenir touchant, précieux,
De larmes tu remplis mes yeux !

Nobles amis ! par vous si ma peine est sentie,
Si mes vers sont connus
Et lus,
Si Rose[1] a votre sympathie,
Si ses malheurs vous ont émus
Je ne demande rien de plus.

[1] *Marie-Rose*, amie d'enfance de Reine Garde, qui fait le sujet du petit roman couronné par l'Académie en 1852.

Réponse à Reine Garde

Relative à son Chant de regret et d'amour à la Ville de Montpellier.

..... Nous nous retrouvons (dans les poésies de Reine Garde) ou tels que nous sommes ou tels qu'il ne tient qu'à nous de le devenir.

M. Charles Nisard *(Notice)*.

RÉPONSE A REINE GARDE

RELATIVE A SON CHANT DE REGRET ET D'AMOUR A LA VILLE DE MONTPELLIER.

24 août 1858.

Merci de tes adieux, sensible couturière ;
Je conservais l'espoir
De voir
De près la poëte-ouvrière,
Quand, comme un feu filant du soir,
Nimes devait t'apercevoir.

Et je n'ai pu te rendre, avec ma courtoisie,
Ton séjour parmi nous
Plus doux
En t'enivrant de poésie,
Ni déposer sur tes genoux
Des enfants dont je suis jaloux.

Mais laisse-moi te dire une douce parole,
O fille du malheur !
Mon cœur
Est sorti de la même école,
Et j'ai vieilli dans le labeur,
Sous l'œil bienveillant du Seigneur.

Comme toi tour à tour ouvrier et poëte,
Et sans secours humain,
Ma main
A travaillé comme ma tête;
Car, pour trouver un lendemain,
Que d'épines sur mon chemin!

Mais qu'on peut aller loin, malgré ton origine,
Quand sur son passeport,
En or,
Brille le nom de Lamartine!!!
Son ange soutient ton essor,
Vole et qu'on t'applaudisse encor!

Les dédains ne sont point pour une muse digne,
Et dont le sentiment,
Vraiment,
Fait que du doigt on la désigne,
Pour briller dans le firmament.
On l'accueille orgueilleusement!

Sur ton luth gracieux de poëte et de femme,
En chantant tes douleurs,
Des pleurs
Disent l'angoisse de ton âme;
Et tes pensers, baume des cœurs,
De l'oubli resteront vainqueurs.

Vainement dans nos murs ta parole touchante
N'a point frappé les airs!
Tes vers,
Tels que l'écho d'une âme aimante,

Ont trouvé les salons ouverts,
Où des bravos les ont couverts !

J'ai vu des esprits droits, des beautés élégantes,
De tes charmants écrits,
Épris
Comme d'œuvres myrobolantes,
Et je lisais dans leurs iris
Que le poëte était compris !

Honneur aux sentiments de fille que ta peine
A puisés dans la foi !
Un roi
Au cœur contrit et Madeleine,
Pour tempérer ton juste émoi,
Ont leurs regards tournés vers toi.

Laisse les préjugés aux fils de la matière,
Lève ton front plus haut,
D'en-haut
T'éclaire un rayon de lumière !
Sous notre ciel c'est un défaut
De trop peu sentir ce qu'on vaut.

J'ai médité sur *Rose*, admiré ta *Mansarde*
Et ton *Chardonneret*,
Regret
Dont ton cœur tendre, Reine Garde,
Pour se soulager indiscret,
Nous a révélé le secret.

Il est bien d'autres fleurs dans ton joli parterre
Dont je suis enchanté.

Porté
Pour ce qui pare notre terre,
Je rends avec sincérité
Un juste hommage à leur beauté.

Et si ma veine a pu provoquer ton sourire
Par cet épanchement,
Comment
Aux saules suspendre ma lyre ?...
Mais je n'oublie un seul moment
Que de la Croix je suis amant.

ENVOI.

Montpellierain, Garde, j'ai répondu
A ta charmante gentillesse,
Et je l'ai fait avec prestesse ;
Car, comme un grain d'encens pour ton chant était dû,
Je brûlais de le voir fumer à ton adresse.

Impressions poétiques.

La mémoire du juste sera éternelle.

Ps. III, v. 6.

IMPRESSIONS POÉTIQUES.

A la Mémoire de M. F.-J.-Robert TARIN.

I

Les gens d'épée ont l'âme grande et belle
Lorsqu'elle sait s'inspirer de la foi !
A ses devoirs elle reste fidèle,
Et des chrétiens aime à suivre la loi.
Tel fut Tarin, cet homme de mérite,
Qu'on vit longtemps essuyer bien des pleurs,
Et, quand la mort fait oublier si vite,
Son nom béni vivra dans tous les cœurs !

Aux premiers rangs dans l'élite des braves,
Il en faisait tenir haut le drapeau ;
Il dédaigna d'imiter ces esclaves
Qui vont ramper sous tout pouvoir nouveau.
Guerrier vaillant, au noble caractère,
Il fut fidèle au plus grand des malheurs,
Et, quoiqu'il gise, hélas ! sous une pierre,
Son nom béni vivra dans tous les cœurs !

Appui du faible et conseil de la veuve,
OEil de l'aveugle, ou bien pied du boîteux,
Son cœur loyal subit plus d'une épreuve;
C'est le chemin qui conduit vers les cieux!
Comme pour Dieu, pour son Christ il travaille,
Il vient en aide à toutes les langueurs.
Plus grand par là qu'en bravant la mitraille,
Son nom béni vivra dans tous les cœurs!

Mais ses deux fils tombent dans la Crimée,
Et le Trépas, cet ourdisseur de deuil,
Avait fauché la rose bien-aimée;
Le père atteint descend dans le cercueil!...
Dans le lieu saint, près de son cénotaphe,
Où gémissaient la mère et les deux sœurs,
La charité dictait pour épitaphe :
« Son nom béni vivra dans tous les cœurs! »

Prix du courage et de la discipline,
En combattant sous nos divers drapeaux,
Deux croix brillaient sur sa mâle poitrine,
Comme, en hiver, brillent les deux Gémeaux.
Mais par la croix qui les éclipse toutes
Et devant qui s'abaissent les grandeurs,
On redira, ses dépouilles dissoutes:
Son nom béni vivra dans tous les cœurs!

Non loin des bords arrosés par la Loire,
S'est élevé, dans le champ du repos [1],
Un monument pour garder la mémoire
Du bon soldat et du pieux héros.
Dans Orléans, cité reconnaissante,

Applaudis-t'en, vierge de Vaucouleurs,
Auprès du tien, du défunt que je chante,
Le nom béni vivra dans tous les cœurs !

Si des Bayard on lui vit la bravoure,
Il en avait les sublimes vertus;
Et dans son deuil le respect qui l'entoure,
Est de sa vie un éloge de plus !
Ami du pauvre, animé d'un saint zèle,
Il lui voua ses pieuses sueurs :
Il aspirait à la gloire immortelle !.....
Son nom béni vivra dans tous les cœurs !

Et quand l'Église exalte en cette fête
De ses enfants les héros bienheureux,
Consolez-vous, au ciel levez la tête !
Tarin vous fait un souris gracieux.
Il est plongé dans l'océan de gloire
Où point de cris, de maux ni de douleurs;
Et, consigné dans l'équitable histoire,
Son nom béni vivra dans tous les cœurs !

Ainsi qu'un trait, sa belle âme ravie,
S'est envolée au céleste séjour,
Pour y puiser une nouvelle vie,
Pour y louer sans fin le Dieu d'amour;
Et quand demain, sous les voûtes antiques,
On entendra de touchantes clameurs,
Des voix diront sur ses froides reliques :
« Son nom béni vivra dans tous les cœurs. »

Un soir, portant mon esprit poétique
Aux bords riants baignés par le Loiret,

Je visitais la chapelle rustique
Où vont prier les fervents d'Olivet.
Tout pénétré d'une seule pensée,
Je crus entendre, à de pâles lueurs,
Ces mots, calmant ma poitrine oppressée :
« Son nom béni vivra dans tous les cœurs ! »

Les noms chéris de Louis, de Marie[2],
Que les échos me portaient dans les airs,
Entretenaient ma longue rêverie
Et m'inspiraient les plus doux de mes vers.
Bientôt je vis la vaste cathédrale
Qui fut témoin de ses pieux labeurs,
Et j'y lisais, écrit sur chaque dalle :
« Son nom béni vivra dans tous les cœurs ! »

La charité que suivaient ses deux filles :
L'Aumône active et la Discrétion,
Portaient vers Dieu les regrets des familles,
Que j'entendais dans cette vision.
Dieu n'eut jamais l'abord plus favorable,
Et, dans le ciel, les anges en deux chœurs
Disaient, autour du mortel secourable :
« Son nom béni vivra dans tous les cœurs ! »

Tout disparut.... et mon âme isolée,
En descendant du céleste séjour,
Je méditais, famille inconsolée,
Pour augmenter le bonheur d'un beau jour.
Ah ! tout ému vers le terme j'arrive !
Et, respirant un baume des meilleurs,
J'entends ces mots de l'une à l'autre rive :
« Son nom béni vivra dans tous les cœurs ! »

II

Si deux ruisseaux égarés dans la plaine,
Tous diaprés de fleurs que l'onde fuit,
Cèdent chacun au doux cours qui l'entraîne,
Ils vont se joindre, enfin, au même lit.
Objets heureux de ce champêtre exemple,
Si de tout mal vous demeurez vainqueurs,
Du haut des cieux, celui qui vous contemple
Verra vos noms vivre dans tous les cœurs !

L'aménité, s'unissant au courage,
Donne sa main au brillant cavalier,
Comme la vigne étend son vert feuillage
Et se marie au fertile olivier.
Ainsi le ciel, veuve si respectable,
Veut désormais vous combler de faveurs :
Par vos enfants, d'un époux regrettable,
Le nom béni vivra dans tous les cœurs.

La gaîté franche aura part à la fête,
Avec les ris et les propos charmants,
En attendant qu'à l'autel qui s'apprête,
Un nœud sacré joigne deux cœurs aimants.
Flambeau d'hymen ! en faveur de ce couple
Daigne briller des plus vives splendeurs,
Et d'eux aussi, qu'un beau destin accouple,
Les noms bénis vivront dans tous les cœurs.

1er novembre 1859.

NOTES.

[1] S'est élevé, dans le champ du repos.

On voit, en effet, dans le cimetière d'Orléans le monument qui fut édifié par souscription à la mémoire de cet homme de bien.

[2] Les noms chéris de Louis, de Marie.

M. Louis Coste, époux futur; Mlle Marie Tarin, future épouse.

ENVOI.

De feu Tarin vous vouliez le portrait,
Je l'ai, dit-on, peint avec énergie :
En méditant sur sa chrétienne vie,
J'ai dû le rendre trait pour trait;
Mais je réclamerais toute votre indulgence
Si je n'avais pas bien saisi la ressemblance.

Le Firmament par une belle Nuit.

Sur les monts vaporeux la nuit jette ses voiles ;
Mon œil suit lentement sa marche dans les cieux ;
Et je vois s'avancer, resplendissant d'étoiles,
Son char silencieux.

Mme Amable Tastu, *Étoile de la Lyre.*

LE FIRMAMENT PAR UNE BELLE NUIT.

—

CONTEMPLATION POÉTIQUE.

—o—

A Mlle Albine DUPIN.

Je te devais un chant, ô studieuse Albine !
Cette nuit est superbe et je te la destine.
Un soir tu provoquas ma muse sur ce point,
Croyant la stimuler, tu ne te trompais point ;
J'allais jusqu'à rougir, dans mon cœur de poëte,
De rester si longtemps à payer cette dette ;
Le souffle inspirateur vient enfin m'échauffer,
Et, lorsque c'est pour toi, je saurai triompher !

En chantant sur mon luth pour une jeune amie,
Je ne prétends pas faire un cours d'astronomie ;
Je viens du firmament décrire la beauté
Et dans l'œuvre de Dieu louer sa majesté.
Oui, j'ose des savants explorer le domaine :
Je redirai des noms de la science humaine ;
Mais, d'esprit et d'un vol franchissant sa hauteur,
Mon âme ira s'abattre aux pieds du Créateur !

I

Tout le ciel est serein, l'air des plus purs. Dans l'ombre,
Mon œil voit scintiller des étoiles sans nombre,
Vénus offre au couchant de séduisants appas.
Phœbé semble bouder en ne se levant pas.
D'un air mystérieux s'avancent les Pléiades;
La Chèvre et le Cocher, les humides Hyades,
Où l'on voit du Taureau briller Aldébaran
Comme un œil courroucé sur le front d'un tyran;
Les Triangles, Algol, l'épouse de Persée;
Près du Lézard marin, Caciope et Céphée,
La Mouche voltigeant au devant du Bélier,
Sont pour l'observateur d'un effet singulier.
Tout à coup, en traînant, une étoile tombante
Brille et s'anéantit, ainsi qu'une ombre errante;
Météore éphémère, il distrait un moment
Et fait trouver du ciel plus beau le mouvement.

La Girafe, le Lynx, les Gémeaux, l'Écrevisse,
Régulus du Lion aux baigneuses propice,
Et, dans le Petit Chien, l'éclat de Procyon,
Précèdent dans leur cours le superbe Orion;
C'est en lui qu'on se plaît à revoir les trois Mages
Allant à l'Enfant-Dieu présenter leurs hommages;
Son aspect réjouit, et, malgré les frimas,
Il est d'un agrément aux plus âpres climats:
On aime pour le voir à braver la froidure,
Alors le ciel plus bleu, l'atmosphère est plus pure,
Son cortége entouré d'un éclat plus brillant;
Puis l'on s'épanouit près d'un feu pétillant.

II

Dans un champ vaporeux, le carré de Pégase
Paraît tel qu'un beau front protégé d'une gaze,
Et des corps éclairés dont jouissent les yeux,
Sirius du Grand Chien est le géant des cieux;
La Lyre, par Wéga, rayonne vers la Terre;
Hercule disparaît après le Serpentaire,
Et l'Épi de la Vierge au bord de l'horizon,
Penche comme un pavot sur un lit de gazon.

Au zénith, la Couronne a sa lueur plus vive,
Là, le Cygne éclatant, dont la blancheur captive,
Étale son plumage au regard enchanté;
Le Renard a terni près de tant de beauté!
Uranus luit toujours; mais ses neuf satellites,
En infracteurs des lois aux autres corps prescrites,
Quand l'ensemble des feux tourne par l'Orient,
Eux, dans leur vanité, le font vers l'Occident.

O splendeur de la nuit qu'à raison tu m'enchantes!
Seules je ne vois point les étoiles filantes,
Dont le monde savant fait encor peu de cas.
Arago les citait, mais ne les montrait pas:
(On a pu depuis lors observer leur passage;
C'est un feu d'artifice éthéré qui voyage,
Et qui pour n'être point perceptible à mes yeux,
N'en sillonne pas moins l'immensité des cieux *.)
Les deux Ourses font voir chacune sa stature;
Le Serpent ses anneaux, le Bouvier son Arcture,

* Ces quatre vers ont été intercalés en 1873 pendant l'impression.

Vers le pôle écliptique oscille le Dragon,
Et le petit Cheval descend à l'horizon.

J'oubliais le Sextant avec l'Hydre femelle,
Ainsi que toi, Fuseau, dont l'aspect nous rappelle
Du courtisan Conon le trait d'esprit heureux
Qui fit ses dieux auteurs d'un larcin de cheveux !
Dans ce déplacement de la masse stellaire,
Tout pivote à l'envi sur l'Étoile polaire ;
L'Aigle semble planer non loin d'Antinoüs,
Le Dauphin a pâli, puis ne se montre plus ;
Les Lévriers lancés atteignent la Grande Ourse ;
Le Renne, aux pieds légers, précipite sa course
Vers les steppes neigeux où glissent des traîneaux ;
La Balance, Antarès se mirent dans les flots.

A mes regards charmés déjà tu te dérobes,
Palais majestueux où brillent tant de globes !
Le nôtre a-t-il été, par *un pied dédaigneux*,
Dans l'espace lancé comme un rebut des cieux ?
Il n'en peut être ainsi pour nous, lorsque la Terre
A porté Bethléem, le Thabor, le Calvaire !
Mais Dieu la destinait pour servir d'escabeau
A son Christ glorieux, des hommes le plus beau.

Chaque signe circule autour du Zodiaque,
Et la *Via* lactée ou Chemin de Saint-Jacque [1],
Ce ceinturon du ciel, tendant à s'affaiblir,
Je la vois par degrés s'effacer, défaillir.....
Et la Terre accomplit son mouvement diurne :
On ne voit plus le corps ni l'anneau de Saturne,
Mars ne rougit qu'à peine, et Mercure, à son tour,

Va perdre son éclat près de l'Astre du jour,
Qui revêt l'Orient d'une teinte rougeâtre ;
Le feu, le pourpre et l'or, sublime amphithéâtre,
Complètent le tableau qui n'a point de pareil.

III

Mais tandis que l'Aurore annonce le Soleil,
Que la Nuit devant lui plie, en fuyant, ses voiles,
Laisse-moi te parler de nouveau des étoiles,
Pour qui, bravant l'hiver et son froid glacial,
J'ai tant de fois pointé le *chercheur* de Peytal[2] !
Soit pour en observer d'infiniment petites,
Ou près de Jupiter revoir les satellites,
Alors qu'avec Daudé[3], ce noble ami de cœur,
Des rudes nuits d'hiver j'oubliais la rigueur !

Il en est d'autre aspect peut-être moins nombreuses
Et qu'Herschell observait, ce sont les Nébuleuses[4] ;
C'est un point indécis à la teinte de lait,
D'astres fixés bien loin, doux, mais faible reflet.
C'est là ce que l'on dit. Voici ce que je pense :
Dieu garde des secrets de sa toute-puissance,
Et, malgré le génie et l'œil scrutateur,
On n'en pénètrera jamais les profondeurs !

Sur le manteau des nuits, ample, incommensurable,
Les astres sont semés comme des grains de sable ;
Dieu donne à tous un nom, seul il sait les compter ;
Des points qu'il leur prescrit nul ne peut s'écarter,
Et depuis six mille ans que ces mondes gravitent,
De peur de se heurter, on dirait qu'ils s'évitent.

Cet ouvrage parfait, où rien ne se confond,
Confond par sa grandeur l'esprit le plus profond !
Sur un pareil amas de disques et d'orbites,
Bien plus que la raison, la vue a des limites :
Du savoir trop hardi c'est le fatal écueil,
Où s'en vont se briser les efforts de l'orgueil[5] !

Pour explorer les cieux, le génie a des ailes ;
Mais il peut les brûler parmi tant d'étincelles
Que le souffle divin disperse incessamment
Dans l'abîme sans nom des champs du firmament.
Que d'yeux observateurs d'une sphère éloignée
Se perdent sur la foi de longs fils d'araignée[6] !
Et, s'il faut s'en tenir à d'indiscrets aveux,
Tout système est trompeur et tout calcul douteux[7].

IV

Que te dirais-je encor des véloces Comètes ?
Ces corps mystérieux qui brillent sur nos têtes,
De grandeur, d'attributs, de forme différents[8],
Et d'orbes inconnus célestes Juifs-errants,
N'apparaissent jamais avec la même allure :
Parés soit d'une barbe ou d'une chevelure,
D'une queue éclairée, il n'importe ; souvent
Ils font peur au vulgaire et rêver le savant,
Car, malgré le concours de son long télescope,
L'astronome est tenté de se dire myope,
S'il épanche son cœur dans celui d'un ami :
Le chemin de ces corps n'est connu qu'à demi[9].

Voilà ce que pour toi je passais en revue
Quand le char du Soleil vient m'éblouir la vue,

Et, semblable au coursier sous une habile main,
Je m'arrête tout court quoique en si beau chemin.

Mais si je ne puis plus lire dans le grand livre,
Permets-moi de goûter un plaisir qui m'enivre;
C'est celui de prier pour tes jours à venir,
Et de graver mon nom dans ton bon souvenir!
Déjà brûle, à l'autel, le flambeau d'hyménée;
Sous le bandeau de fleurs ta tête est inclinée,
Et l'anneau nuptial, au retour du matin,
Par le prêtre bénit fixera ton destin!
Puis, près d'un jeune époux, pareille à l'hirondelle [10],
Tu prendras ton essor pour fuir à tire-d'aile,
Sous le palladium de la Reine des Cieux,
Où nos cœurs vont te suivre à défaut de nos yeux.

NOTES.

—

[1] Et la *Via* Lactée, ou Chemin de Saint-Jacque.

Il faudrait la *Voie Lactée;* mais ici l'on a écrit *la* Via *Lactée*, pour éviter le demi-hiatus.

[2] J'ai tant de fois pointé le *chercheur* de Peytal.

L'abbé Peytal, qui aimait passionnément à observer les astres et qui se faisait pour cela un plaisir de nous avoir quand nous pouvions nous mettre à sa disposition, est mort membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier. Il professa longtemps la physique au Séminaire de la même ville.

[3] Alors qu'avec Daudé, ce noble ami de cœur.

M. Daudé de la Valette, savant, littérateur, érudit et jurisconsulte distingué, dont le Barreau de Montpellier déplore encore la perte. Comme l'abbé Peytal, il faisait partie de l'Académie. Tous deux nous ont honoré de leur amitié pendant leur vie; dans notre cœur nous leur vouons un culte de regrets depuis leur mort.

[4] Et qu'Herschell observait, ce sont les Nébuleuses.

Au sujet des Nébuleuses, on a bien pu dire (*Ann. des Longit.; Astronomie* de M. Arago) : « Nous touchons enfin à la formation de nouvelles étoiles. » « Mais (comme on le fait judicieusement observer dans les *Réflexions philosophiques et scientifiques sur le commencement de la* Genèse) s'il en était ainsi, si de nouveaux soleils devaient encore embellir l'univers, Moïse n'aurait pas dit que les cieux avaient reçu tous leurs ornements, *omnes ornatus*

eorum, et que le Créateur était entré dans son repos. » Page 175. — Qu'un des vénérables fils de l'auteur de la *Législation primitive* nous permette de le féliciter sur le mérite de son intéressante publication. On la lit avec plaisir et surtout avec fruit.

5 Où s'en vont se briser les efforts de l'orgueil.

Nous entendons par *orgueil* le « sentiment noble et élevé qui donne confiance en son propre mérite.... et porte à faire de grandes choses. »

6 Se perdent sur la foi de longs fils d'araignée.

Expression d'Arago dans l'*Éloge de Bailly*.

7 ..... tout calcul douteux.

Relativement aux phénomènes de la Lune, trouvant des différences qu'il ne s'expliquait pas, un savant d'élite a repris les calculs précédents dus à un astronome renommé à bon droit, et il y a trouvé, pense-t-il, des erreurs qui l'ont édifié sur l'objet de ses doutes. (Voir *la Connaissance des temps*. 1863.)

8 De grandeur, d'attributs, de forme différents.

Les formes diverses qu'affectent quelquefois les Comètes, font que ce n'est pas sans hésitation que l'homme réfléchi, quelque versé qu'il soit dans l'astronomie, porte son jugement à l'apparition d'un de ces astres.

Les esprits superficiels ou enthousiastes n'y regardent pas de si près; ils savent aussitôt quelle est la comète signalée. C'est sans doute ce qui, de nos jours, a fait dire avec tant de raison par Arago : « En fait de comètes tous les égyptiens ne sont pas sur les bords du Nil. » (*Ann. du Bureau des Longit.*). — Nous ajouterons à ce propos :

Il est rapporté, dans les *Questions naturelles* de Sénèque (le philosophe), que du temps de Démétrius, roi de Syrie, » on vit une Comète qui n'était pas moins grande que le Soleil. Première-

ment son cercle fut rougeâtre et rempli de feu, et elle jetait une si grande lumière qu'elle surmontait l'obscurité de la nuit; sa clarté s'évanouit et se perdit entièrement. » (Version de P. Duryer. liv. VII, ch. 15.) — Nous ne sachons pas qu'on ait fait de rapprochement de celle-là avec celle de 1812, quoiqu'il y eût entre elles deux de l'analogie pour l'éclat et la beauté; le souvenir de la dernière, après 50 ans, est dans la mémoire de ceux qui survivent.

9 Le chemin de ces corps n'est connu qu'à demi.

On lit quelque part, que « le retour de la comète de 1581 en 1607 fut de 76 ans; son retour de 1607, en 1682, fut de 75 ans, accélérée d'un an par l'attraction de Saturne et de Jupiter. Hallay, en 1705, en annonça le retour pour 1757, si la troisième période était de 75 ans comme la seconde, ou pour 1758, si elle était de 78 comme la première; elle n'est venue ni en 1757 ni en 1758, ainsi que Hallay l'avait annoncé; il en parut une en 1759, mais sans aucun caractère d'identité, on ne l'a pas moins prise pour la même. » *

10 Puis près d'un jeune époux, pareille à l'hirondelle.

Mlle Albine Dupin, aujourd'hui Mme Loirette, était en deuil.

---

* Dans sa séance du lundi 1er juillet 1861, l'Académie des Sciences s'est occupée de la comète qui nous arriva comme en tombant des nues, qu'on nous pardonne l'expression. M. Coulvier-Gravier et M. Chapelas l'ont mentionnée des premiers et M. Goldschimdt après eux; celui-ci la donna pour la comète de Charles-Quint. M. Babinet partage l'opinion de ce dernier, et pour lui la comète de 1224, de 1556, était la même que celle qui nous gratifie aujourd'hui de son aimable présence. D'après M. le Directeur de l'Observatoire de Paris, au contraire, *il y a cent à parier contre un que ce n'est pas la comète de Charles-Quint.*

MURLES.

La belle heure du jour fuit, tandis que mes vers
Coulent sans art au gré d'une muse facile.
La rosée, à l'abri de ces berceaux couverts,
Dans leurs bouquets penchés trouve à peine un asile.

LÉONARD, *Les Saisons.*

MURLES.

ÉPITRE A L'ABBÉ J.-B. REBOUL.

Le vieux navigateur qui, dans le sein des ondes,
A vu près de sombrer son frêle bâtiment,
Et joui de l'aspect des îles et des mondes,
Qui passent sous le dais brillant du firmament,
S'il trouve en son chemin quelque anse retirée
Où le souffle de Dieu semble l'avoir conduit,
Il s'y plaît à goûter une calme soirée,
Prélude du repos d'une plus douce nuit.

Ainsi j'aime à te voir, au déclin de la vie,
Docte abbé, dans ces lieux où, sans ambition,
Tu goûtes des plaisirs qui sont dignes d'envie,
Assaisonnés d'étude et de dévotion.
Oh ! que dans le vallon qui te prête son ombre,
Et sa verte pelouse et son air embaumé,
On oublie aisément qu'on avait l'esprit sombre !
On semble reposer sur un sein bien-aimé.

Murles n'est point sauvage, il a bien son mérite,
A moins qu'on ne le juge avec légèreté ;
Et pour l'observateur, pour l'homme qui médite,
Le plus laid des séjours offre quelque beauté.

On aime à saluer l'aurore matinale,
Ou, de tertres, débris d'anciens volcans éteints,
A suivre un bruit confus des voix de la rafale,
Qui s'entend répéter par les échos lointains.

Il fait beau, lorsqu'on vient si le jour s'éparpille,
Du haut du chemin droit et d'ombrage couvert,
Voir la maison de Dieu sous une campanille,
Ainsi qu'une oasis au milieu du désert;
Là, du pied de la croix, ton église modeste
Se dessine avec grâce au centre du vallon,
D'où le regard jouit de la nature agreste
Que, dans un cercle étroit, enferme l'horizon.

La fraîcheur du matin qu'un ciel pur accompagne,
L'aspect des bois, des champs, le concert des oiseaux,
Et le soleil levant, qui dore la montagne,
Réveillent soudain l'âme en endormant les maux:
Plus prompt, l'esprit s'élève et se plaît à s'étendre.
Ne nous semble-t-il pas qu'il va quitter le corps?
Un indicible état que la voix ne peut rendre,
Fait qu'en soi l'on éclate en de joyeux transports!

Dès que le tintement de la cloche argentine,
Écho de Gabriel, annonce l'Angélus,
Le vieillard se découvre et la vierge s'incline
Jusqu'à ce que des sons rien ne s'entende plus.
Souvent c'est toi qui fais cet humble et saint office;
Pour nous gratifier de ses regards d'amour,
Tu viens du Rédempteur offrir le sacrifice,
Et salûras Marie à la chute du jour.

Aux marches de l'autel où chaque jour tu pries,

Gisent des chevaliers au nom proverbial ;
Les respects des Murlais, comme leurs sympathies,
Pour ces nobles défunts marchaient d'un pas égal ;
Et, tel que deux ruisseaux nés de la même source,
Après avoir coulé dans des lits sinueux,
Se trouvent réunis à la fin de leur course,
De même ils sont venus s'y confondre tous deux.

Par de là du ruisseau que l'onde suit à peine,
En un point isolé dans cet isolement,
Sous de grands châtaigniers, une claire fontaine
Mêle aux soupirs de l'air son doux gazouillement.
Là pour l'esprit rêveur quelle halte charmante !
Le voilà transporté dans un monde nouveau.
Comme tout lui sourit ! Tout lui plaît, tout l'enchante ;
C'est de l'humanité le primitif berceau !

Dans les guérets épars vient chanter l'alouette,
Le soleil est splendide ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Le serin, la mésange et la bergeronnette,
Y redisent leurs chants, comme au temps des amours.
O jour resplendissant ! tu réchauffes ma veine !
La neige a beau venir remplacer mes cheveux,
Je semble rajeunir, assis sous un vieux chêne,
En léguant ces doux vers à mes derniers neveux !

La buse ou les autours, derrière des ruines
Où la foudre en éclats paraît avoir tombé,
Viennent y dévorer le fruit de leurs rapines,
Comme l'oiseau des nuits lorsque blanchit Phœbé.
Se peut-il qu'il ne soit ici-bas rien de stable ?
Ces créneaux défiaient les plus fiers combattants ;
Ils tombent tour à tour, pareils au grain de sable
Qu'en son rapide vol fait détacher le temps !

Combien de souvenirs sont perdus sous la ronce !
Que de débris épars frappent l'œil attristé !
Ces vieux machecoulis, ces voûtes.... tout annonce
Une antique splendeur malgré sa vétusté :
Ici l'on damoillait la gente châtellaine
Au dextre chevalier soupirant sous l'armet,
Et là le ménestrel chantait à perdre haleine
Ou provoquait la ronde au son du galoubet.

Le romarin fleuri répand son odeur forte,
Et le lierre terrestre un agréable encens;
Les thyms embaument l'air et décorent la porte
Du manoir ruiné par le pic et les ans;
Le ciste y croit aussi : sous le nom de *bruyère*,
Il offrira ses brins au ver ingénieux
Dont l'industrie attend la matière première
Que l'artisan transforme en tout tissu soyeux.

Les alentours en sont ornés de découpures:
Aspérités et creux et gorges et détours;
L'œil y trouve, en tapis, quelques belles cultures
Et des rideaux de bois reverdissant toujours.
C'est là que l'arbousier, libéral, nous invite
A goûter la saveur de ses fruits éclatants;
Que l'hyeuse, ce roi du pittoresque site,
Étale avec fierté son long manteau de glands.

Et quand, sous le *Verseau*, la terre souffreteuse
Est pareille à la femme aux membres engourdis,
L'arbousier plus coquet, mais moins grand que l'hyeuse;
Offre encor sa corbeille et de fleurs et de fruits.
Le fougueux aquilon souffle en vain la froidure;

Qu'importe des frimas la dure intensité ?
Ces parages boisés conservent leur parure,
Dont les vignes en deuil relèvent la beauté.

L'olivier, dégagé du fardeau des olives,
Laisse obéir aux vents ses flexibles rameaux ;
Le fruit du genévrier, funeste appât des grives,
Fait enfler le gousset des gardeurs de troupeaux.
En dépit de l'hiver, de son frileux cortége,
Dans notre beau climat l'herbe croît et fleurit ;
Comme la cire au feu, l'on voit fondre la neige :
La campagne est la mère aimante qui sourit.

Oh ! je ne te fais point grâce de Carabètes [1],
C'est pour ma muse en deuil un touchant souvenir !
Ses hôtes sont croyants autant qu'ils sont honnêtes,
Si le Ciel les éprouve, il saura les bénir !
Deux châsses recélaient des pétales de rose :
Le trépas l'a cueillie, en son premier printemps,
Alors que la corole était à peine éclose !!!
Quel sujet de regrets pour de tendres parents !

La résignation sur leurs traits était peinte ;
Et les mots, bien sentis, de tes lèvres tombés,
Ont gravé dans leur cœur une profonde empreinte.
Dans des pensers pieux ils restent absorbés.....
Comme cet imprévu rappelait mes alarmes !
Un crêpe noir voilait depuis peu mon chapeau,
Je sentis sur ma main tomber de chaudes larmes,
Et mes genoux ployer comme sur un tombeau !

Afin de t'épargner une sensible peine,
Je gardai pour moi seul le triste sentiment

Dont l'attrait en ce jour à le chanter m'entraîne :
La muse a son caprice et l'esprit son moment....
Mais notre œil plonge au loin dans la mer qui s'argente ;
A nos pieds se déroule un tableau gracieux ;
Tout près s'entend couler une onde transparente,
Et sur nous en image est la Reine des cieux !

Quelle heureuse rencontre, ô divine Marie,
Pour nous qui te vouons un culte spécial !
Reçois notre salut, mère sainte et chérie ;
C'est l'hommage public de l'amour filial.
Oh ! nous te le devons, Marie, à plus d'un titre :
Nos mères au berceau nous apprirent ton nom ;
Notre cité jadis te prenait pour arbitre,
Et sur l'Hôtel-de-Ville a mis ton écusson.

Où trôna le château sont les maisons rustiques,
Asile aérien des Murlais peu nombreux ;
Les débris détachés des murailles antiques,
Font des matériaux très-utiles pour eux.
Ainsi des sauvageons excroissent à la place
Qu'ombrageait des forêts un fier dominateur ;
Il défiait la foudre et bravait sa menace,
Mais pour rester debout il eut trop de hauteur !

Parmi des flots d'encens et les tribus ailées,
Nous reportons nos pas à l'ancien prieuré ;
A travers le bocage aux essences mêlées
Perce ton jardinet, aimable et bon curé.
Et par les prunelliers à la drupe innombrable
Ou la bruyère en fleur, nous descendons dispos,
Mais nos corps affaissés, que le trop-d'ans accable,
Aspirent à goûter un moment de repos.

En saluant, au loin, les croix de ton calvaire
Environné de spics et de houx épineux,
Nous touchons au bas-fond pour remonter vers l'aire,
Et croiser le tronçon de chemin rabotteux....
Ah ! nous voilà rendus au portail de l'église,
Où nous nous inclinons le front un peu suant ;
L'eau fraîche ne saurait alors être de mise,
Et l'on s'en prive afin de la boire en mangeant.

Joyeux, tu me conduis à la table amicale,
Où m'accueille un frugal, mais copieux repas ;
Pareil est l'appétit et la soif est égale,
L'épanchement des cœurs surtout n'y manque pas.
Les traits d'esprit charmants dont ta tête fourmille
Bannissent de mon front la taciturnité,
Comme un vin généreux qui mousse ou qui pétille
Dissipe la tristesse et donne la gaîté.

Puis nous allons parler, sur un long banc de pierre,
De ce monde qui passe et des splendeurs des cieux,
En attendant, du soir, l'instant de la prière,
Que rien ne peut troubler dans ces paisibles lieux.
Que la foi vers le ciel porte vite à cette heure !
On irait jusqu'à Dieu sans les liens du corps ;
Mais cela ne se peut, la mortelle demeure
Se dissout aussitôt que l'âme en est dehors.

Dans la nuit quel silence au sein du saint asile !
Pas même un balancier qui distraise l'esprit ;
On s'y repose en paix et, d'un sommeil tranquille,
Tout dort dans le vallon hors le temps qui s'enfuit.
Ah ! profitons celui qu'un Dieu d'amour nous donne
De peur que l'œil du jour ne s'ouvre plus pour nous ;

Et que notre âme, en paix, soumise, s'abandonne
Au guide qui nous mène au dernier rendez-vous !...

Tandis que des troupeaux résonnent les sonnailles,
Qu'ils vont se disperser au penchant des coteaux,
Le chasseur suit son chien, vise, frappe les cailles,
Surprend le lièvre au gîte ou poursuit des perdreaux.
Je reprends mon bâton, mes sandales poudreuses,
Et, tout en projetant de se voir d'autres fois,
Nous gravissons la côte à pierres anguleuses
Pour nous faire un adieu sous les bras de la croix.

Et chacun de nous deux va vers sa solitude :
Toi parmi les rochers, les kermès et les bois;
Moi près des instruments de travail et d'étude,
Où m'appelait naguère une mourante voix !
Le trépas foudroyait la moitié de moi-même,
La ravissait, hélas ! à mon être éperdu !!!
Je te dis mon malheur dans ce moment suprême,
Et mon cœur désolé du tien fut entendu.

Le fatal souvenir reste dans ma mémoire,
Tes procédés chrétiens sont gravés dans mon cœur.
Quarante ans d'amitié d'hommes qui savent croire,
Sont les plus doux effets des bontés du Seigneur !
Et si l'art des beaux vers n'est pas une chimère,
S'il fait aller des chants à la postérité ;
J'irai, malgré mon deuil et ma douleur amère,
Y faire retentir ces traits de ta bonté !

Le sable, sous les pieds, brûle au sol de la vie ;
Tout n'est qu'ennui, dégoût, chagrin, déception !
Ami, que le banquet où la foi nous convie

Soit le but souverain de notre ambition.
Abîmés tous les deux dans le rayon de gloire
Qui doit illuminer le froment des élus,
Puissions-nous entonner notre chant de victoire
Quand nos proches, en pleurs, diront : « Ils ne sont plus ! »

Montpellier, 1861.

NOTE.

[1] Oh ! je ne te fais point grâce de Carabètes.

Ferme située sur un terrain déclive plus élevé que le château et le village de Murles, qui le sont beaucoup au-dessus du fond du vallon, où se dessinent, complétement isolés, l'église et le presbytère. Sur la porte d'entrée du corps-de-logis de Carabètes, ainsi qu'à la fontaine qui coule près de là, se trouvent posées les armoiries de la ville de Montpellier (la Ste-Vierge assise sur son trône). A chaque endroit, une inscription indique les noms des consuls de cette ville qui firent restaurer la dite fontaine et la date de diverses réparations. — Roudil, poëte languedocien, mort au château de M. de Turenne, à Pignan, a eu séjourné à la campagne de Carabètes ; elle est attenante au bois de *Valène,* jadis propriété de la commune de Montpellier.

ENVOI.

J'ai voulu t'adresser une épître sur Murles ;
La voici terminée, et j'en suis peu content :
Comme un loup dans les bois je crains que tu ne hurles !
La muse t'a visé, c'est elle qui te vend.
Une amitié durable était de la partie,
Et, quand sur son autel je brûle de l'encens,
Si mon vers indiscret blessait ta modestie
Ou s'il ne disait vrai, blâme-le, j'y consens ;
Mais garde-moi ta sympathie.

Hymne à Saint Martyr-Agapie.

Où le conduisez-vous ? — A la mort ! A la gloire !

P. Corneille, *Polyeucte*.

HYMNE

A SAINT MARTYR-AGAPIE*.

Dans notre ardente sympathie
Pour les héros du Roi des rois,
En l'honneur de saint Agapie,
Chrétiens, réunissons nos voix !
Son front est ceint d'une couronne ;
Il brille une palme à la main,
Et la clarté qui l'environne
Est un reflet du feu divin.

Lorsqu'on possède la foi vive
Que tout chrétien devrait avoir,
Sous le soleil, quoi qu'il arrive,
On veut ce que Dieu peut vouloir :
La ferveur ou la sécheresse,
La fortune ou la pauvreté,
La joie intime ou la tristesse,
La maladie ou la santé.

La Foi transporte les montagnes,
Elle est mère des repentirs ;
Esprit divin, qui l'accompagnes,
Tu fais triompher les martyrs.

* Ne pas le confondre avec saint *Agapit*.

Elle nous guide sur la terre,
Nous élève au séjour du ciel,
Et nous donne pour divin père,
Un roi, le Monarque éternel.

Par la foi, l'Espérance donne
Des Séraphins la sainte ardeur ;
L'âme entrevoit une couronne,
Gage de l'immortel bonheur.
Cette vertu change ou transforme :
Par un secours mystérieux,
La faiblesse a la force énorme
De vaincre et de voler aux cieux !

La Charité, toujours sublime,
Tend à peupler le ciel d'élus ;
C'est elle qui combla l'abîme
Par le corps sanglant de Jésus.
D'elle s'inspirait Agapie :
De la foi valeureux soldat,
Il sut braver la horde impie
Quand poignit le jour du combat.

L'heure vient où Jésus l'appelle,
A le confesser et mourir !
Ce héros, à son Dieu fidèle,
S'abandonne pour obéir !
Plein de ferveur, il tend la gorge
Au fer des bourreaux inhumains,
Se dit chrétien ; mais on l'égorge !...
Il meurt sous d'homicides mains !

Au char pourpré du Fils de l'Homme

Désormais son nom est écrit ;
Son corps répand, tel qu'un arome,
La bonne odeur de Jésus-Christ.
Sa vue attendrit les fidèles,
Tous cœurs, battant à l'unisson,
Disent, pour les mortels rebelles,
Au Dieu d'amour : Grâce ! pardon !

Ainsi que le palmier fertile,
Agapie a donné sa fleur,
Ses reliques ont pour asile
Le sanctuaire du Seigneur.
La dévotion les honore,
Les entoure de son respect,
Et l'affligé qui les implore,
S'épanouit à leur aspect.

Rien n'a pu vaincre sa constance :
En priant Dieu dans les tourments,
Il redoutait moins la souffrance
Que ses terribles jugements.
Tout de foi comme de courage,
Bravant les horreurs de la mort,
Il a couronné son ouvrage
Et s'est fait le plus heureux sort.

Pour ce héros, c'est la victoire !
Son esprit, en triomphateur,
A déjà recueilli la gloire
Qu'a promise le Rédempteur.
La Croix rayonne sans nuage,
Des Anges le chœur applaudit ;

Les démons écument de rage,
Mais l'Église s'en réjouit !

O vous qui redoutez les hommes
Quand il faut combattre pour Dieu !
Venez près du saint où nous sommes
Vous retremper dans le Saint-Lieu.
Son âme a-t-elle été contrainte,
Il a grandi par le péril :
L'enfer veut le frapper de crainte,
Lui, montre un courage viril !

Généreux Martyr-Agapie !
Vous présentâtes votre flanc
Pour plaire à l'auteur de la vie,
Et répandîtes votre sang !
Votre esprit plane sur nos têtes,
Votre corps reste parmi nous !
Dans la tourmente des tempêtes,
De vos clients souvenez-vous.

Hallucination et Foi.

Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi quand il serait mort vivra.

Et quiconque vit et croit en moi ne mourra point éternellement, a dit Jésus.

(Jean, IX, 25, 26.)

HALLUCINATION ET FOI.

—

ÉLÉGIE.

A M. ALEXANDRE GERMAIN,

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

I

Dans un prompt secoûment de l'arbre de la vie,
J'ai vu se détacher dans sa maturité
Et descendre au tombeau mon épouse chérie!
Je traîne, hélas! ma viduité.

Que mon funèbre instinct m'amène à Saint-Lazare,
Je me fais un devoir d'y visiter nos morts;
C'est là que mon esprit, dans sa trempe bizarre,
Aime à méditer sur les corps.

Accablé de chagrins auxquels l'âme succombe,
Et le cœur attristé de regrets superflus,
Un jour j'allai, pensif, sur notre fraîche tombe,
Prier pour celle qui n'est plus!

J'ignore ce qui dut se passer dans mon âme,
Et depuis je n'ai pu m'en rendre bien raison;
Mais je crus retrouver l'image de ma femme,
Comme dans une vision.

C'étaient le port, les yeux, les traits de Joséphine,
Dans son humble maintien, dans sa simplicité,
Et, malgré ses vieux jours, son humeur enfantine,
Sa prévenance et sa bonté.

Je me surpris saisi d'une fièvre brûlante,
Et tout sensible cœur va comprendre pourquoi :
Ah ! si j'étais défunt, qu'elle fût survivante,
Elle l'éprouverait pour moi !

« Époux, c'en est assez, me dit sa voix touchante.... »
— Quoi donc ! même au tombeau je te trouve encor toi !
Si j'étais le défunt et toi la survivante,
Tu viendrais bien prier pour moi !

Laisse épancher les pleurs d'une âme bien aimante ;
C'est un faible tribut du deuil que je te doi.
Si j'étais le défunt et toi la survivante,
Tu viendrais bien pleurer sur moi !

— Mais le froid te transit, l'ouragan te tourmente,
Et de te conserver tout te fait une loi.
— Si j'étais le défunt et toi la survivante,
Tu voudrais bien souffrir pour moi !

— Je sais que tu dis vrai ; mais la pluie est battante ;
Et comment supporter l'état où je te voi ?
— Si j'étais le défunt et toi la survivante,
Tu le supporterais pour moi !

Et je sentis passer comme un battement d'aile
Qui jeta tous mes sens dans un subit émoi !
La voix, en s'éloignant : « Époux, murmura-t-elle,
» Je vais aussi prier pour toi !!.. »

Je ne l'entendis plus, et j'écoutais encore;
Mais je me trouvai seul en face du tombeau!!!
Je portai mes regards sur l'arbre que j'adore,
Et la Foi m'éclaira de son divin flambeau;
Ma nuit parut soudain beaucoup moins ténébreuse:
Devant moi je ne vis que le chemin du ciel.
Mon Dieu! dirigez-moi vers cette halte heureuse
Où l'âme se nourrit et de lait et de miel!...

II

Sur la terre d'exil, où notre nuit nous mène,
Les pleurs sont fils de l'homme et frères du malheur.
On s'y plaît en souffrant à redire sa peine;
J'en sentais le besoin pour soulager mon cœur.

Les objets regrettés présents à la pensée,
La douleur s'assoupit; il le paraît. On croit
Les beaux jours revenus, on les touche du doigt.
Qu'hélas! l'illusion est bien vite passée!

Il est sous le soleil des naturels divers:
Pour moi je chérissais ma compagne fidèle;
Je crois l'entendre encor! Mourante, elle m'appelle,
Et mon cœur lui répond par la voix de mes vers!

Tout vient la retracer à mon âme affligée;
Le hâle de la mort ne l'avait point changée,
Sur son lit de parade elle semblait dormir;
Mais que c'est en moi-même un cruel souvenir!

Sans murmures aucuns j'ai vidé le calice,
Les décrets éternels doivent avoir leur cours;

Mais, d'esprit m'unissant au divin sacrifice,
J'invoque Dieu pour elle et la pleure toujours ! ! !

Elle me précéda, je dois un jour la suivre
Pour louer de plus près le Dieu que nous aimons ;
On ne vit qu'à demi quoiqu'on semble survivre :
Le soleil de mes jours ne franchit plus les monts !

Dieu nous avait unis, le trépas nous sépare ;
Mais il n'a désormais qu'un pouvoir limité,
Depuis que l'Homme-Dieu ressuscita Lazare
Et que des morts lui-même il est ressuscité.

Je m'incline, soumis, devant la Providence.
Nos corps, qui par le temps sont tous pulvérisés,
Ne seront point sans fin perdus pour l'existence ;
Ils ressusciteront spiritualisés !

Quand sous le poids des ans ma charpente s'affaisse,
Les sentiments pieux soutiennent ma faiblesse :
N'étant pour les humains d'anéantissement,
J'espère avec Jésus vivre éternellement.

Pour ma part, je m'en tiens à cette foi sublime
Qui m'élève vers Dieu tout en comblant l'abîme.
L'homme naît pour souffrir, c'est son lot ici-bas ;
Mais qu'il croie en Jésus, il ne périra pas.

J'implore sa bonté. Certain de sa parole,
Je baise avec amour notre divin symbole ;
Et, de loin, contemplant des horizons nouveaux :
Je me sens immortel au milieu des tombeaux !

—◇—

ENVOI.

—

Au jour de ma grande tristesse,
Tu m'offris l'appui de ton bras ;
De mon cœur ne s'efface pas
Cette honorable politesse,
Et je viens humblement t'offrir
Une fleur sur la tombe éclose ;
Elle n'a ni l'éclat ni l'odeur de la rose ;
Mais elle a le parfum d'un touchant souvenir.

BEAUNE-LA-ROLLANDE.

NOVEMBRE 1870.

J'avais un petit-fils à Beaune-la-Rollande ;
Il y fit son devoir pareil au vieux soldat.
Peu nombreux qu'ils étaient, l'entreprise était grande ;
Tous attendaient le son des clairons du combat :
Moins de cent vers la mort sont lancés, sur deux mille ;
Ils brûlent de venger notre concitoyen
De bonne heure frappé, c'est Frédéric Bazille [1].
Terrible était le feu ! le danger peu moyen.
La nuit vit tour à tour tomber ces quelques braves :
Tous sont blessés ou morts ou restent prisonniers !....
Pour soutenir l'honneur du troisième Zouaves,
Un des fils de mon fils combattit des derniers.

A soixante-quinze ans j'ai fourni ma carrière ;
Que me menace-t-on de *vengeance*, de *mort* (sic) ?
Dès longtemps mes regards sont vers le cimetière :
Je suis dans la tourmente et là sera le port.

J'ai bien près de quatre-vingts ans,
Et tire quelques sons de la corde sonore ;
Dans les Temples sacrés ma voix se mêle encore
Au chœur de mes petits-enfants.
Mais, au char de la Nuit, eux au char de l'Aurore :
Je suis la fin du jour, ils sont soleils levants.

[1] De Montpellier.

REGRETS ET CONFIANCE.

REGRETS ET CONFIANCE.

—

ASPIRATION.

Vous êtes bon, très-Saint Fils de Marie,
Malgré l'éclat de la divinité !...
Nous gémissons loin de notre patrie,
Et nous souffrons pour l'avoir mérité.

Pardonnez-nous, nous ferons pénitence ;
Guérissez-nous et le corps et l'esprit :
Votre symbole est amour et clémence,
Et vous portez le nom de Jésus-Christ !

Que pouvons-nous, malheureux enfants d'Ève
Qui cheminons sous le faix de nos maux ?
En attendant qu'un plus beau jour se lève,
Notre foi prie au bruit des grandes eaux.

Comme autrefois votre sensible amante
Vous essuyait les pieds de ses cheveux,
Le cœur contrit et l'âme pénitente,
Nous le couvrons de baisers amoureux.

Quand nous sentons, sous le bronze ou l'ébène,
Des mouvements qui nous font tressaillir,

C'est l'avant-goût ici pour l'âme humaine
Des fruits qu'au ciel Dieu l'appelle à cueillir.

Heureux qui sait correspondre à la grâce !
Il a trouvé le plus riche trésor ;
Car pour le temps que tout meure ou s'efface ,
Fille du ciel , la grâce vit encor.

La fleur se fane au soleil exposée ;
Elle s'effeuille aux souffles du désert ,
Et sans la grâce , invisible rosée ,
La foi languit , inféconde , et se perd.

Encouragement.

Vous n'avez rien que vous n'ayez reçu.

St Paul.

ENCOURAGEMENT

A Mademoiselle Caroline M....., auteur du

MANUEL DU PÈLERIN DE N.-D. DE PRIME-COMBE.

Notre-Dame de Prime-Combe
Inspire à ta ferveur de pieux sentiments.
Que tu sais bien gémir, désireuse colombe,
En poussant vers le ciel tes doux roucoulements !...

Comme l'Épouse des Cantiques,
Tu ne soupires plus qu'après l'Époux divin !
Et, dans tes saints transports, tes élans séraphiques
Inspirent au lecteur la foi de l'écrivain.

Des vertus la Reine t'admire,
Lorsque pour l'exalter tu nous dis ses grandeurs ;
Si tu dépeins l'éclat de son céleste empire,
Quelqu'habitant des cieux te prête ses couleurs.

Je n'aime pas la flatterie,
Non ! ma muse toujours fut avare d'encens,
Mais je donne à ta pie et saine théorie
Un des plus mérités des encouragements.

Ta voix ne sera point perdue
Ainsi que dans les airs celle du chantre ailé :
On sent à tes accents que ton âme est émue,
Que ton christ, dans tes mains, en secret t'a parlé !

Peut-être en extase ravie
Le sentiment, le goût, le mot, tout te venait ;
Pour célébrer par toi la grâce de Marie,
Dieu soufflait son esprit, Caroline écrivait.

Quelle âme à la bouche assez pure
Chanterait dignement la mère de Jésus ?
Il n'est, dans notre exil, aucune créature ;
Il faut la Cour céleste et les chœurs des élus !

Mais d'un regard de complaisance
Près du trône enflammé de son Fils triomphant,
La Bonne Mère approuve et prie avec instance
Pour le bonheur futur de sa pieuse enfant.

Ne t'étonne pas des épreuves :
Du fardeau du péché qui ne porta sa part ?
Ah ! pour voir à quel point les âmes restent neuves,
Dieu nous laisse à nous-même, et se tient à l'écart.

Ton sexe compte une Thérèse,
Plus d'une Magdeleine au profond repentir ;
Le nôtre, un Augustin brûlant comme la braise,
Et des Paul que le Ciel frappe pour convertir.

L'Étoile de la mer te guide,
Elle dirigera ta nacelle et tes pas.
Son nom saint et béni te servira d'égide :
Malgré les éléments tu ne périras pas.

Dieu nous écoute tous ; qu'importe,
Quand du fond du néant nous montons jusqu'à lui,
Quel que soit notre sexe. A chaque être il apporte :
Au fort plus de puissance, au faible plus d'appui.

Ainsi que l'humble violette
Sous la feuille ignorée exhale son encens,
De même tu répands, du fond de ta retraite,
De mystiques pensers pleins de vie et de sens.

Ta prose coule harmonieuse ;
Elle a de la beauté la grâce et la fraîcheur,
Et mon âme bénit cette rencontre heureuse
Qui m'en fait par état savourer la primeur[1].

Elle est une heureuse pensée ;
Aux yeux des pèlerins, une bonne action :
La prière pour eux, à l'autel commencée,
Va, d'échos en échos, se finir dans Sion !

C'est une perle magnifique,
Digne de figurer dans le plus riche écrin ;
C'est un soupir d'élu, c'est un pieux cantique,
C'est de tout chapelet un modèle de grain.

Par tes crayons quelles images
S'offrent à notre esprit sous un aspect charmant !
Ébauchés ou finis ces tableaux dans tes pages,
Dilatent les cœurs purs religieusement.

D'ici je vois le Sanctuaire
Desservi dès longtemps par le prêtre chrétien,
Et l'agreste vallon cher à la Bonne Mère
Et les processions que tu décris si bien.

J'entends le chœur de jeunes vierges
Gravissant la montagne ou mesurant leurs pas,
Et, tandis qu'à l'autel brûlent de nombreux cierges,
Simuler les contours des énormes boas.

Les gracieuses banderoles,
Obéissant dans l'air aux caprices du vent,
Sont comme ces esprits, amants de nos symboles,
Qui portent nos soupirs au sein du Dieu vivant.

Parmi les ronces de la vie,
Où le sage se fraie un pénible chemin,
Il rencontre parfois, dans l'ombre épanouïe,
Une fleur qu'il contemple et soigne de sa main.

Ainsi ne t'ai-je pas trouvée
Exhalant ton arome en brillant de fraîcheur ?
Mais par les sentiments tu t'es plus élevée
En versant tes parfums sur les pieds du Sauveur !

J'estime en toi la modestie,
Cette rare vertu qui sied tant au savoir ;
Voilà ce qui me rend fier de ta sympathie :
A la fin d'un long jour, c'est l'étoile du soir.

Les hivers ont blanchi ma tête,
Et du tombeau mes pieds touchent déjà le seuil ;
Garde un bon souvenir au sensible poëte
Qui pour te mieux chanter a fait taire son deuil ;

Confiante en la Bonne Mère,
Dont le Fils est toujours ton divin protecteur,
Elle t'aplanira tout sentier de la terre,
Et tu reposeras, dans le ciel, sur son cœur.

C'est le terme de l'espérance
Où l'on doive aspirer au delà de l'exil ;
Car, sans elle : les arts, le talent, la science,
Pour les cœurs embrasés tout serait puéril.

Le juste secouant ses ailes
Lorsqu'il fait aux mortels de suprêmes adieux ;
S'élève pour s'abattre aux plaines éternelles,
Où la gloire l'attend dans l'infini des cieux.

—

INVOCATION A MARIE.

Vers vous, ô Vierge immaculée,
Nous élevons nos cœurs et nos bras suppliants !
Puisqu'auprès du Très-Haut vous fûtes appelée,
Daignez faire exaucer les vœux de vos clients.

Septembre 1865.

NOTE

—

[1] Qui m'en fait par état savourer la primeur.

L'impression des deux éditions du *Manuel du Pèlerin de N.-D.-de-Prime-Combe*, dont la 2e revêtue de l'approbation de Monseigneur Plantier, évêque de Nimes, furent tour à tour confiées à nos presses.

Pèlerinage à N.-D. de Prime-Combe.

De la Reine des cieux que le nom soit béni.

DUTOUR.

PÈLERINAGE A NOTRE-DAME-DE-PRIME-COMBE.

MES IMPRESSIONS.

HOMMAGE A LA VIERGE.

I

Fiers d'accourir vers ce pèlerinage,
Notre réveil a devancé le jour ;
Auguste Vierge, ah ! recevez l'hommage
Et de nos cœurs et de nos chants d'amour !

Et Dieu conduit des dévots à Marie :
L'astre des nuits les écoute chanter ;
Tout s'avançant la caravane prie,
Bénit le nom qu'elle veut exalter.

Quatorze croix plus ou moins espacées
Pénètrent l'âme en élevant l'esprit ;
On s'entretient des plus saintes pensées,
On sent les maux qu'a soufferts Jésus-Christ !

Chacun se signe et, mettant pied à terre,
S'écrie : « Amis, enfin nous y voilà ! »

Chantons une hymne à notre Bonne Mère....
L'écho répète : *Ave, maris Stella !*

Il réjouit les autres caravanes
Montant aussi par de divers chemins,
Plus lentement qu'en des surfaces planes,
Pour se mêler aux flots des pèlerins.

On trouve ici différents véhicules,
De vieux roussins près du coursier fringant....
Là, des zélés, des Saints dignes émules,
Et l'humble sexe et le sexe élégant.

Tout pèlerin se porte à la chapelle,
Dans un clin-d'œil tous les rangs sont garnis,
Le luminaire y brille, il étincelle,
Et dit la foi des chrétiens réunis.

Quelle ferveur à l'autel de Marie !
Le Ciel peut-il n'être pas triomphant ?
Tout cœur y brûle, et chaque âme supplie
La Vierge-Mère et son divin Enfant.

II

Vous que l'on voit sur les ailes des Anges,
Et qui régnez près du Père Éternel,
Daignerez-vous écouter nos louanges
Pour attendrir votre cœur maternel ?

Vous le ferez ! Connaissant des misères
Que d'un regard vous pouvez soulager,
Prêtez l'oreille à nos humbles prières
Pour nous guérir ou pour nous consoler !

Des *ex-voto* flattent notre espérance,
Témoins parlants de signalés bienfaits,
Ils sont offerts aux yeux de l'assistance
Pour rappeler ceux que vous avez faits.

En vos bontés chacun de nous espère,
Du bleu manteau mettez-nous sous les plis;
On est heureux de vous avoir pour mère,
Quand le Sauveur est aussi votre fils!

Des passions apaisez la tempête,
Astre des mers, Souveraine des cœurs,
Et, du serpent en écrasant la tête,
Priez pour nous, pour nous, pauvres pécheurs!

Lorsque des Saints l'innombrable assemblée
Célèbre au ciel vos uniques vertus,
Tous les honneurs, ô Vierge immaculée,
Par notre foi vous sont aussi rendus!

A vous louer l'Église nous invite,
Nous trouvons doux d'invoquer votre nom,
Nous vénérons votre image bénite;
Elle est pour nous plus qu'un palladium!

Je vous salue, ô Vierge!.... A Prime-Combe,
Tout mon bonheur est de vous honorer.
Voyant mes pieds sur le bord de la tombe,
Je fais un vœu, c'est de persévérer!

Obtenez-moi de Jésus cette grâce,
Pour qu'il me soit miséricordieux,
Pour que je voie un jour sa sainte face,
Pour que j'habite avec lui dans les cieux!

III

Au sacrifice, à la cérémonie,
Où pain et vin sur l'autel sont offerts,
Vient s'ajouter une douce harmonie,
Comme un écho des célestes concerts.

De tous les points de fortunés convives
Viennent s'asseoir au banquet de l'Agneau ;
Plus que le feu, les âmes y sont vives,
Oh ! pour la foi que ce spectacle est beau !

Je ne sais pas si les Anges eux-mêmes
En ce moment ne seraient point jaloux ;
Mais tous voudraient, par des efforts suprêmes,
Participer aux noces de l'Époux !

Enfin, la cire au parvis seule brûle ;
Mais sur l'autel de la mère de Dieu,
En parfum tombe un infime globule,
Qui se dilate et remplit le Saint-Lieu !

Le bon Pasteur, qu'entourent ses ouailles,
N'y peut suffire en se multipliant,
Il bénit là chapelets et médailles,
Qu'il doit palper tout *indulgentiant*.

A lui venus, d'assez longues distances,
S'improviser ses collaborateurs,
Des pèlerins comblent les espérances
D'un bien zélé, d'un des meilleurs pasteurs.

Quelques beautés, pèlerines pieuses,
Blessent leurs pieds aux cailloux du chemin,

Et vont, chantant, sous des voûtes ombreuses,
Prier Marie un rosaire à la main.

Tel, voyageur des régions humides,
Sous le soleil du plus beau des climats,
S'abat un vol de colombes timides
Pour roucouler et prendre leurs ébats.

Paix !.... L'Angélus ! dit une voix céleste
Qui frappe l'air de sons mystérieux,
C'est le salut que la cloche modeste
Fait par trois fois à la Reine des Cieux....

La foule, éparse, à l'ombre se repose,
Prend son repas, et, de gaîté de cœur,
Elle s'anime, elle rit, elle cause
De la beauté de ce jour de bonheur.

Oh ! qu'on se plait alors dans le bocage
A vénérer la Reine des vertus !
Hors de prier, dans ce béni parage,
Tous sentiments près d'elle se sont tus.

IV

Vêpres sonnant, l'église est trop petite :
Comme dedans, on les chante dehors ;
Le goupillon asperge l'eau bénite,
Et l'on termine en priant pour les morts.

Puis, sous les dais qu'offre un charmant ombrage,
Va se grouper, sur un sol incliné,
Le plus grand flot de ce pèlerinage ;
L'autre est, plus bas, d'un prêtre dominé.

Tel que jadis Jésus sur la montagne,
Cet inspiré développe sa voix,
Que l'Esprit-Saint dans les cœurs accompagne,
Sous un ciel bleu, sous la feuille des bois.

Son verbe mâle étonne les oreilles,
Les chatouillant délicieusement,
Et de la Vierge il dit tant de merveilles,
Qu'il fait verser des pleurs de sentiment !!!

Magnificat, cette action de grâce,
Chantée en chœur par la procession,
Paraît encor revêtir plus de grâce,
Retentissant dans le fond du vallon.

Et l'on assiste au baiser de Marie,
Qui tend la joue au plus petit enfant ;
On se retire avec l'âme attendrie,
L'esprit tranquille et le cœur triomphant.

La nuit descend et le jour se retire,
Il est témoin d'ineffables adieux ;
Seul attardé, je chante sur ma lyre,
En m'inspirant de la *Lyre* des cieux !...

Un grand silence envahit Prime-Combe :
Le bruit des chars a fui dans le lointain ;
Je prie encor à la fraîcheur qui tombe,
Et vous salue, Étoile du matin !!!

Méditation religieuse.

Donne à ce jeune cœur le mystique aliment
Qui nourrit de délice et de ravissement.

Un Amant de la Croix.

MÉDITATION RELIGIEUSE.

A MA PETITE-FILLE, MARIE GROLLIER,

Prête à faire sa première communion dans un couvent de Visitandines.

Mai 1868.

C'est le plus beau des jours, ma petite Marie,
Que le jour où Jésus, le fils du Roi des rois,
Sous les voiles sacrés du nom d'*Eucharistie*,
Vient résider en nous pour la première fois.

Les brûlants Séraphins se couvrent de leurs ailes,
Prosternés près du Dieu de toute sainteté.
S'il descend jusqu'à nous, créatures mortelles,
Qu'il faut s'humilier devant sa Majesté !

Prête à renouveler de suprêmes promesses,
Renonçant à jamais à l'auteur de tous maux,
Qui fait seul nos ennuis, nos peines, nos tristesses,
Retrempe-toi de cœur dans les fonts baptismaux.

Quand de la pureté le lis est le symbole,
Afin d'en posséder l'éclatante blancheur
Pour recevoir Celui qui sur l'autel s'immole ;
Aime d'en cultiver et la tige et la fleur.

Avant qu'au saint banquet tu ne sois saturée,
Éprouve en toi la soif du pur sang de l'Agneau,
Ainsi qu'au fond des bois une biche altérée
Languit en désirant l'onde d'un clair ruisseau.

L'Hostie est un Soleil illuminant les âmes;
Il vient les dilater par sa douce chaleur,
Et ce n'est qu'aux rayons de ses divines flammes
Que les cœurs trouveront la paix et le bonheur.

Du froment consacré, nourriture céleste,
On doit ne s'approcher qu'avec recueillement,
Avoir l'esprit à Dieu et le maintien modeste,
Éprouver tour à tour et joie et tremblement.

Pour cet acte, oh! jamais l'âme n'est assez pure,
Ni des faibles mortels le cœur assez brûlant;
Car, pour se transformer en vile créature,
Notre divin Agneau nous appelle en bêlant!

Que ta foi soit pareille à la flamme des cierges.
S'il est du haut des cieux notre unique Sauveur,
Il est aussi le Vin qui fait germer les vierges,
Et dans le lieu d'exil, le pain du voyageur.

Excite ton désir par une ardeur fervente;
Qu'il languisse d'amour le cœur qu'il t'a donné!
Malgré l'indignité de son humble servante,
Tu verras au banquet ton effort couronné.

Adore saintement Jésus-Eucharistie !!!....
Dans ton cœur descendu fais taire tous tes sens:
Pour que ton âme en Lui soit comme anéantie,
Que tes yeux de la foi restent seuls clairvoyants!

O le mystérieux, l'admirable commerce !
On ne vit plus alors, mais Jésus vit en nous ;
Par le souffle divin, qui l'endort ou la berce,
L'âme repose au sein de l'ineffable Époux.

Du corps de Jésus-Christ ta piété ravie,
Tiens à le posséder sur l'autel de ton cœur,
Afin de l'adorer chaque instant de ta vie
Après avoir goûté sa suave douceur.

Surabondant de joie, ah ! dis extasiée,
Confuse des bontés d'un Dieu pour ses enfants :
Si mon âme avait faim, elle est rassasiée ;
Je vous offre à jamais de mon cœur les élans.

Et prévenue alors par des grâces nouvelles,
Elles t'attireront vers le Pain des élus ;
Et Dieu, te protégeant de l'ombre de ses ailes,
Tu le glorifiras toujours de plus en plus !....

Des anges de vertu suis les pieuses traces ;
On ne peut sur leurs pas risquer de s'égarer :
Pour obtenir du Ciel les faveurs et les grâces,
Esclaves de l'amour, elles vont soupirer.

ENVOI.

—

Je suis heureux, avant de fermer l'œil,
De t'adresser des conseils de grand-père ;
Je réclame pour eux un filial accueil,
Et c'est de ton cœur bon ce que le mien espère.

Vivent les Prix!

Oh ! bienheureux mille fois
L'enfant que le Seigneur aime,
Qui de bonne heure entend sa voix,
Et que ce Dieu daigne instruire lui-même !

J. Racine.

VIVENT LES PRIX !

Pour le jour de leur distribution dans une maison d'éducation de jeunes demoiselles.

—

1866.

Soyons sages comme des anges,
Malgré notre contentement ;
Marie, oh ! reçois nos louanges
Dans ce délicieux moment.
L'assistance s'est complétée,
Tous les rangs vides sont remplis ;
Écrions-nous, l'âme enchantée :
Vivent les prix ! Vivent les prix !

C'est un jour charmant pour l'Élève ;
On le voit poindre avec bonheur.
Et dès que le soleil se lève,
On sent se dilater son cœur.
Tout succès sourit au jeune âge ;
C'est un attrait pour l'avenir :
Les lauriers brillent davantage
Aux fronts que rien n'a pu ternir.

Les prix sont une jouissance ;
C'est le triomphe des enfants ;

C'est leur plus douce récompense,
Un vrai plaisir pour les parents.
Les couronnes qui sont tressées
Sont là pour décorer nos fronts.
Comme de nos mains empressées
Avec gaîté nous les ceindrons !

Parents, amis et vous amies,
Charme de la réunion,
Soyez bénis, soyez bénies ;
Nos cœurs battent à l'unisson !
Il est heureux d'être acclamées
Alors qu'on a bien combattu ;
Car on doit être couronnées
Par la grâce, par la vertu.

Sous l'œil de la divine Mère,
Près de lis de la pureté,
Nous respirons une atmosphère
De paix et de suavité.
Et nous allons, simples, candides,
Sous la houlette d'un pasteur,
Ainsi que des agneaux timides,
Aux pâturages du Seigneur.

Pour notre bonheur il médite,
Sous nos pas sème des vertus,
Au saint banquet il nous invite
Pour nourrir nos cœurs de Jésus.
Que sa parole soit bénie ;
Qu'elle ne tombe pas en vain.
Nous serons enfants de Marie,
Compagnes de l'Époux divin.

Ainsi qu'à l'aimable assistance ,
Merci , ministres des autels ,
Pour votre extrême bienveillance
Et tous vos égards paternels.
Des lauriers parent notre tête ;
L'écho répond à nos accords.
Ah ! pour couronner cette fête ,
Faisons éclater nos transports !

Soyons sages comme des anges ,
Malgré notre contentement ;
Marie , oh ! reçois nos louanges
Dans ce délicieux moment.
L'assistance étant complétée ,
Les rangs vides s'étant remplis ,
Écrions-nous , l'âme enchantée :
Vivent les prix ! Vivent les prix !

Nota. La pièce précédente a été mise en musique, avec accompagnement de piano, par le père Vigourel, supérieur des *Pères adorateurs.*

Clémentville.

Un seul être *lui* manque, et tout est dépeuplé.

LAMARTINE, *Méditations.*

CLÉMENTVILLE,

ÉLÉGIES

à l'occasion et à suite de la mort prématurée de

Mme Alexandrine-Françoise-Alice BOREL DE SOUBERAN,
née BONNARIC.

—

1869.

I

Dieu ! c'en est fait ! Ah ! l'on emporte Alice !...
La peine, hélas ! oppresse tous les cœurs !
Le chant des morts, seul bruit qui retentisse,
Pénètre l'âme et provoque les pleurs !
Sur tous les fronts est peinte la tristesse ;
On ne voit plus que des habits de deuil :
Parents, amis, tout gémit et se presse
Pour la pleurer en suivant le cercueil !!!...

Qu'au désespoir le païen s'abandonne !
La foi nous montre un avenir plus beau :
Le Dieu qui frappe est le Dieu qui pardonne,
Qui rémunère au delà du tombeau :
Jésus nous fit l'heureuse destinée
De nous sauver ; car, subissant la mort,
En vain d'Adam la race est condamnée,
Lui nous rachète et nous conduit au port.

O cœurs chrétiens ! notre port, c'est la tombe
D'où nous devons un jour ressusciter ;
Donnons des pleurs à l'être qui succombe,
Mais louons Dieu sur qui l'on peut compter !!!
Alice acquise à la mère patrie,
En holocauste expira sur l'autel ;
Et, quoique jeune au banquet de la vie,
Elle était mûre et prête pour le ciel.

Quand la santé trahit cette âme aimante,
L'hymen voyait la plus douce union ;
L'époux bientôt pleura sur son amante,
Cédant la vie au funèbre frisson !
Cet ange humain, l'idole de sa mère,
Qui d'un époux faisait tout le bonheur,
Alla rejoindre et sa sœur et son père,
En s'envolant de son lit de douleur.

Quelle douceur et quelle bienveillance
Ornaient son cœur, siége de la bonté !
La foi chez elle, ainsi que l'espérance,
Le remplissait avec la charité ;
Et ces vertus ont tressé la couronne
Qui doit briller sur son front radieux :
Ame chrétienne et charitable et bonne
Trouve Jésus miséricordieux !

L'être imparfait qui naquit enfant d'Ève,
Est apparu pour se plaindre et souffrir ;
Il faut au ciel que son esprit s'élève,
Pour vivre heureux, et du bonheur jouir.

La noble dame a fini sa carrière,
Et, pour avoir chrétiennement souffert,
En pénétrant la céleste lumière,
Sa voix se mêle à l'éternel concert.

II

Je dis en moi : « Somptueux Clémentville,
» Sous quel aspect te revois-je aujourd'hui !
» Dans les retours de ce monde mobile
» Pourquoi faut-il que le bonheur t'ait fui ?... »
Un noble époux a vu rompre la chaîne
Qui l'attachait à l'objet bien-aimé !
Et leur flambeau d'hymen brûlait à peine,
Qu'il s'éteignit aussitôt qu'allumé !

Naguère, hélas ! s'est ouvert une tombe :
Les nœuds d'hymen venaient d'être rompus,
Car la douleur étreignit la colombe
Et l'étouffa !... L'on ne la verra plus !
L'esprit de foi relève la pensée :
Alice habite en un monde nouveau ;
Le Dieu clément près de lui l'a placée,
Et son destin désormais est plus beau.

Vous qu'elle allait recevoir au passage
En souriant, sœurs de Vincent de Paul,
Elle n'est plus !.... Colombe au blanc plumage,
Vers le Seigneur son âme a pris son vol.
Et vous aussi, Petites Sœurs des pauvres,
Qu'elle accueillait toujours avec plaisir,
Devant la croix, oh ! ne soyez pas sobres :
Pour la défunte un constant souvenir !

Ah ! Clémentville a perdu tous ses charmes !
L'orme sa feuille et les fleurs leur beauté !
Que, pour Alice, on a versé de larmes
Depuis l'instant que le coup a porté !
Malgré son parc, sa terrasse splendide,
Qu'est cet asile ? Un superbe tombeau,
Où l'on ne trouve à présent que le vide !
Elle peuplait seule tout le château !

Dans les beaux jours consacrés à Marie,
Dont le nom saint réjouit tous les cœurs,
Oh ! qu'elle aimait, pour la Mère chérie,
A prodiguer ses corbeilles de fleurs !
Elle n'est plus, la regrettable Alice,
Qui n'a compté que trente-deux printemps !
Elle est au ciel ! Que son âme y jouisse
Du bonheur vrai qui n'est point dans le temps !...

Jeunes enfants, filles de Parthénope,
Qui l'appeliez par quelques coups d'archet,
Dans votre tour aux châteaux de l'Europe,
En votre main la sienne s'épanchait [1] !
Et vous cherchiez à trouver la *Signore*
Vous recevant familièrement....
Il m'en souvient, je crois l'entendre encore ;
Mais c'est mon cœur, sensible, qui se ment !!!

D'Alice, oh non ! l'on n'y trouve plus l'ombre !
Un crêpe noir seul règne sur ces bords ;
Il donne à tout comme une teinte sombre,
Qui des oiseaux fait cesser les transports !

Mais on salue une mère abîmée,
Au corps penché tel qu'un saule pleureur,
Vous rappelant sa fille bien-aimée,
Qu'elle a vu croître.... et tomber dans sa fleur !

NOTE.

—

1 En votre main la sienne s'épanchait !

Dans leurs pérégrinations, deux toutes jeunes virtuoses napolitaines séjournèrent quelque temps à Montpellier. On était dans la belle saison et les gens riches habitaient les campagnes, où ces enfants allaient se présenter. Leur jeunesse et leur talent précoce trouvaient un accès facile auprès de Mlle Bonnaric. Elle leur parlait du beau pays de Naples qu'elle avait visité, et leur donnait de l'argent et des nippes.

Souvenir ou Regard Rétrospectif

Sur la vie de Barthélemi Azaïa.

... J'entendis une voix du ciel qui me disait :
« Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! »

S. Jean. *Apoc.*, ch. XIV, 13.

SOUVENIR

OU REGARD RÉTROSPECTIF

SUR LA VIE

DE BARTHÉLEMI AZAÏS, MON PARENT ET AMI.

—

A SA FAMILLE.

I

Au sein de la tristesse, ainsi que dans la joie,
En chantant ses amis il semble qu'on les voie ;
Et l'on ne voudrait point cesser de les chanter
Que pour bénir le Maître ou pour les écouter.
Trop souvent des cyprès ont ombragé ma lyre !
Mais comment comprimer un funèbre délire
Quand la douce amitié revendique ses droits ?
La nôtre a compté d'ans jusqu'à septante-trois.
Nos cœurs, tout fournissant cette longue carrière,
Ne pensèrent jamais à rester en arrière,
Alors qu'il s'agissait de payer de retour ;
C'était un vrai bonheur de se voir tour à tour.
O séparation ! que tu serais cruelle
Si l'on n'espérait pas d'existence nouvelle,
Pour se revoir tous deux, pendant l'éternité,
Abîmés dans le sein du Dieu de sainteté !

Azaïs, tu n'es plus !!!... Nous pleurons sur ta tombe
En mêlant nos regrets à la larme qui tombe !
Je tiens à te chanter, modeste homme de bien :
Les phases de tes jours m'en donnent le moyen.
Oh ! qu'il a bien pensé ton pieux Ananie [1]
De louer hautement une si belle vie !
Je ne viens qu'après lui, répandant quelques fleurs,
Offrir au vieil ami le tribut de mes pleurs !!!
Puisses-tu, m'écoutant de l'empire des ombres,
Tressaillir à ton nom dans les demeures sombres !...
Ah ! puisses-tu plutôt, aux accents de ma voix,
Déposer cet hommage aux pieds du Roi des rois !

II

Dans des temps indécis, sa famille, ravie,
L'accueillit avec joie aux portes de la vie ;
On le voyait bientôt, aimable Éliacin,
Élever vers le Ciel sa voix de chérubin ;
Le culte des autels lui devint une fête :
Il présentait l'encens, agitait la sonnette,
Et, sentant pour Jésus, battre son jeune cœur,
Il adorait déjà notre divin Sauveur !
Sa voix, développée, il la guide à merveille ;
Plaît, dans le temple saint, à la plus fine oreille :
De l'entendre chacun éprouve le désir.
Pour lui les chants sacrés étaient son grand plaisir ;
Il présidait aux chœurs des motets, et des psaumes
Qui doivent retentir jusques aux derniers hommes !
Le temps marche à grands pas, mais les événements
N'altérèrent jamais ses nobles sentiments :
Nos fastes ont inscrit cette époque fatale
Où, l'aigle s'abattant, la famille royale

Erre comme un troupeau qui n'a plus de pasteur.
Le Midi de crier : *A bas l'usurpateur !*
Le tumulte fut grand, l'effervescence extrême ;
On brûlait de servir sous le duc d'Angoulême.
Le tout jeune Azaïs, plein d'ardeur, plein de foi,
Ainsi que pour son Dieu, veut mourir pour son Roi.
Vainement !... L'Empereur se rassied sur le trône,
Quand le Prince est captif loin des rives du Rhône[2] !...
Le lis réapparut dans un éclat plus beau ;
Mais depuis !.... Le défunt l'aima jusqu'au tombeau.
Eh ! qu'il a vu de fois tromper ses espérances !
Qu'il a gémi témoin des grandes défaillances !
Nourri de souvenirs et de traditions,
Il blâmait tous excès des révolutions,
Soupirait pour son lis au milieu des épines,
Près de sceptres brisés loin d'antiques ruines ;
En vain espérait-il le voir s'épanouir,
La fleur languit encore et lui s'est vu mourir !
Tel que ses devanciers il lui vouait un culte,
Royaliste vieillard comme il le fut adulte.
Cet homme aux simples goûts, mais noble par le cœur,
Sacrifia toujours sur l'autel du malheur !

III

Aux jours de son printemps, il choisit une amie
Qu'il unit à son sort pour le cours de la vie ;
Et, l'hymen le comblant de ses douces faveurs,
On a vu son manoir rempli d'adorateurs.
Heureux père ! En lui-même il nageait dans la joie
De voir tous ses enfants suivre la bonne voie,
De recueillir ainsi ce qu'il avait semé :
Comme il les aima tous, de tous il fut aimé.

D'abord enfant soumis, plus tard il fut bon père,
Époux affectueux, ami tendre, sincère;
Et, de la parenté resserrant les liens,
S'attachait à tous ceux que le sang faisait siens.
Certain de posséder toute leur sympathie,
Il s'en félicitait la face épanouïe.
S'étant développé dans un sage milieu,
Son premier des devoirs était de servir Dieu;
Aussi le faisait-il. Dans sa pensée intime,
L'homme marche à tâtons sur les bords d'un abîme,
Celui qui se confie à ses pieds chancelants,
Peut tomber sans retour dans les gouffres béants;
Mais il est comme un fil qui conduit l'âme humaine
Des ombres du chaos au céleste domaine,
Et ce fil conducteur n'est autre que la foi
Dispensée aux mortels par le Souverain Roi.
Ah! que le cher défunt l'avait bien en partage!
Il la communiquait à tous. Le froid de l'âge,
Loin de nuire au degré de sa vivacité,
A son feu ne donna que plus d'intensité.
Parfois dans un sillon la charrue enfoncée,
Il élevait vers Dieu sa pieuse pensée,
Et comme tous les biens ne viennent que de lui,
Il implorait son aide et son divin appui.
Fidèle observateur de nos sacrés symboles,
Il était réservé jusques dans ses paroles,
Et, quoique d'humeur franche et le cœur sur la main,
On ne le prit jamais parlant mal du prochain;
Même au cours du torrent des faiblesses mortelles,
L'ange de la vertu le couvrait de ses ailes,
Et, sa foi s'embrasant au foyer de l'amour,
Tout en lui n'aspirait qu'au céleste séjour.

En respirant l'encens de la plaine fleurie,
Il nourrissait sa foi des grandeurs de Marie,
Revenait au manoir tout fredonnant des chants
Aux justes familiers, peu connus des méchants;
Et, chrétien bienheureux, en sa pieuse sphère,
Était plus dans le ciel qu'il n'était sur la terre.

IV

Nous eûmes un ami selon le cœur de Dieu
Dont le beau souvenir vient ici dans son lieu :
Vivant du même espoir et de la même vie,
Azaïs avec lui marchait de compagnie;
Il citait qu'un matin, s'en allant au labour :
« Azaïs, dit Auguste[3], aujourd'hui quel beau jour !
» Louons-en le Seigneur; c'est sa main libérale
» Qui répand tous les dons que la nature étale.
» Il féconde les champs, les vignes et les prés,
» Donne un parfum aux fleurs dont ils sont diaprés.
» Ne cessons d'en bénir sa bonté paternelle
» Et ne résistons point quand sa voix nous appelle;
» Car il est lui seul tout et nous ne sommes rien.
» On doit penser ainsi pour vivre en bon chrétien. »
Oh ! comme il admirait cette bonne pensée
D'un mortel à foi vive, à l'âme bien placée !
De le revoir au ciel, il brûlait du désir,
Et garda cet espoir jusqu'au dernier soupir.
Digne héritier du sang de ses loyaux ancêtres,
Il vénérait l'Église, était l'ami des prêtres;
C'était un pratiquant sans faiblesse et sans fard,
Qui de la vérité portait haut l'étendard.
Droits étaient ses pensers, ses mœurs patriarcales;
Des parvis du lieu saint, ses pieds usaient les dales,

Et lorsqu'il s'asséyait au banquet de l'Agneau,
Il n'en sortait qu'armé d'un courage nouveau
Pour supporter les croix, le fardeau des épreuves,
Que trouvent sur leurs pas même les âmes neuves.
A captiver l'esprit de ses concitoyens,
Il ne trouva jamais que d'obstacles moyens;
Homme conciliant, aux manières aimables,
Dans ses mains il tenait le cœur de ses semblables,
Il était des croyants comme on en voit trop peu,
Qui de la vérité ne se font point un jeu,
Qui, tenant à leurs droits, respectent ceux des autres,
Car les biens du prochain sont loin d'être les nôtres.
Tels vivaient ici-bas de bienheureux mortels
Que l'Église a, plus tard, placés sur nos autels.
Les hommes tels que lui sous le ciel sont bien rares,
Ils font exception, de nos jours; les avares,
Ces riches indigents qui regorgent de biens,
Pullulent au milieu des bons concitoyens.
Aussi se comptent-ils les fidèles d'élite
Chez qui la charité ne voit pas de limite.
Quand la faux de la Mort les abat sous ses coups,
Les regrets sont communs et c'est un deuil pour tous.
Ainsi le veut du Ciel la bonté souveraine,
Pour soulager les cœurs, pour tempérer la peine.
Avec précaution, dans son zèle prudent,
Il visitait la veuve, assistait l'indigent,
Et se livrait de même aux pieuses manœuvres
Par qui l'on fait fleurir toutes les bonnes œuvres.
S'il aimait les jardins, les vignobles, les champs,
Il fuyait loin des lieux fréquentés des méchants;
La nuit, voyant les corps qui brillaient sur sa tête,
Il entonnait *Cœli*.... ce chant du roi-prophète,

Où David, l'inspiré, le saint contemplateur,
Rend un hommage digne au divin Créateur.
Qu'avec goût il chantait ses divines louanges
Auprès du Saint des saints qu'environnent les anges!
A soixante ans et plus, un parfait connaisseur
Trouva sa voix fort juste et pleine de fraîcheur.
Dans les transactions, d'une droiture extrême,
Il blâmait qu'envers lui ce ne fût point de même;
Mais n'en restait pas moins fidèle à son devoir.
Il pensait qu'en cela vouloir c'était pouvoir.
Plein de foi, de vertu, de courage et de force,
Ne faiblissant jamais, il voit trop qu'on s'efforce
A semer de l'ivraie au milieu du bon grain,
Et tient l'œil vers le champ que Dieu mit sous sa main.

V

Aux qualités du cœur peintes sur sa figure,
Venait en lui se joindre une belle stature;
Son commerce facile et son air avenant
Gagnaient en sa faveur l'esprit de tout venant.
Qu'une amitié choisie arrivât à sa table,
Dans ses traits s'annonçait un plaisir délectable;
Au moment de sortir et de prendre congé,
On eût dit qu'il était lui-même l'obligé;
Et, le jour solennel de la fête locale,
(Pendant que le festin se dressait dans la salle)
Souriait à l'aspect de ses amis nombreux.
On sait comme il aimait à causer avec eux!
Et si la politique était de la partie,
Les amateurs du lis avaient sa sympathie:
Cette fleur, qu'il connut presque dès le berceau,
A fait battre son cœur jusqu'au bord du tombeau!

Qui dira son bonheur lorsque le Ciel l'exauce,
Qu'il compte un de ses fils parmi le sacerdoce?
C'est celui qui, lisant jusques au fond des cœurs,
Les combla lui de joie et son fils de faveurs.
Mais dans ce monde, hélas! nul ciel n'est sans orage :
La mort vint lui ravir une compagne sage;
Il la pleura longtemps, la regretta toujours.
Ce deuil ne l'a quitté qu'à la fin de ses jours!
Au paisible manoir, patriarcal asile,
En voyant s'écouler sa vie humble et tranquille,
A défaut de compagne, il trouvait ses enfants
Doux et respectueux, soumis, obéissants;
D'exemple il enseignait, à ses fils, à ses filles,
Que l'esprit de support est la paix des familles;
Il avait, ce cœur pur, ce chrétien comme il faut,
Toutes les qualités et pas un seul défaut!
Que ne pouvait-il voir son populeux village
Plein de la charité qu'il avait en partage!
Lui brûlait du désir, dans ce monde proscrit,
De suivre pied à pied les pas de Jésus-Christ....
Un jour, il m'en souvient, touchant à la vieillesse,
Je suis, chez Azaïs, comblé de politesse :
Sur des sureaux fleuris [4], le chantre du printemps
Émettait jour et nuit ses mélodieux chants.
A travers les rameaux et la feuille légère,
Il semblait défier la voix de son confrère;
Celui-ci d'applaudir le céleste Ouvrier
D'orner de tant d'éclat un si frêle gosier;
On aurait dit qu'alors, ravi, hors de lui-même,
Il bénissait en Dieu le Créateur suprême;
Qu'il mêlait sa prière aux doux parfums du miel;
Que c'était pour son âme un avant-goût du ciel!

En charmant ses ennuis, cet unique avantage
Rendait moins accablant le poids de son veuvage.
Hélas! je n'ai que trop senti ce même poids!
C'est lui qui me suffoque et me voile la voix.

VI

Le jour succède au jour et l'année à l'année;
Tout vieillard voit tomber sa couronne fanée
Dont les fleurs sur son front brillaient en son printemps,
Et lui-même il succombe aux outrages du temps.
Heureux s'il suit du Ciel la voix qui le rappelle
Pour l'y faire jouir d'une vie immortelle!
Azaïs, par degrés, devenu languissant,
Tout pour le rétablir demeurait impuissant;
Son mal était un feu qui couve sous la cendre
Dont se montre l'effet que l'on ne peut comprendre.
Objet et de respect et de soins assidus,
On avait les égards à sa vieillesse dus;
Mais, les ailes du temps s'agitant sur sa tête,
Son être pressentit le choc de la tempête:
Son front se rembrunit au souffle des autans,
Et son corps se courbait sous le fardeau des ans.
Un avertissement, venu du Ciel peut-être,
Précurseur du danger vient le faire connaître,
Hélas!.... Et le chrétien accepte de bon cœur
Le coup prêt à frapper par la main du Seigneur.
Soudain, frappé d'en-haut, il n'est plus de ce monde,
Il ne pense qu'à Dieu dont la grâce l'inonde,
Et, soumis sans murmure aux décrets éternels,
A la terre il a fait ses adieux solennels.
Doyen, prêchant d'exemple à ses zélés confrères,
On vit à son chevet les divins mandataires;

Des devoirs il remplit le plus essentiel,
Et, fixant ses regards vers les portes du ciel,
Bon père, bon aïeul, il bénit sa lignée,
Offrit au Dieu vivant son âme résignée,
Aux ombres de la mort fit, dit-on, bon accueil,
Et n'entretint les siens que du jour de son deuil.
Ne l'ai-je donc pu voir au combat d'agonie,
Au moment où le corps se cramponne à la vie
Et que l'âme s'efforce à quitter sa prison,
Prier sans répugnance et sans illusion?
Si, nous nous sommes vus près du moment suprême,
Lui satisfait de moi, qui l'étais de lui-même;
Surpris par un ami qu'il estima toujours,
Son front se dérida comme en ses plus beaux jours.
C'était pendant l'hiver, je lui fais ma visite,
Le salue et l'embrasse..... et vous savez la suite:
J'ouvre à peine la bouche, aussitôt de son chef
Il invoque Jésus et Marie et Joseph.
Je le quitte à regret en essuyant mes larmes,
Et tous mes sens, émus, trahissent mes alarmes,
Pressentant que, tous vœux désormais superflus,
Excepté dans les cieux, on ne se verrait plus!
Vous l'avez vu finir dans le sommeil du juste,
Tel que meurent les Saints, comme mourut Auguste.
Ah! celui qui craint Dieu pour vivre saintement,
N'éprouve aucun remords à son dernier moment;
Car il se sent porter sur des ailes de flamme,
Au séjour du bonheur, où s'envole son âme!
Ah! telle fut la fin du mortel vertueux
Dont je lègue l'exemple à ses derniers neveux!
C'est l'élan de ma foi! Mais nul ne peut connaître
Quel sera pour chacun le salaire du Maître.

Croyons qu'il fut pour lui clément, plein de douceur,
Puisqu'il mourut en paix dans les bras du Seigneur.
Et toi, le vieil ami de ma plus tendre enfance ;
Toi qui sentis le prix de la persévérance,
Tu sais qu'il est des cœurs, et c'est là le plus beau,
Qui gardent l'amitié jusqu'après le tombeau !...

NOTES.

[1] Oh ! qu'il a bien pensé ton pieux Ananie.

Allusion à une touchante lettre écrite à la famille du défunt par M. Agnely, curé de Pignan.

[2] Quand le prince est captif loin des rives du Rhône.

Capitulation de La Palud (Vaucluse), près du Rhône, en 1815. Le prince fut dirigé sur Cette.

[3] « Azaïs, dit Auguste, aujourd'hui quel beau jour ! »

Auguste Michel, propriétaire rural à Pignan, comme Azaïs, mourut dans des sentiments de la plus édifiante piété, à Aix en Provence, le 17 août 1824, dans l'établissement des Pères Jésuites. Il n'était pas sans instruction.

[4] Sur des sureaux fleuris, le chantre du printemps.

Barth[i] Azaïs avait un jardin dans lequel était une allée de sureaux en arbre et où, tous les ans, le rossignol chantait ses douleurs, pour me servir d'une expression de Lamartine. Là, quand j'allais voir mon cousin, nous faisions, tous deux seulement, notre promenade sentimentale, et il me communiquait ses impressions. J'ai tâché de les revêtir des ornements de la poésie.

ENVOI.

D'un être bien-aimé je vous offre l'image ;
Elle ne peut que plaire à votre cœur.
C'est l'œuvre, amis, que ma muse en vieil âge
Vient d'enfanter dans sa douleur !
Oh ! vous l'accepterez, n'est-ce pas ? Je l'espère,
Et m'en serez reconnaissants ;
C'est l'éloge de votre père,
Un souvenir pieux d'un de ses bons parents.

Pèlerinage à la Salette

de Notre-Dame-de-Bon-Secours-lez-Montpellier.

De la céleste patrie,
Laisse, ô Marie !
A tes enfants
Voir ton sourire.
Lui seul inspire
Nos plus doux chants.

Reine Garde, *Mois de Marie.*

PÈLERINAGE A LA SALETTE

DE NOTRE-DAME-DE-BON-SECOURS-LEZ-MONTPELLIER.

INSPIRATION RELIGIEUSE ET POÉTIQUE.

—

OFFRANDE A LA SAINTE-VIERGE.

Exilé sur cette sphère,
Sous le toit du firmament,
Peut-on chanter notre Mère
Et le faire dignement ?

Pour redire ses louanges,
Tous nos efforts seraient vains ;
Il faudrait les chœurs des anges,
Les harpes des séraphins.

N'importe, elle nous écoute
Malgré notre indignité,
Quand on foule aux pieds le doute
Sur sa divine bonté.

Notre-Dame à la Salette,
A Lourdes, comme à Pont-main,
Pour bénir est toujours prête
Et tend sa divine main.

Oh ! qu'elle soit vénérée
Par tous cœurs reconnaissants !
Elle aime d'être honorée
Dans l'âme de ses enfants.

Salut, ô Vierge Marie !
Nous gémissons à tes pieds ;
Protége notre patrie
Des trônes où tu t'assieds.

T'ayant voué son royaume,
Louis Treize eut un vengeur,
Qui des aïeux de Guillaume
Mit un frein à la fureur.

Soutiens cette France encore,
Ton bras n'est pas raccourci,
Par ton Fils, que l'on implore,
Tu peux nous sauver aussi.

Nous t'invoquons, ô Marie,
Pour résister au démon ;
Pour notre Saint-Père Pie
Et le neuvième de nom.

Pour tous les chrétiens dociles,
Aux lois de ton fils soumis,
Des campagnes et des villes,
Surtout pour nos ennemis.

Que tous fléaux disparaissent ;
Que l'Église vive en paix
Et que nos discordes cessent
Pour ne revenir jamais !

Jaloux de tarir tes larmes,
Nous soulagerons ton Cœur,
En trouvant, loin des alarmes,
Un avant-goût du bonheur.

Mère bonne, sois propice
A ce vocable naissant;
Du malheur c'est un hospice,
Un asile pour l'enfant.

Ah! dans son pèlerinage,
Jésus descendu des cieux,
Aimait à voir le jeune âge
Près de son corps gracieux.

De tes dons, Mère des mères,
Comble-nous à pleines mains,
Moins pour prix de nos prières
Qu'à la voix des orphelins.

Nous allons dans ton saint temple,
Fuyant le monde méchant,
Apprendre à prêcher d'exemple,
A tes pieds comme en plein champ.

Nous te disons nos misères,
Nos souffrances, nos langueurs,
Nos peines les plus légères,
Et nos cuisantes douleurs.

Ton image réconforte,
Et l'on s'en revient, le soir,
Le cœur soumis, l'âme forte,
Plein de joie ou plein d'espoir.

Sur tes genoux accroupie,
On voit tes larmes couler;
Maximin et Mélanie
Sont là t'écoutant parler.

Tandis que dans les nuages
Monte ton corps glorieux,
Le concert de nos hommages
T'accompagne jusqu'aux cieux !!!

La procession s'harmonise :
Tout sous les bannières va ;
On enceint bientôt l'église
Comme un immense boa.

La victime est exposée,
L'encens fume sur l'autel,
Et l'assistance, embrasée,
Ne sent plus rien de mortel.

Tantum ergo seul résonne,
On s'incline dans ce but :
Jésus descend de son trône
Et nous bénit au salut !....

O Vierge réparatrice !
Daigne détourner de nous
Les maux dont, dans sa justice,
Ton Fils nous menace tous.

Lorsque l'horizon se voile
De nuages ténébreux,
De la mer, brillante Étoile,
Reste visible à nos yeux !

Ah ! dans le siècle de doute,
D'aberration d'esprit,
Comme un guide sur la route,
Conduis-nous à Jésus-Christ.

Nos cœurs se font une fête
De voler vers Bon-Secours,
T'honorer à la Salette.
Qu'on puisse y venir toujours !

Gloire au Père qui nous aime !
Gloire au Fils le Rédempteur !
Gloire à l'Esprit-Saint lui-même,
Notre Sanctificateur !!!

Août 1872.

Nota. N.-D.-de-Bon-Secours, à 3 kilomètres de Montpellier, est sur le chemin de Grabels, près de Château-d'O, autrefois l'*Intendance*. Mgr Fournier en fit l'acquisition, et plus tard il donna cette propriété en jouissance aux évêques ses successeurs. C'est ce qui m'a fait écrire dans *Une heure à Château-d'O :*

Grand Prélat, tu l'as dit : ce parc, ces avenues,
Ce verger et ces eaux sous ta main retenues,
Sont pour tes successeurs ; ils jouiront des fruits :
Le Séminaire attend tous les autres produits.

L'Artiste Malheureux.

Il est tombé comme une fleur.

Livres-Saints.

L'ARTISTE MALHEUREUX.

—

Aux mânes du jeune Nèble.

Tout naît sous le soleil pour vivre un temps donné ;
Mais, parmi les rameaux du vieil arbre de l'être,
Plusieurs vont dominer l'univers étonné;
D'autres, étiolés, mourront venant de naître.

Ceux-ci, développant leurs feuilles, resteront
Pour donner de l'ombrage et des fruits à la terre ;
Et ceux-là, par les vents secoués, tomberont
Comme un coursier frappé dans les champs de la guerre.

Ainsi console-toi, Nèble, si tu tombas
Pareil au lis des champs atteint par la faucille :
La mort, ne voulant rien d'immortel ici-bas,
Te ravit au banquet de la grande famille !

S'il est dur de mourir au printemps de ses jours,
Et s'il l'est encor plus lorsqu'on rêva la gloire,
Ah ! qu'il l'est de sécher comme une onde sans cours
Quand on croyait monter au temple de mémoire !

Mais ton nom peut rester et vivre parmi nous,
Ce n'est pas vainement que le poëte admire ;
Le Trépas te moissonne et nous menace tous ;
Je veux, en l'attendant, te chanter sur ma lyre !

On est jeune à vingt ans pour un bel avenir :
L'homme à peine en sa fleur promet ce qu'il doit être,
Et toi, j'en ai gardé le profond souvenir,
Tu reçus à dix-huit ces adieux d'un grand maître[1] :

« Jeune homme, vous partez?... Soyez sage, et, bien sûr,
» Vous ne resterez pas un de ces petits hommes ;
» Mais vous allez grandir, et votre nom, obscur,
» Peut un jour illustrer le pays d'où nous sommes ! »

Il le pensait ainsi. Hé ! qui ne l'aurait cru
En voyant tes essais d'un instinct sans culture ?
Bientôt, comme un géant, ton génie avait crû
Depuis que l'art chez toi secondait la nature.

Déjà tu triomphais, ô sculpteur inspiré !
Toi que l'amour de l'art excitait à toute heure,
Toi dont le cœur, ardent, brûlait du feu sacré,
Toi qui brillais si jeune et que si jeune on pleure !...

Que j'aime à contempler *la Tête du Sauveur*
Que ta main façonna d'une argile grossière !
Ses traits pleins de bonté, d'ineffable douceur,
Invitent tour à tour mon âme à la prière.

David parfois, David, te regarda surpris
Quand ton ciseau taillait une nouvelle image,
Et devant tes rivaux, l'élite de Paris,
Des lauriers ombrageaient ton rayonnant visage !

Mais en t'élevant trop, tu dus nous échapper,
Semblable à l'épi vert dominant sur la masse,
Qui disparaît d'un champ sans se développer
Avant son temps cueilli par le premier qui passe.

Le Puget, Canova te faisaient tressaillir
Lorsqu'on te racontait leur grande renommée.
La palme qu'ils offraient tu croyais la cueillir ;
Quand un jour tu sentis ton ardeur consumée !

Et soudain tu frémis, et, le front sur ta main,
Tu sentis la douleur pénétrer dans ton âme.
Hélas ! du sol natal tu repris le chemin,
En voyant s'affaiblir et s'éteindre ta flamme !

Là, tu perds à jamais tes pensers d'avenir,
Et, te frappant le front comme fit un poëte,
Tu dis : « J'aurais laissé plus d'un beau souvenir ;
Mais le Ciel !... » Et tu meurs en détournant la tête.

Tel un jeune amandier précoce dans sa fleur
Et surpris tout à coup par la neige tardive,
Perd, avec tous ses fruits, sa force et sa vigueur :
Le froid en a glacé la séve trop hâtive.

Un arbre, quel qu'il soit, se remplace aisément ;
Mais pour donner au monde un homme de génie,
La nature a besoin d'un long enfantement,
Même sous le ciel pur de la belle Ausonie !

Oh ! combien je te plains, artiste malheureux !
Moi, qui t'avais prédit une moisson de gloire,
Et qui, fier des succès, objets de tous tes vœux,
Entonnais dans mon cœur l'hymne de la victoire !...

Le Ciel a ses desseins, et l'immortalité
N'est pas le vain fracas qu'au loin l'écho répète :
L'homme n'est immortel que dans l'éternité,
Et tout bruit doit cesser au son de la trompette !

Oui ! nous sortirons tous des ombres de la nuit,
Où le temps engloutit toutes choses mortelles,
Et, que nous ayons fait beaucoup ou peu de bruit,
Nous serons couronnés si nous fûmes fidèles.

Eh bien, repose en paix dans ce séjour de deuil,
Où se portent souvent mes pensers de poëte ;
D'où l'on n'entend que chocs de vagues sur l'écueil
Et, dans la nuit, parfois le cri de la chouette.

Adieu !... Repose en paix !... Que pendant ton sommeil
Ton nom ait fait du bruit ou gardé le silence,
Une gloire t'attend sans doute au grand réveil,
Car tu vivais de foi, d'amour et d'espérance.

Enfin, repose en paix jusqu'au jour où Jésus
Paraîtra dans les airs, assis sur des nuées,
Pour juger les humains de toutes les tribus,
Du dernier des sujets aux têtes couronnées !

Alors te revêtant de l'immortalité,
Esclave racheté tu briseras tes chaînes,
Et le Temps ni la Mort, morts pour l'éternité,
Ne te raviront point aux célestes domaines !!!

---

[1] Tu reçus à dix-huit ces adieux d'un grand maître.

M. Fabre François-Xavier, de Montpellier, fondateur du Musée de son nom.

NOTE BIOGRAPHIQUE.

—

Etienne Nèble, né à Cette, où il est mort, se fit remarquer de bonne heure par un amour passionné pour la sculpture. Son plus grand plaisir était de se retirer en quelque lieu solitaire pour y faire, au moyen de son couteau, de petits bustes et des statuettes qui annonçaient une adresse peu commune, un goût exquis. Il travailla aussi sur la terre glaise et sur le plâtre, sans autre maître que la nature, sans autre guide que son instinct. Parmi ces sortes d'ouvrages, il est un bouquet en plâtre fort remarquable, ainsi qu'une tête de Sauveur, vraiment belle, en terre glaise.

Envoyé à Montpellier par son père, M. Fabre vit le jeune homme, et ce ne fut pas sans quelque hésitation qu'il le crut sur parole auteur des deux pièces déjà citées; mais celui-ci, avec la conscience de son instinct, convainquit le grand maître par ces mots : « Monsieur, qu'on me donne de la terre glaise et qu'on m'enferme, et j'en ferai d'autres. » Dès ce moment il apprit le dessin, et, deux ans après, il se faisait admirer dans la Capitale où, alors sous le célèbre David, d'Angers, il le disputait à des élèves d'un vrai mérite, qu'il vainquit, dit-on, plusieurs fois. Son groupe de *Laocoon*, exposé au Louvre, y figura honorablement, de même que sa statue *Le Silence*. Le jeune Nèble ne soupirait plus qu'après un concours pour le grand prix; mais, son œuvre à peine terminée, il sentit les premières atteintes d'une maladie qui devait avant l'âge le conduire au tombeau.

A UNE DAME

EN LUI RENVOYANT DES JOURNAUX QU'ELLE M'AVAIT ENGAGÉ A LIRE.

J'ai relu des Sainte-Amaranthe
L'épisode si saisissant,
Et j'ai cru voir l'enfer du Dante
S'offrir à mon cœur gémissant.
L'indignation se soulève,
Et, devant tant d'iniquité,
On croit poursuivre un mauvais rêve,
Mais c'est bien la réalité.
Belles comme les fleurs des plus chastes symboles,
Sous les poignets de fer de leurs persécuteurs,
La chemise des malfaiteurs [1]
Recouvre leurs blanches épaules;
Et tout un peuple de bandits
Les poursuit de ses cris sauvages!...
Voilà pourtant le paradis
Qu'auraient voulu de nouveaux sages!...

[1] La *chemise rouge*, une sorte de pèlerine dont les patients étaient revêtus en allant au supplice*.

* Voir *Procès fameux de la révolution;* jugement d'Henri L'Admiral, tome VII, p. 251.

Epître familière à Mlle C. Mougins.

L'amitié vient du ciel habiter ici-bas.

DESMAHIS.

ÉPITRE FAMILIÈRE

A Mlle CAROLINE MOUGINS,

AUTEUR DU *Manuel du Pèlerin de Prime-Combe*,

à propos

D'UNE RÉCENTE CONVERSATION AVEC ELLE.

Ton bon jour le plus gracieux
M'a réjoui dans ma vieillesse,
C'est d'un charme délicieux
Que cette aimable gentillesse.

Tel qu'un voyageur attardé
J'erre dans la vallée et l'ombre;
Mon corps n'est qu'un arc débandé,
Mon âme y languit triste et sombre.

Vient-il à mes yeux s'étaler,
Dans ma nuit, une blanche étoile?
On voudrait la voir scintiller,
Mais aussitôt elle se voile.

Tu viens m'honorer quelquefois
De ta cordiale visite;
Si l'on parle du Roi des rois,
Que le temps semble passer vite!

Notre cœur tend à s'épancher
Quand il est plein de ce qu'il aime ;
On veut en vain l'en empêcher,
Il trouve là son bien suprême.

Un discoureur inconséquent
Blasphème-t-il les saints mystères ?
La piété rend éloquent
Pour la croyance de nos pères.

Oh ! que souvent j'ai combattu,
Sur ce terrain, contre l'impie !
Si ce n'est pas une vertu,
Chez moi c'est presque une manie.

Les cieux sont le séjour de Dieu ;
C'est de là qu'il guide le monde :
Ses jours n'ont ni fin ni milieu
Au sein de l'éther qui l'inonde.

A l'aimer bornons nos désirs,
Mortels nés pour une autre vie,
Pour lui seul poussons des soupirs ;
C'est la foi qui nous y convie.

J'aime notre Père des cieux
Comme un fils tendre aime son père;
Sois l'interprète pour tous deux,
Près du Cœur de la bonne Mère.

De passion en passion
En crimes la terre est féconde ;
C'est un lieu de transition :
Le bonheur n'est pas dans ce monde.

Pour toi tu goûtes des douceurs
Aux pieds de la Reine des anges,
Qu'exaltent les célestes chœurs :
Aux leurs tu mêles tes louanges !

Comme un luth aux divins accords,
Pleine d'ardeur quand tu t'enflammes,
Tu vois couronner tes efforts :
Vers Dieu tu transportes les âmes !

Si d'un vase empli de parfum
S'exhale une odeur agréable,
Ton livre fournit à chacun
Une substance délectable.

Tu sais trouver pour le succès
Certaine fraîcheur balsamique
Qui t'ouvre un bienveillant accès
Près de tout cœur apostolique.

Quand, prosternée à deux genoux,
Ta bouche prie à Prime-Combe,
Volant vers son divin époux
Ton âme est comme la colombe.

Elle ne voudrait plus venir
Parmi les fanges de la terre ;
Mais, jusques au dernier soupir,
Il faut gémir sur le Calvaire !...

Jésus donna son sang pour nous ;
Il est mort pour sauver notre âme.
On redouterait son courroux
Alors qu'un tel penser enflamme ?

S'il se consumait de travail
Pour une brebis égarée,
A qui reste dans le bercail
La récompense est assurée.

Après avoir tout surmonté,
Et près de la terre promise,
Pour avoir un instant douté,
Le Ciel en a privé Moïse.

Sois confiante en Dieu. Le ciel
Est ouvert à l'âme fidèle,
Allant à la voix qui l'appelle,
Celle du pasteur d'Israël.

Jésus fortifie et bénit
Les siens à sa mystique table;
Comme une roche de granit,
Que ta foi reste inébranlable.

Ton cœur conservera sa paix,
Et ta couronne sera prête.
Au jour qui ne faillit jamais,
Tu pourras narguer la tempête.

ENVOI.

Pour n'en pas dire davantage,
Ton chantre enfin s'est arrêté,
Non par défaut de volonté,
Mais c'est par manque de courage.
L'amitié t'offrant son tribut,
Quoique par une main débile,
Est fière d'atteindre ce but:
Honorer le savoir et le travail utile.

Aux Saintes Maries Jacobé et Salomé.

Ville heureuse, sise sur le bord de la mer *(Saintes-Maries-de-la-Mer)*, livrez-vous à une joie sainte, vous possédez les restes précieux de vos illustres Patronnes.

Hymne du 1er jour de la neuvaine.

AUX SAINTES MARIES

JACOBÉ ET SALOMÉ.

Nous chantons des louanges
Au Christ mort sur la croix,
Et la Reine des anges
Fait redire à nos voix :

Bienheureuses Maries,
Du séjour de la paix,
Sur ces rives chéries
Répandez vos bienfaits.

Au sommet du Calvaire,
Quand Jésus s'immolait,
Ainsi que sur sa Mère,
Sur vous le sang coulait !!!

A sa colère en butte
Pour le nom de Jésus,
L'enfer vous persécute,
Pur froment des élus !

Le démon de la haine
S'attache à votre sort :
Sa fureur se déchaîne ;
Il vous voue à la mort.

Une frêle nacelle,
Au sein des flots amers,
Vous balance avec elle
Sur l'Abîme des mers.

Les vents et la tempête
Unissaient leur courroux ;
Dieu soudain les arrête,
Et leur dit : « Calmez-vous ! »

Puis sur l'onde une étoile,
Vers l'immense horizon,
Vous dirige sans voile,
Comme sans aviron.

En gardant de Solyme
Un pieux souvenir,
Le Prêtre et la Victime
Vous anime à souffrir.

Un rayon d'espérance
Luit sur votre chemin,
Et la belle Provence
Va vous tendre la main.

Vous touchez au rivage ;
Là, par des chants joyeux,
Vos cœurs rendent hommage
A la Reine des cieux.

Les mets à votre usage,
Dans ce pays nouveau,
Sont la plante sauvage,
Sa racine et de l'eau.

Votre couche est bien dure
Pour des corps languissants;
Vous avez pour toiture
Des liserons des champs.

Le Ciel vous dédommage
Des douceurs d'Israël :
Votre exil est le gage
D'un bonheur éternel.

Dans une paix profonde,
Sans ennuis, sans frayeurs,
Loin des scènes du monde,
Dieu seul remplit vos cœurs.

Il répand dans votre âme
Un baume précieux;
L'ardeur qui vous enflamme
Vous mûrit pour les cieux.

Loin du mont des Olives,
Loin des bords du Jourdain,
Près des vagues plaintives
Vous partez pour l'Éden.

Sur la plage étrangère
Où finirent vos jours,
L'écho de la prière
Vous redira toujours :

Vos membres vénérables
Demeurés parmi nous,
Sont surtout favorables
A qui prie avec vous.

Martyres et prémices
Des moissons du Seigneur,
Soyez nos protectrices
Auprès du Dieu-Sauveur.

Que la douleur sommeille,
Redressez le boiteux;
Au sourd ouvrez l'oreille,
A l'aveugle les yeux.

Ah! du haut de vos trônes,
Auprès du divin Roi,
Secourables patronnes,
Secondez notre foi.

Bienheureuses Maries,
Du séjour de la paix,
Sur ces rives chéries
Répandez vos bienfaits.

L'ORAGE.

C'est une scène pastorale simple.

THOMPSON. *Les Saisons.* — Été.

L'ORAGE.

—

PASTORALE.

J'entends le tonnerre
Gronder sur les monts,
Ébranlant la terre,
Les creux des vallons:
Aussi la bergère
Presse ses moutons,
Et la ménagère
Quitte les sillons.

Des mouches sans nombre
Piquent du suçoir;
L'horizon est sombre
Comme un crêpe noir;
Dans une pénombre
Semble entrer le soir,
Et la mer dans l'ombre
Cesse de se voir.

L'atmosphère basse,
Rend l'air suffocant;
Le soleil s'efface
Loin de son couchant:
Le nuage passe
Lourd et bruinant,

Et le ciel en masse
Devient effrayant !

L'orage s'avance
Parmi des éclairs,
La foudre, qu'il lance,
Sillonne les airs;
L'oiseau, dans la transe,
Suspend ses concerts,
Et la plaine immense
Ressemble aux déserts.

Dans la combe aride
Va ruisseler l'eau,
Le biquet avide
Descend du coteau;
La brebis timide,
Au sein du troupeau,
En suivant le guide,
Bêle à son agneau.

Le chien court : il veille
Au respect des champs;
Le pâtre sommeille,
Mais s'éveille à temps.
L'averse pareille
Aux tambours roulants,
Plus n'est pour l'oreille
L'oiseau du printemps.

Dans sa peur mortelle
(Le coq craint le bruit)
D'un coup de son aile

Au duchoir s'enfuit.
L'agile hirondelle
Vole vers son nid,
Et la tourterelle
Roucoule et gémit.

Les vents et la grêle
Vont tout dévaster,
Le fleuve rebelle
Peut tout emporter.
Puissance éternelle,
Fais-toi respecter ;
Mais, l'âme fidèle,
Daigne l'écouter.

L'arc-en-ciel décore
La voûte des cieux,
Le soleil encore
Brille radieux ;
L'épi qui se dore
Réjouit les yeux.
O Dieu, que j'adore !
Tu combles nos vœux.

La rose vermeille
Répand son odeur,
La guêpe et l'abeille
Redoublent d'ardeur,
L'oiseau se réveille
Chantant son bonheur ;
Il plaît à l'oreille
Et touche le cœur.

LE PUITS DE MON ERMITAGE

A MON SUCCESSEUR.

Pour ton usage journalier,
Je te fournis l'eau nécessaire;
Mais je serais, bien sûr, resté longtemps à faire
Sans l'œil observateur d'un des Pierre Grollier*.
On dénigrait son jugement,
On riait de son espérance;
Lui, pour convaincre un jour les rieurs d'ignorance,
Creusait et recreusait, et faisait sagement.

* L'auteur a plusieurs homonymes.

L'INCONSTANCE ENFANTINE.

—

BAGATELLE.

J'aime beaucoup les papillons ;
Bonne maman, laisse-moi faire.
Qu'ils sont jolis ! qu'ils sont mignons !...
Tu ne diras pas non, j'espère.
Comme ils ont de belles couleurs !
Je veux un sphinx ou cet aurore
Qui voltige parmi les fleurs ;
Ah ! je le tiens. Non, pas encore.

Bonne maman, entends-tu bien ?
Un grillon caché sous l'herbette !
Je cherche et je ne trouve rien ;
Il se tait dès que je le guette.
Est-ce que je ne l'aurais pas ?
Il faudrait le voir pour le prendre :
Eh bien, j'y vais à petits pas.
Mais voilà qu'il a dû m'entendre.

Si je pouvais trouver ici,
Bonne maman, quelque nichée :
J'ai vu fuir de ces arbres-ci
Une fauvette effarouchée.
La pauvre ! Comme elle gémit !

Pour ses petits elle redoute :
Au moindre mal qui nous saisit,
Ainsi maman le fait sans doute.

Bonne maman, de toute part
Je vois briller la fleur nouvelle.
Restons encore ; il n'est pas tard :
Jamais papa ne nous querelle.
Ce que je tiens, puis ce bluet,
Des boutons d'or, de l'aubépine ;
Et, pour achever mon bouquet,
Je vais cueillir une églantine.

CHANT POUR LE SALUT.

Chrétiens, la sainte Hostie
Contient le Roi du ciel ;
C'est notre pain de vie,
C'est le Verbe éternel.
Victime salutaire,
Pour nous il vient s'offrir,
Et du saint sanctuaire
Les portes vont s'ouvrir.

Tandis qu'avec les anges,
Les filles de Sion
Chantent dans leurs louanges
La gloire de son nom,
Je vois de l'empyrée
S'abaisser la hauteur,
Et, sur l'arche sacrée,
Paraître mon Sauveur.

Vrai Soleil de justice,
Il vient combler nos vœux
Et son aspect, propice,
Embrase de ses feux.
Bénis, ô Dieu suprême,
Ton peuple en ce saint jour.
Puissions-nous pour toi-même
Vivre et mourir d'amour !

A UNE SŒUR SUPÉRIEURE,

AU NOM DE SA COMMUNAUTÉ.

Ma Sœur,

Il est bien de saints jours qu'on fête
Dans les élans de la ferveur ;
Mais que celui de votre fête
Donne à nos âmes de bonheur !...
Tendresse, amour, bonté, tout en vous encourage
Vos filles à venir vous offrir, par ma voix,
De leurs cœurs dévoués le filial hommage
Que votre charité mérite à tant de droits ;
Car si Marie est notre mère
Dans les hautes splendeurs des cieux,
Par vos vertus que l'on vénère,
C'est vous qui l'êtes en ces lieux.
Que le Dieu trois fois saint, dans sa miséricorde,
Daigne vous dispenser de longs et d'heureux jours,
Oh ! mère !!! Et c'est afin que Jésus nous l'accorde
Que nous prions sans cesse et le ferons toujours.
Puissions-nous près du divin trône,
Seul prix auquel nous aspirons,
De votre immortelle couronne
Être chacune un des fleurons !
Tels sont nos sentiments et nos vœux unanimes ;
Qu'ils montent vers le ciel comme l'encens du soir
Quand, pour purifier la terre de nos crimes,
Les prêtres à l'autel balancent l'encensoir.
Alors, de la Reine des anges
Partageant la félicité,
Nous pourrons chanter ses louanges
Durant toute l'éternité.

RONDEAUX.

Le rondeau né gaulois a sa naïveté.

BOILEAU.

RONDEAU DOUBLE.

Pour plaire à Dieu, chaque jour réunie,
Troupe dévote a l'étrange manie
De conspirer sans tumulte et sans bruit,
Trompant ainsi le monde, qu'elle fuit,
S'il faut en croire un clairvoyant génie.

Oui, Montlosier *, après peine infinie,
A découvert que bonne compagnie
Est assemblée à l'ombre de la nuit
Pour plaire à Dieu.

Cette action peut-elle être punie ?
On le voudrait ; mais le bon sens dénie
Tout écrivain que l'erreur a séduit :
Non, le français à son prince ne nuit
Lorsqu'il honore une vierge bénie
Pour plaire à Dieu.

* L'auteur d'un *Mémoire à consulter*. — 1826.

RONDEAU REDOUBLÉ.

—

A une personne qui me disait que j'étais dévot.

1826.

Suis-je dévot ? Je n'en sais rien,
A vous d'expliquer le mystère :
Je hais le mal, j'aime le bien
Et je sers le Dieu du Calvaire.

Le monde en vain me fait la guerre,
Je le glace par mon maintien ;
L'église est sainte et sait me plaire,
Suis-je dévot ? Je n'en sais rien.

Sensible et loyal citoyen,
J'aide à soulager la misère
Du pauvre privé de soutien.
A vous d'expliquer le mystère.

Le salut, c'est la grande affaire :
Je demande au Ciel le moyen
D'ouvrir tous yeux à la lumière,
Je hais le mal, j'aime le bien.

Je fuis tout mauvais entretien,
Sur moi vigilant et sévère,

Ainsi que le doit un chrétien,
Et je sers le Dieu du Calvaire.

Aussi bon époux que bon père,
Et, loin de tout honteux lien,
Je dors en paix la nuit entière.
Si ce portrait est bien le mien,
Suis-je dévot ?

ACROSTICHE

QUI ME FUT DEMANDÉE PAR UNE JEUNE AMIE DE Mme DE PREIGNE ET POUR CETTE DAME.

A insi que l'on admire un ange de lumière,
L orsqu'il s'est abattu du haut du firmament,
O h! qu'on aime à vous voir briller dans la carrière!...
D 'un naturel exquis, d'un commerce charmant,
I l est doux d'avoir part à votre sympathie;
E n vous règnent vertus, talent et modestie.

Envoi a Mlle Lydie D.

Les roses du printemps, la grâce, la beauté,
N'expriment pas en vain un désir au poëte;
Et ma muse, au milieu de son obscurité,
A cru voir l'auréole illuminer ma tête,
Quand pour de Preigne j'ai chanté.

Juillet 1852.

SONNETS.

Marie ! ô nom sous lequel personne ne doit désespérer de son salut !

St Augustin.

LA VERTU ALARMÉE.

—

SONNET A LA VIERGE.

Je te suis consacrée, ô divine Marie,
Daigne prendre pitié des peines de mon cœur :
Faut-il qu'un fol amour, s'il devient son vainqueur,
Empoisonne les jours du printemps de ma vie ?

Non, ce n'est pas en vain qu'avec foi l'on te prie,
Toi, Reine des vertus, modèle de candeur,
Qui, vierge toujours pure, enfantas le Sauveur,
Et t'élevas aux Cieux en extase ravie.

Puissante par ce Fils pareil à l'Éternel,
Bannis de mon esprit tout penser criminel
Et fléchis le courroux du Dieu qui s'en offense.

Mes soupirs et mes pleurs toucheront ta bonté ;
Ah ! pour fermer l'oreille aux vœux de l'innocence,
Tu connais trop le prix que notre âme a coûté !

AUTRE SONNET.

Protégez, ô mon Dieu ! notre Saint-Père Pie ;
Qu'il tienne haut toujours l'étendard de la foi,
Malgré l'acharnement inouï de l'impie :
C'est un de vos hérauts que ce Pontife-Roi.

Par lui nous savourons votre divine loi,
Daignez le conserver à notre sympathie
Pour tous les bons chrétiens, pleins d'amour et de foi,
Qui bravent de l'enfer la haine et la furie.

Désolés, dans le Ciel nous mettons notre espoir
Quand on veut au pasteur enlever sa houlette :
Ce que nous avons vu, l'on pourrait le revoir.

Mais l'ange du secours, détournant la tempête,
Peut des ambitieux arrêter le pouvoir,
Et faire enfin tomber la foudre sur leur tête !!!

NOTRE HOSANNA.

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.
(MATTHIEU, XXI, 9.)

NOTRE HOSANNA

A LA BIENVENUE DE MONSEIGNEUR DE CABRIÈRES

DANS MONTPELLIER, SA VILLE ÉPISCOPALE, LE 25 MARS 1874.

A MONSEIGNEUR DE CABRIÈRES.

I

Notre ville t'est sympathique :
Un peuple entier vole vers toi !
Ton parcours à la basilique
N'est qu'un triomphe pour la foi !...

De loin tout s'empressant encore,
La foule pleut des omnibus,
Au chant du chœur, grave et sonore,
Du cantique *Benedictus*.

Tous les cœurs suivent le cortége ;
Chacun s'y range avec bonheur,
Grossissant la boule de neige,
Les voix acclamant sa Grandeur :

— Vive Monseigneur de Cabrières !
Place au-devant du bon prélat !
Par le concours de nos prières
Soulageons son apostolat. —

Nous lui rendîmes nos hommages,
Avec ce respect filial
Que lui doivent les hommes sages,
Pour son pouvoir épiscopal.

Sur l'empreinte de ses sandales,
En aveugles de Jéricho,
Nos âmes méridionales
A ses accents ont fait écho.

Un esprit de mansuétude,
Dès longtemps au bien l'a porté :
De là naquit son habitude
De douceur et de charité.

Pour sa parole apostolique,
Qui plane au-dessus du niveau,
Puisse enfin notre basilique
Offrir un horizon nouveau* !

Et, versant tous dons sur sa tête,
Que Dieu protége le Pasteur,
Pour que, brebis, sous sa houlette,
Nous arrivions au vrai bonheur !!!

Le bonheur n'est pas dans ce monde ;
Mais l'âme en trouve l'avant-goût,
Alors que la grâce l'inonde,
Et que Jésus seul est son tout !

* Par l'ouverture du chœur. — Pendant l'impression du volume, cette ouverture a eu lieu.

II

Comme un cerf altéré désire l'onde pure,
Aux plus prompts d'accourir, dans leur vivacité,
Brûlant d'être bénis par la Grandeur future
Que le Ciel nous choisit avec tant de bonté.

Ta consécration nous fut vite connue :
Pour nos cœurs désireux ce fut un bien réel ;
On apprit aussitôt ton heureuse venue
Par les airains sacrés, trompettes d'Israël.

Tu connais notre foi, prélat d'Occitanie :
Sous un soleil splendide et le firmament bleu,
Tu verras par nous tous ta doctrine bénie :
Le Dieu que Pie adore est aussi notre Dieu.

Nous serons tes enfants, tu seras notre père,
Et tu nous trouveras dociles à ta voix,
Pénétrés de respect, de piété sincère,
Fervents comme l'étaient les chrétiens d'autrefois.

Fais dominer sur nous l'ampleur de ta parole,
Qui résonna toujours en sons harmonieux :
Comme l'aigle puissant qui s'élève et qui vole,
Qu'elle aille retentir à la voûte des cieux !!!

Intrépide rameur de la barque de Pierre,
Tu nous inviteras, du geste et de la voix,
A résister aux vents furieux de la terre,
Pour n'aspirer qu'au port du Souverain des rois.

Tes yeux sont pleins de feu, ta parole est facile,
Ton esprit élevé transporte vers le Ciel ;
S'inspirant de Jésus, du sens de l'Évangile,
Il fait aimer le culte et l'ombre de l'autel.

III

O l'imposant tableau !... Quel sublime spectacle
Que ce monde entourant le vaillant d'Israël
Qu'il porte de ses vœux jusque sur le pinacle,
Pour confondre l'enfer et réjouir le Ciel !

Armé par le Seigneur d'une éloquence mâle,
On le verra debout, à l'heure du combat,
Foudroyer de la voix le démon du scandale !
Le Christ a ses David, s'il est des Goliath.

Tu l'as vu de tes yeux ! Tout ce peuple innombrable
Recevait, incliné, tes bénédictions,
Alors que dignement tu marchais sur le sable,
Parmi le vert feuillage et les inscriptions.

Comme ton cœur de père, en parcourant la voie,
A dû s'épanouir de voir cette moisson,
Et, sur tous fronts amis, une indicible joie
Et les cœurs enivrés battant à l'unisson !

Mais lorsque, de la chaire arrivé sur le faîte,
Tes yeux planaient sur nous délicieusement,
Dis-nous si, dans son cœur, le héros de la fête,
Ne se sembla-t-il pas dans le ciel un moment !

Oh ! qu'il en soit ainsi, notre éminent apôtre !
C'est le vœu que mon cœur fait aû plus beau des jours ;
Tu nous dois ton amour, nous te donnons le nôtre,
Ah ! qu'un si doux lien se resserre toujours !

Par-là ce grand troupeau soumis à ta houlette
Paîtra paisiblement, comme ceux de Sichem,
Suivant l'Agneau de Dieu, que le ciel entier fête,
Du Golgotha mystique à sa Jérusalem !!!

Vieillard, j'aime à te voir assis dans cette chaire
D'où tonnèrent Fournier, Guyon, de Maccharty,
Thibault et Ventura ; comme en temps plus prospère
Le curé vénérable et martyr Deguerry !!!

Le luth résonne peu dans une main tremblante ;
Mais il émet parfois des sons mélodieux :
Et cet hymne inspiré pour l'objet que je chante,
Peut vivre en plus d'une âme en souvenir pieux.

Puisse le Saint des saints dans la terrestre vie,
Où tout le genre humain marche sur un volcan,
Te donner de longs jours comme au neuvième Pie,
Sans jamais t'affliger des maux du Vatican ;

Et, lorsque le Seigneur, t'appelant dans sa gloire,
Rayonnant de l'éclat dont tu fus revêtu,
Te décerner le prix promis à la victoire
Du bâton pastoral aux mains de la vertu !

ENVOI.

Pardonnez, Monseigneur, pardonnez un délire
A celui que Reboul daignait considérer :
Ah ! dès qu'on vous entend, pourrait-on ne pas dire
Ce que pour vous le Ciel veut bien nous inspirer ?

LES HIRONDELLES

D'UN BARDE VIEUX.

.... Quand le navigateur
S'éloigne d'une île enchantée,
Son œil se tourne avec douleur
Vers la rive qu'il a quittée.

LÉONARD.

LES HIRONDELLES

D'UN BARDE VIEUX.

AVRIL 1874.

Mes hirondelles
Sont de retour,
Chacune d'elles
Dit à son tour:

« L'hiver fuyant, on nous voit de bonne heure,
Voler au nid que nous avions quitté.
Rien n'est charmant comme cette demeure:
Où nous chantons, nos pères ont chanté;
Pas de grand bruit, aucun enfant qui pleure,
Abri certain, douce hospitalité;

» On nous attend, comme de la famille,
Et c'est à qui nous fera bon accueil:
C'est le vieillard, c'est le fils, c'est la fille,
Qui de la porte écoutent sur le seuil;
Et jusqu'au soir, où le ciel déjà brille,
On nous sourit en donnant son coup d'œil. »

Une des deux se pose en sentinelle:
Quand dans le nid sa compagne a pondu,
La joie est vive entre mâle et femelle,
Et les anime au séjour assidu,
S'embellissant par cette ritournelle
A qui soudain un cœur a répondu.

Oiseaux chéris, vous charmez ma vieillesse ;
Continuez à réjouir ce lieu,
Par votre chant qui retentit sans cesse,
Comme d'un chœur émané du saint-lieu.
A vos tribus, barde, je m'intéresse :
N'êtes-vous pas des enfants du bon Dieu ?

Que vous choyez votre progéniture !
Et que de va, de vient de suite au nid !
D'une aile agile, à vos becs la pâture,
Vous la portez. Votre voix prémunit
Contre un danger qui viendrait d'aventure,
Que votre amour ou détourne ou bannit.

Vous vintes peu, mais vous serez bon nombre,
Quand vous irez vers d'autres horizons
Où l'air est doux, l'atmosphère moins sombre....
Si vous souffrez, hélas ! nous l'ignorons ;
Mais par vos mœurs dans les airs ou dans l'ombre,
Vous jouissez, oiseaux, et nous pleurons !

Ainsi le veut le Maître du tonnerre,
Il guide tout selon sa volonté ;
Du champ de l'air vous suivez la carrière,
Comme un nuage à la mer emporté ;
Mais votre instinct vous ramène à la terre :
L'homme se sent né pour l'éternité.

Vous nous quittez au souffle de l'automne,
Par des revoirs jusques à l'an prochain ;
Mais quand le bruit de la foudre résonne,
Si la nuit vient vous surprendre en chemin,
Oh ! quel regard, furtif, vers nous se donne
En implorant du Ciel un lendemain !

Vous reviendrez, j'en nourris l'espérance,
Mais gardez-vous du perfide oiseleur;
Fuyez au loin le milan qui s'avance,
Comme les plombs meurtriers du chasseur.
C'est le conseil donné par la prudence
Du Barde vieux possédant un bon cœur.

Mes hirondelles,
Quand vous partez
A tire-d'ailes,
Vous regrettez.

Nota. Les hirondelles sont d'une remarquable fidélité pour retourner au nid qu'elles ont construit, à moins que l'on ne les effarouche, comme le font trop souvent certains malotrus ; sans doute c'est pour se mettre au-dessus de la maxime voulant qu'on ne fasse pas de mal à qui ne nous en fait point.

Aucun oiseau n'est plus inoffensif que l'hirondelle, et nul peut-être ne nous débarrasse de plus de moucherons, etc.

Le dicton populaire a fait mettre par Reboul dans la bouche du troubadour parlant à son hirondelle :

. . . . . .

« Car j'ai toujours entendu dire,
» Oiseaux du ciel, que de vous nuire
» Porte malheur. »

TU RIS BEAUCOUP.

On l'a dit mille fois, certes ce n'est pas trop :
« Chassez le naturel, il revient au galop. »

WORMS.

TU RIS BEAUCOUP.

—

STANCES

à Mademoiselle Félicie M.....

1861.

Tu ris beaucoup, n'est-ce pas, Félicie ?
De rien ton cœur ne paraît attristé.
Jusques au soir, du matin de la vie
Pour ton bonheur conserve ta gaîté.

On aime à voir d'une âme transparente
Ce doux reflet qui s'épanche au dehors,
Comme on écoute une lyre vibrante,
Qui remplit l'air d'harmonieux accords.

Rose, tu vas au milieu d'autres roses
Que l'œil du jour a fait épanouir,
Et sur ta tête, où fraîches tu les poses,
Leur bonne odeur fait doublement jouir.

Dans l'âge mûr tu seras moins rieuse,
Chez les mortels toute chose a son temps :
Fille candide, au cœur libre, est joyeuse
Comme la plaine est riante au printemps.

Quand les soucis, tristes fleurs de l'automne,
Remplaceront les roses des beaux jours,
Puisse ton front, secouant leur couronne,
Rester serein et toi rire toujours !

Sème des fleurs aux sentiers de la vie ;
En t'enivrant de leur suavité,
Tu prouveras, aimable Félicie,
Que la vertu n'exclut pas la gaîté.

C'est la compagne inhérente au bel âge,
Elle est sans doute attachée à ses pas
Pour relever encore davantage,
Soit la beauté, la grâce ou les appas.

Nota. Cette pièce est une de celles qui n'ont pas été placées en leur lieu, suivant l'ordre chronologique.

Vaudeville final,

Romance, Barcarolle, Chansons.

VAUDEVILLE FINAL

Chanté, en 1824, au Collége de Cette, à la suite d'une pièce dramatique lors de la distribution des prix.

Le monde on sait n'est qu'un théâtre
Où chacun figure à son tour :
Le sage, la troupe folâtre
Et la femme sur son retour ;
Gent de grand ton,
Même y voit-on,
De son rôle se montrer idolâtre ;
Maint écrivain,
Parfois trop vain,
Voit critiquer ce qu'il prônait en vain.
Pour nous craignons le sort d'Icare
Et défions-nous de l'orgueil,
Car de briser sur cet écueil
La chose n'est pas rare. *(bis.)*

Bannir les chagrins, la tristesse,
Ce n'est pas être messéants :
Quand on s'arrête avant l'ivresse
Tous les plaisirs sont innocents.
Amusons-nous,
Nos jeux si doux
Sont approuvés par l'austère sagesse ;
En vérité,
Sans vanité
Socrate aurait moins de sévérité.

D'Anacréon suivons l'usage ;
Mais sachons borner nos désirs,
Et laissons au loin les soupirs
Errer sur le rivage. *(bis.)*

Le temps, qui finit toutes choses,
A notre âge donne un sursis :
Aujourd'hui nous cueillons des roses,
Plûs tard ce seront les soucis.
Bath ! pour ceux-là
Laissons-les là,
De tels effets nous chercherons les causes
Lorsque les ans,
Toujours poussants,
Seront venus appesantir nos sens.
Instruits par une leçon sûre,
Il faut, soumis à la raison
Savoir suivre en toute saison,
Le cours de la nature. *(bis.)*

Des Anciens quand je lis l'histoire,
Mon cœur d'abord est enflammé ;
De leurs hauts faits j'aime la gloire,
Mais, dussé-je en être blâmé,
Les verts lauriers
De nos guerriers
Me plaisent mieux au temple de mémoire :
Ce sentiment,
Incessamment,
Me fait sentir un vif tressaillement.
De ces héros de tant de races,
Quand nous sommes les héritiers,
Tâchons, en vaillants écoliers,
De marcher sur leurs traces. *(bis.)*

Bravant les périls, la souffrance,
Pour la liberté de nos droits,
Un jour, les appuis de la France,
Nous saurons défendre nos rois.
Victorieux,
Toujours joyeux,
Nous chanterons le cœur plein d'espérance :
Nos vieux soldats,
Dans les combats,
Naguère ont fait trembler les potentats.
De nous que l'ennemi s'écrie,
Témoin de nos premiers succès :
La valeur, dans les cœurs français,
Leur vient avec la vie. *(bis.)*

Plantant là Tacite et Virgile,
On court reposer ses esprits ;
Ce travail n'est pas difficile
Et l'on n'y fut jamais repris.
A voltiger,
D'un pas léger,
Vers mes parents je serais plus habile,
Si des bravos
Sur nos travaux
Applaudissaient à ces couplets nouveaux....
Cettois, puisque votre indulgence
Seconde ce dernier effort,
Les vents, pour nous conduire au port,
Soufflent d'intelligence. *(bis.)*

OUI, JE L'AIMAIS.

—

ROMANCE.

Oui, je l'aimais. Qu'elle était belle !
C'était du lis l'éclat et la blancheur ;
Mais, quand je touchais au bonheur,
Survint la mort, insensible et cruelle,
La fit tomber comme une fleur !
Ah ! cependant qu'elle était belle !

Oui, je l'aimais. Qu'elle était fraîche !
C'était la rose ornement du printemps ;
Mais on l'a vue avant son temps
Pareille au fruit qui languit, se dessèche,
Et que détruisent les autans.
Ah ! cependant qu'elle était fraîche !

Oui, je l'aimais. Qu'elle était sage !
C'était l'Agnès et l'orgueil du hameau ;
Mais un destin pour moi si beau
S'évanouit comme un léger nuage :
Je pleure, hélas ! sur un tombeau.
Ah ! cependant qu'elle était sage !

LE BATELIER DU LEZ.

—

BARCAROLLE.

Loin des yeux d'une belle,
L'objet de mes soupirs,
Chantant dans ma nacelle,
Je charme mes loisirs.
La, la, la, tra la, la,
La tra, la, la, la, la.

Ma gentille bergère
Fera tout mon bonheur;
Elle n'est pas légère,
Je possède son cœur.
La, la, la.....

Je connais sa tendresse,
Elle sait mon amour,
Sentiment qui me presse
De l'aimer sans détour.
La, la, la.....

Si mon âme est ravie,
C'est que l'hymen m'attend,
Aussi dis-je à l'envie
En forçant le courant:
Loin des yeux, etc.

OH ! QU'IL FAIT BON PRÈS DE LA MER !

—

CHANSON.

Oh ! oh ! oh ! oh !

Oh ! qu'il fait bon près de la mer
Voir le réveil de la nature !
Tout reposait, le flot amer
Avait suspendu son murmure ;
Mais le zéphyr soupire enfin,
Et soudain j'entends sur ma tête
Le chant joyeux de l'alouette
Fière de revoir le matin.
Oh ! qu'il fait bon près de la mer ! *(bis.)*

Oh ! oh ! oh ! oh !

Oh ! qu'il fait bon goûter le frais
Quand l'aube dore le rivage,
Que tous les chantres des forêts
Préludent à leur doux ramage !
La face alors s'épanouit
Ainsi que la rose amoureuse,
Et l'œil parcourt l'onde écumeuse,
Qui s'enfle, roule ou qui blanchit.
Oh ! qu'il fait bon près de la mer ! *(bis.)*

Oh ! oh ! oh ! oh !

Oh ! qu'il fait bon voir le pêcheur
Dans son esquif sillonner l'onde,
Et, tel que l'oiseau voyageur,
Suivre sa course vagabonde !
Et tandis qu'il vogue, au levant,
L'aurore efface les étoiles,
Et l'horizon, couvert de voiles,
Achève un tableau ravissant.
Oh ! qu'il fait bon près de la mer ! *(bis.)*

Oh ! oh ! oh ! oh !

Oh ! qu'il fait bon voir le soleil,
Brillant sur la plaine argentée,
Chasser la nuit et le sommeil
Au bruit de la vague agitée !
Tout reprend la vie à l'entour,
Du sein des flots jusqu'aux montagnes,
Et les habitants des campagnes
Entonnent l'hymne au dieu du jour.
Oh ! qu'il fait bon près de la mer ! *(bis.)*

Nota. Cette chanson, mise en musique avec accompagnement de piano, eut l'honneur de deux éditions, comme la barcarolle qui la précède.

CHANSON BACHIQUE

Sur l'Air : *Une ordonnance du Maire.*

—

Amis ! faisons bonne chère,
C'est un édit de Comus ;
Buvons toujours à plein verre
A la gloire de Bacchus.
Loin des drapeaux de Bellone,
La Folie a quelquefois,
Ivre des dons de l'automne,
Éternisé ses exploits.
Débouchons
Et vidons } *(bis.)*
Les bouteilles, les flacons.

Un amoureux en délire
Qui ne voit que son amour,
En chérissant son martyre
Pleure et jouit tour à tour.
En cela plus raisonnable,
Entouré de mes amis,
Pour faire honneur à la table,
Je bois, je chante et je dis :
Débouchons, etc.

Le buveur d'eau me censure,
L'avare le fait encor :
L'un veut suivre la nature,
L'autre grossir son trésor.

A la source aganippide
Je pourrais suivre leurs pas,
S'ils n'avaient la tête vide
Parce qu'ils ne sablent pas.
Débouchons, etc.

Trinquons tous quoi qu'on en dise,
Buvons le nectar des dieux,
Et si la tête surprise
Sent appesantir les yeux,
La raison, quoique étouffée
Par l'esprit du jus divin,
Nous conduira chez Morphée
Dissiper l'effet du vin.
Débouchons
Et vidons
Les bouteilles, les flacons. } (*bis.*)

DESCRIPTION

D'UN COMBAT ENTRE QUATRE CHEVALIERS DU BOIS ROULANT,

dont deux tailleurs d'habits et deux typographes.

Air des Trembleurs.

Favoris de la victoire,
Et vous rivaux de leur gloire,
Daignez écouter l'histoire
De quatre fiers chevaliers,
Qui par chance ou par adresse,
Par savoir ou par sagesse,
Au prix qui les intéresse
Voudraient joindre des lauriers :

Déjà, du sein de la foule,
Le mail frappe, le buis roule,
Tous les yeux suivent la boule
Dans le chemin qu'elle fait :
Les tailleurs en leur prudence
Mettaient tant de confiance,
Qu'ils semblaient prévoir d'avance
Que tout leur réussirait.

Plus égaux qu'ils ne le crurent,
Deux par deux ils se mesurent,
Et, tour à tour, ils s'assurent
Des coups qu'ils doivent porter ;

Car le prix de la bataille
N'est rien moins qu'une ripaille,
Où lapins, mainte volaille,
Sont invités à dîner.

Or, les enfants de la balle,
Quittant l'humeur joviale,
Prennent l'attitude mâle
Pour faire un effort nouveau;
C'est en vain! Un sort contraire
Protége l'autre bannière,
Et bientôt le caractère
Est vaincu par le carreau.

Telle est la fin trop certaine
De cette fameuse scène.
Mais, amis! qu'il vous souvienne,
Malgré vos brillants exploits,
Que, comme le succès flotte,
Il ne faut rien qu'une faute,
Pour qu'ayant compté sans l'hôte,
On compte encore une fois.

CHOEUR DES TYPOGRAPHES.

Versez amis, versez du vin;
Vidons la bouteille; *(bis.)*
Versez amis, versez du vin,
Le jus de la treille
Bannit le chagrin.

Nota. L'amusement ci-dessus fut une sorte d'improvisation, car mes camarades d'atelier, sortant après 10 heures le soir du samedi, ne s'attendaient à rien de ma part sur leur partie du lendemain. Dès que je fus seul, je mis le *composteur* en main, et avant minuit j'emportais en épreuves deux exemplaires de cette fantaisie, que je chantai le lendemain aux autres convives. J'avais fait une variante pour les deux cas.

LE MÉNESTREL

JALOUX DE FLEURS.

Sans se flatter d'un fol espoir,
Voyant fort gente damoiselle,
Soigner des fleurs fraîches comme elle,
En main son petit arrosoir,
Le ménestrel chantait un soir :

« Que vous avez un beau destin,
Heureuses fleurs de ce parterre !
La plus aimable jardinière
Prend soin de vous soir et matin :
Que vous avez un beau destin !

Aussi faites-vous des jaloux :
Votre bonheur, on vous l'envie ;
Ah ! qu'on voudrait toute sa vie
Avoir le même sort que vous !
Aussi faites-vous des jaloux.

Oui, j'en suis un, dites-le lui
Jonquille, tubéreuse, rose ;
Vous l'avez jusqu'à la nuit close
Depuis que le soleil a lui !
Oui, j'en suis un, dites-le lui. »

Ainsi chantait le ménestrel,
Dissimulé dans le bocage,
Quand ses yeux revirent le ciel.
Lors, devant une telle image,
Plus n'eut de voix le ménestrel.

ÉPIGRAMMES.

. . . . . .

L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

BOILEAU.

ÉPIGRAMMES.

A UN DE MES AMIS

qui disait : « On a laissé Bertrand mourir de faim. »

Non, Bertrand n'est pas mort de faim ;
Je suis surpris que tu t'en plaignes :
Mais il mangea trop de châtaignes
Et ne but pas assez de vin *.

Un raisonneur ayant sa verve à sec,
Et sentant le besoin de dire quelque chose,
Par je ne sais qu'elle métamorphose,
Nous fit saint Jean du schisme grec !

A demi-médecin, comme à demi-savant,
Casse ne sait-il plus qu'il est fils d'un pauvre homme ?
— On le dit fort instruit. — Il le croit ; mais en somme
Je ne trouve en lui qu'un pédant.

Quoi donc ! tu ferais fi de mes vers les plus doux ?
Avant songe à cacher l'ampleur de tes oreilles,
Car toute muse digne est comme les abeilles
Et pique vivement qui s'expose à ses coups.

* Dans sa détresse, l'auteur de l'opéra d'*Estelle et Némorin, d'Asile des Amours, etc.*, notre compatriote, mourut en effet d'une indigestion de châtaignes. Sa romance : « *Roussignolets, ah! taïsa-bous!* » lui a survécu. On l'a chantée dans notre enfance, et on la chante encore.

Ai-je travaillé dans ma vie !!!
Si le travail tuait, enfant je serais mort.
Pourtant que d'indolents peu contents de leur sort
A qui le mien faisait envie !
On est facilement jaloux ;
Mais, me voyant à l'œuvre, un soir un prolétaire
Me dit : « Je ne voudrais travailler comme vous
Quand on me donnerait tous les biens de la terre. »

(Historique.)

—◇◇—

Jamais pour bien rimer tu n'es embarrassé !
En t'écoutant c'est facile à comprendre.
Oh ! tu seras bien fin si tu peux m'y reprendre :
De tous tes vers le bon sens est chassé
Et le sage s'enfuit pour ne pas les entendre.

—◇◇—

Lysarde a l'esprit fort malin,
Quoiqu'elle soit bien peu maligne ;
Elle se démena pour me prendre à la ligne,
Mais elle y perdit son latin :
Et dans son dépit féminin,
Croyant faire de moi la mordante critique,
Ne mit qu'à découvert son humeur excentrique.

—◇◇—

Abbé, quoique spirituel,
Si tu prétends monter au Pinde,
Ne mets pas ton matériel
Sur les ailes d'un poulet d'Inde.

—◇◇—

A M. L. MANDON,

A propos de la soutenance de sa Thèse pour le doctorat ès Lettres.

—

Vouloir venger la mémoire
Du vertueux Gassendi*
Des préjugés de l'histoire,
Le projet était hardi :
Un érudit se présente,
Il se croit vainqueur ; mais zac !
Par ta riposte savante
Le compère est mis au sac ;
C'est en vain qu'il se dépite,
Il s'en veut, mais un peu tard :
Dans cette affaire maudite
La poule a pris le renard !

Certains esprits légers dénigrent les poëtes :
— Tout le monde, comme eux, pourrait faire des vers. —
Ces messieurs en feraient, ils sont si bonnes têtes !
Par malheur ce serait quelque peu de travers.

Un ignorant, infatué d'un sot,
Osait le transformer en nouveau Démosthènes :
« Ami, lui fut-il dit, ici tu perds tes peines ;
» A l'antique Midas compare-le plutôt. »

* V. Étude sur le *Syntagma Philosophicum*, sujet de la thèse pour le doctorat ès lettres, soutenue devant la Faculté de Montpellier, par Mr L. Mandon, ancien Chef d'institution, Docteur ès lettres, membre titulaire de l'Académie des Sciences et Lettres de la susdite ville.

Le conseil du vieux roi, dit-on, n'a point de tête ?
» Eh bien ! tant mieux, reprend Pierrot, qui n'est pas bête ;
» Pour le coup Charles X a su vous attraper :
» Si le conseil *n'a point de tête*,
» On ne saurait la lui couper ! »

—◇◇—

Quoi ! vingt-cinq francs par jour !!! Je suis républicain ;
On le serait à moins, disait un fin compère.
Pour moi, dût mon parti me traiter d'arlequin,
Je me sens digne fils du clément Robespierre.
Fi, fi, de mon passé ! s'exclamait le coquin.

—◇◇—

M. Thiers a trompé votre folle espérance :
Il avait le devoir de réorganiser,
Mais prit pour objectif *républicaniser*,
Et c'est ce qu'il a fait avec persévérance.
Messieurs les Députés, à vous donc d'aviser ;
Le pays souffre, abrégez sa souffrance.

—◇◇—

De *Narcissa*, dès mon jeune âge,
Je crus visiter le tombeau ;
Mais ce n'était qu'un persifflage :
La Vérité de son flambeau
Enfin éclaira le mystère,
En montrant que jamais, dans le royal jardin,
Young ne commit la nuit de funèbre larcin,
Et que cet épisode était une chimère.

Nota. Cette jeune fille, à propos de laquelle on a tant parlé et tant écrit contre l'intolérance des anciens Montpelliérains, mourut à Lyon et y fut enterrée.

—◇◇—

AU SUJET D'UNE LETTRE ANONYME

A l'encontre de M. l'abbé B. et de moi.

—

Je ne sais qui, dans son humeur intime,
A dirigé sur nous la bave qu'il répand
Sous le voile de l'anonyme.
Qui sait si l'insulteur déjà ne se repent?
Je définis ainsi les traits de sa colère :
C'est le venin de la vipère
Et les sifflements du serpent.

Dans le saint zèle qui t'enflamme,
Tu me dis de me convertir?
Si je ne suis qu'un bouc infâme,
Tu fais bien de m'en avertir ;
Mais je crois, entre nous, à ne te point mentir,
Qu'on ne doit pas jouer des affaires de l'âme
Si l'on n'en veut avoir de poignant repentir.

Massothy facilement rimaille,
Pour son esprit c'est un besoin ;
Mais il ne voudrait pas travailler pour la paille.
Eh ! bien, lui reprit-on, ce sera pour le foin.

Dans tes écrits tu fais tant le farceur
Qu'on ne peut sans dégoût en lire une ou deux pages.
Si tu prenais les avis d'un censeur ?
— Je n'en veux point ! — Tant pis pour tes ouvrages.

UN ANCIEN DÉSERTEUR

Qu'on avait décoré de la Médaille de Sainte-Hélène.

—

On m'a doté d'une médaille,
Je m'en pare comme un héros,
Quoique jamais, en un jour de bataille,
On ne m'ait vu sous les drapeaux :
Quand on se battait pour la France,
Je m'éclipsais dans mes foyers ;
Mais, au premier avis, je m'empresse et m'élance
Sur l'oripeau des vieux troupiers.

Mes vers ne sont pas bons, dites-vous ? J'en conviens,
Vous ne répétez-là que ce qu'ont dit bien d'autres ;
Mais sans trop s'arrêter, comme vous, sur des riens,
Si mes vers sont mauvais, que dira-t-on des vôtres ?

Une bru d'humeur très-caustique,
A propos d'un état qu'elle ne connaît pas,
Faisait à son beau-père une amère critique,
Alors qu'à cet endroit il était déjà las.
« Ah ! lui dit le bon vieux (sans donner d'épithète,
Mais tout la mesurant d'un expressif regard) :
» Si le désordre est quelque part,
» Il n'est guère que dans ta tête. »

Comment ! Tu vas chanter une humble couturière !
Qui t'aurait cru si mal appris ?
— C'est qu'il est peu d'experts en pareille matière
Même parmi les beaux-esprits ;
Et de ses vers une modeste page
Pareille au liége qui surnage,
S'en va porter dans les temps à venir,
De Reine Garde un flatteur souvenir.

Quel est le triste goût de nos libres-penseurs !
Ils se livrent au doute à défaut d'espérance,
Et, devenant alors pauvres enfouisseurs,
Ils font saigner le cœur de la chrétienne France.
Voltaire n'en était pas là,
Et malgré sa haine implacable
Contre le Christ !... ce misérable,
A l'aspect de la mort il craignit, il trembla [1] !

Corneille, Racine, Boileau,
Seront toujours de bons modèles,
Même Jean-Baptiste Rousseau,
Malgré les Écoles nouvelles.
Ces quatre admirables auteurs
Ont triomphé de la critique :
Ils sont relus. Leurs détracteurs
Restent pour la plupart embarras de boutique.

1 Voir *Vie de Voltaire* par M. Lepan.

Vous érigez en juge de vos vers
Une femme commune et d'allure grossière?
— Que voulez-vous? tout homme a son travers.
Vous ne savez donc pas que l'illustre Molière
Faisait juge des siens son humble cuisinière! —

Châteaubriand, beau nom d'un homme de génie
Qui brille au premier rang des écrivains fameux;
Mais il a su le chant de la palinodie,
Prétendent des malins; ce sont les envieux.
— Comment! oser pousser jusqu'à ce point l'audace!... —
Mais, dit la Vérité : « que veut-on que j'y fasse?
» C'est du ressort des yeux. »

A L'AUTEUR DU *Guide du Voyageur dans le département de l'Hérault*, OÙ IL EST DIT : *Dans le pays des ânes, il faut s'attendre aux coups de pied.*

Amelin, aï couma plasés!
As prouvat, per tous escrits,
Qué s'avén aïci fossa asés
Soun pas toutés d'aou péis.

On prôna tant Garibaldi,
Qu'il se crut plus qu'un hérault d'armes;
Mais le jour venu pour ses armes,
Il se montra bien peu hardi:
Et, se chauffant loin des alarmes,
Lui seul sait inspiré par qui,
Au lieu d'*un sang impur*, il fit verser des larmes
Aux gens perdus de Bourbaki!

ÉPITAPHES.

—

ÉPITAPHE DE L'ABBÉ COURAL,

Fondateur de la Solitude de Nazareth.

A l'exemple du divin Maître,
Il est passé tout en faisant le bien;
C'était le type du bon prêtre,
Le modèle du vrai chrétien.

AUTRE DE L'ABBÉ BERTHOMIEU,

Aumônier de la Confrérie de St-Joseph.

Ci-gît un prêtre humble, modeste,
Dévoué, clairvoyant, charitable, pieux;
Et très-simple dans tout le reste:
Nul plus que lui n'était laborieux.
Plein de jours subissant en paix la loi commune,
De ses nombreux amis vivement regretté;
Il mourut pauvre de fortune,
Mais bien riche de sainteté.

A la tombe d'un inconnu.

Qui que tu sois repose en paix;
Je ne viens pas insulter ta poussière.
Tu fus mortel, ainsi je suis ton frère,
Et mon cœur sait bénir et ne maudit jamais.

Ci-gît Emmanuel Saintpierre
Et sa mère, Josèphe Estor :
Trop tôt séparés par la bière,
Dans peu réunis par la mort.
Le fils, vingt ans vécut à peine,
Et la mère, quarante-six :
L'un mourut comme un saint, l'autre en bonne chrétienne.
Pour tous les deux dire un *De profundis*.

—◇◇—

Ici repose un esprit fort,
Déplorez en passant son pitoyable sort !
Sainte-Beuve a payé le droit à la nature,
Avec le triste honneur de sceptique invaincu.
S'il a fait quelque bruit, c'est en littérature,
Pour mourir sans espoir, ainsi qu'il a vécu.

—◇◇—

Ci-gît d'Hallex, docteur hors ligne,
Qui pratiquait en Albion,
Et que Wiseman jugeait digne
De figurer dans sa maison.
S'il exerça loin de la France,
Faisant honneur à son état,
Il garda sa reconnaissance
Pour les Kühnholtz, pour les Lordat.

—◇◇—

Ci-gît un fat, raillant l'homme de bien,
Qui voulait tout savoir et ne sut jamais rien.

—◇◇—

Ci-gît un chien caniche, il avait nom Zamor ;
Il eût été bonnace *(sic)*, hélas ! toute sa vie,
Mais, le pauvre !... il est mort !
Passant, plains-le ; je t'en supplie.

—◇◇—

A LA MÉMOIRE DE JEAN REBOUL.

Reboul n'est plus !... Abîmé dans la gloire,
Son nom survit pour la postérité ;
Lorsqu'il s'envole au temple de mémoire,
L'écho répète au Parnasse attristé :
« Reboul n'est plus ! »

Un crêpe noir enveloppait ma lyre,
Et, trop ému, je ne pouvais chanter !
La sympathie en ce moment m'inspire,
Mais de mes yeux ne saurait s'écarter
Un crêpe noir !

Pleurez, pleurez, arbres de la Fontaine,
Tel qu'au matin d'un jour sombre et pesant !
Que cet aspect annonce votre peine,
Que vos rameaux s'inclinent en disant :
« Pleurez, pleurez ! »

Près du Forum, jugeant le grand poëte,
Quoique son nom fît alors peu de bruit,
Je vis la joie illuminer sa tête
Comme un éclair au milieu de la nuit,
Près du Forum.

Il souriait au pèlerin modeste
Qui, dès longtemps, certain de sa valeur,
L'encourageait de la voix et du geste,
Et, soulagé par ce baume du cœur,
Il souriait.

Je veux prier, tous les jours de ma vie,
Pour le poëte et pour le bon chrétien
Dont m'honora la haute sympathie !
Si je n'ai plus avec lui d'entretien,
Je veux prier !!!

C'est consolant dès qu'une tombe s'ouvre
Pour se fermer sur l'ami qui n'est plus,
Si, vers le point que la foi nous découvre,
On l'entrevoit au séjour des élus ;
C'est consolant.

Sur des lauriers repose le poëte
Au cœur pieux, aux accords si touchants ;
En vain la mort en faisait la conquête,
Il se réveille à l'éclat de ses chants,
Sur des lauriers.

J'ai cru bien finir, Montpellier,
Te donnant un morceau pour ta friande bouche :
Cher berceau, puisses-tu me revoir dans ma couche
Endormir sur cet oreiller !

PENSÉE.

Dans le vallon des pleurs, voyageur d'un moment,
L'homme aspire à laisser trace de son passage
Dans l'écorce d'un arbre ou sur un monument ;
L'écrivain met son nom à la dernière page,
Et l'artiste en son œuvre admirant une image,
La signe promptement.

PIEUX SOUVENIR.

Marthe est un nom que je révère,
Je le chéris du fond du cœur :
Ainsi s'appelait une Sœur
M'aimant à l'égal de ma mère.
Que sa belle âme vive en paix
Au sein de la béatitude !
Et loin de moi l'ingratitude
De pouvoir l'oublier jamais.
Les yeux fixés vers la patrie,
De la foi, marchant au flambeau,
Chaque jour pour Marthe je prie,
Et le ferai jusqu'au tombeau.

SOUS UNE GIROUETTE.

Je tourne et retourne sans cesse ;
Et quoique désormais ce soit mon seul emploi,
Ma versatilité ne blesse
Ni les gens de parti, ni les grands, ni le roi ;
C'est que du mouvement ne suivant que la loi,
Nul ne peut m'accuser d'orgueil ni de bassesse.

RÉPARTIE A UN PARENT ET VIEUX AMI

qui prétendait que le mot *coiffe* n'avait pas de rime correspondante.

Quoi que vous en disiez, un chapeau toujours coiffe,
Laid ou joli minois, beaucoup mieux qu'une coiffe.

MADRIGAUX, ETC.

—

Fraîche comme Vénus sortant du sein de l'onde,
Zélie en a tout le maintien;
Ce qui la rend plus belle aux yeux de tout le monde,
C'est qu'elle seule n'en sait rien.

On l'entend dire avec bonheur :
« Remarquable parmi tant d'autres fleurs écloses,
» En Christine est l'éclat, la grâce et la fraîcheur;
» Son front, que le printemps embellit de ses roses,
» Est une image de son cœur. »

Deux fois j'ai servi l'Empereur,
Et son fils, dit *le Roi de Rome*,
Mais je n'ai pas eu de bonheur :
Je reçus dans un jour deux coups de feux, en somme.
J'ai vu *Louis-le-Désiré*,
Venir pour sauver la patrie;
Il l'avait fait, quand on s'écrie :
Le Corse accourt, mal inspiré!
Sauvez le Roi, Jésus! Marie!
Et le héros, vaincu, s'enfuyant pour la vie,
En répandant mon sang, je me suis retiré
Pour vivre de mon industrie.

Dans l'art de Gutemberg, il est un vieil usage
Qu'aime à consacrer chaque auteur
Lorsqu'à l'impression il livra son labeur;
Et tandis qu'au public destinant son ouvrage,
Il y jette un coup d'œil de plaisir enchanté,
Les artistes, munis d'un capiteux breuvage,
Au temple de Bacchus exaltent sa santé.

LETTRES ADRESSÉES A L'AUTEUR.

—

Lettre de M. le Vicomte A. Sarret de Coussergues.

Béziers, le 17 mars 1837.

Il est des moments dans la vie où un événement inattendu vient suspendre le cours des idées ordinaires et fixer l'imagination sur la pensée, qui prend leur place. Telle a été, Monsieur, la surprise si douce que m'a fait éprouver l'envoi de vos vers. Confus de voir mon nom en tête de votre ouvrage, je sens que tout autre que moi aurait plus dignement trouvé sa place en présence et aux pieds de la Croix. Toutefois, Monsieur, recevez l'expression de ma vive reconnaissance et priez afin que je devienne meilleur. J'aime à trouver la Croix dans nos campagnes, j'aime à la contempler dans les doux instants donnés à l'étude, j'aime à la voir entre les mains de mes enfants si jeunes encore. Je remercie Dieu de m'envoyer quelquefois des peines qui me rappellent que nous devons tous la porter; j'espère qu'à ma mort elle me donnera accès auprès de Dieu. J'aime à voir des hommes comme vous mettre leur confiance en elle. Après le souvenir dont vous m'avez honoré, pourrais-je, Monsieur, vous demander des nouvelles de nos bons Messieurs. Depuis longtemps je me trouve privé du plaisir de les voir. Nos habitudes ont changé : j'habite la campagne les trois quarts de l'année, j'habite Béziers pendant quelques mois d'hiver, et je ne me retrouve à Montpellier qu'en passant. Veuillez me rappeler au souvenir et aux prières de ces Messieurs, et croire à tous mes sentiments de reconnaissance et d'estime.

A. DE SARRET.

Lettre de M. Auguste Mugnier, capitaine du Génie en retraite.

Montpellier, le 9 juin 1843.

MONSIEUR,

J'ai reçu, avec infiniment de plaisir, le cadeau que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser de quelques-unes de vos poésies. Je les ai lues avec attention et ne puis que vous féliciter, Monsieur, et des sentiments qu'elles expriment et des beautés qu'elles renferment.

Permettez-moi, Monsieur, de les conserver comme un témoignage de votre estime.

Chaque fois que je les relirai, pensant à vous, elles me pénètreront de plus en plus de la vérité de ce principe : la modestie est la compagne inséparable du vrai mérite.

Veuillez agréer, Monsieur, l'hommage des sentiments d'estime, de reconnaissance et de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très-humble serviteur,

AUG^te MUGNIER,

Lettre de M. Eugène Labaume, lieutenant-colonel d'État-Major, Ancien ingénieur du cabinet topographique du prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie[1], *officier de la Légion d'honneur, chevalier de St-Louis et de la couronne de fer d'Autriche.*

(A la suite d'une lettre de faire part.)

Pont-Saint-Esprit, le 5 mai 1837.

Cette tête de lettre vous attestera, Monsieur et cher Cousin,

[1] C'est M. Eugène Labaume qui, le 7 septembre 1812, et par ordre de l'Empereur, leva le plan du terrain sur lequel, quelques heures plus tard, se livra la bataille de la Moskowa. (V^r sa *Relation de la campagne de Russie*, 6e édition, pages 140-141.)

quel doit être le degré de mon affliction, puisque, à mon retour de Paris, j'ai été reçu par une famille en deuil pleurant la meilleure des mères. La douleur que j'en ressens encore est d'autant plus vive, que je n'ai pu recevoir la bénédiction de celle qui me donna le jour, ni avoir la triste consolation de lui fermer les yeux.

Dans ces dispositions morales, je n'ai pu m'occuper, en parcourant votre méditation religieuse, que des sentiments qu'elle exprime : je les ai goûtés d'autant plus volontiers qu'ils sont dans une harmonie parfaite avec la vie, toute pieuse, de celle que je regrette. De grand cœur j'applaudis aux principes régénérateurs que vous manifestez avec une foi toute sincère, et, pour vous en témoigner toute ma gratitude, je n'attends qu'une occasion pour vous envoyer, à titre de réciprocité et de bon souvenir, un exemplaire d'un de mes principaux ouvrages historiques [1].

.....

Exprimez à ma cousine le plaisir que j'aurais à la voir. En attendant, je lui souhaite, ainsi qu'à vous, tout ce qui pourra contribuer à votre commune félicité. C'est dans ces sentiments que je suis toujours votre parent et ami,

EUGÈNE LABAUME.

[1] C'était l'*Histoire de la Chute de l'Empire de Napoléon*, ornée de huit plans ou cartes, pour servir au récit des principales batailles livrées en 1813 et 1814. Paris, 1820. 2 vol. *in*-8°.

Lettre, écrite au nom de Monsieur le Comte de Chambord, en réponse à l'envoi d'une EXPIATION, *à l'occasion de la mort de la Comtesse de Marnes, sa tante* [1].

MONSIEUR,

Le grand nombre de lettres de condoléance que Monsieur le Comte de Chambord reçoit en cette circonstance douloureuse, ne laissant pas la possibilité d'y répondre longuement, permettez que je me borne à vous dire, qu'il a été très-touché des sentiments et des regrets que vous lui exprimez, et qu'il me charge de vous en témoigner toute sa gratitude, ainsi que de votre pièce de vers, qu'il lira avec beaucoup d'intérêt.

Recevez,

Monsieur,

je vous prie, l'assurance de ma considération très-distinguée,

MORRICET,

Secrétaire de Monsieur le Comte de Chambord.

Frohsdorf, le 2 décembre 1851.

[1] Voir ci-devant page 267.

M. Pre GROLLIER.

Lettre de Mademoiselle Reine Garde, couturière et poëte [1].

Nimes, 15 janvier 1859.

Monsieur,

C'est lundi dernier seulement que j'ai reçu d'Aix le témoignage de votre sympathie, dont je suis heureuse et fière; merci mille fois, Monsieur, de ce souvenir qui m'a profondément touchée et que je n'oublierai jamais.

Vos vers sont pleins de cœur, et voilà pourquoi ils m'ont si vivement émue. J'ai lu avec autant de plaisir ceux que vous avez dédiés à M. Reboul, qui a dû en être bien content. Lorsque je le verrai, je ne manquerai pas de vous rappeler à son souvenir. En attendant que j'aille vous remercier de vive voix à Montpellier, veuillez agréer, Monsieur, les sentiments d'estime et de réciproque sympathie

de votre sœur en poésie,

Reine GARDE.

[1] « Elle a écrit et elle a chanté. L'Académie a montré le cas qu'elle faisait de sa prose en couronnant son poëme de *Marie-Rose*, simple et touchant épisode de l'enfance du poëte. » (*Notice de M. Charles Nisard.* — *Nouvelles poésies* de Reine Garde. Paris, 1861. 1 vol. *in*-12.

Lettre de M. Louis Coste, chef-d'escadron aux Chasseurs à cheval de la Garde impériale, officier de la Légion d'honneur [1].

Paris, le 17 octobre 1859.

Père Grollier,

Je suis heureux et viens vous faire part de mon bonheur : Je me marie, j'épouse la fille d'un fidèle, de feu M. François-Jean-Robert Tarin, ancien chef de bataillon de la Garde royale, officier de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis, avec qui vous avez peut-être combattu ; car il avait fait une grande partie des campagnes de l'empire. En 1830, il accompagna le Roi à Cherbourg, et ne le quitta que les larmes aux yeux. Il ne voulut pas servir le trône de juillet, il prit sa retraite et, jusqu'à sa mort, ne s'occupa que de bonnes œuvres : il était de toutes les sociétés religieuses; on le trouvait toujours lorsqu'il y avait du bien à faire ou une infortune à secourir. Une vie si bien remplie aurait dû se terminer heureusement ; il n'en fut pas ainsi. Dieu voulut éprouver son serviteur jusqu'au dernier moment. En 1852, il perdit une fille de 26 ans, et, pendant la campagne de Crimée, la maladie lui enleva deux fils officiers dans un régiment d'infanterie.

Et cet excellent homme, qui avait soutenu tant de malheureux et supporté la misère des autres, ne put supporter les siennes; il s'éteignit en chrétien, laissant une veuve et deux jeunes filles..... La ville d'Orléans voulut récompenser tant de vertu, et les habitants se cotisèrent pour lui élever un monument dans le cimetière.....

J'attends de vous une pièce de vers qui fera revivre celui qui

[1] Cet officier supérieur, plus tard colonel en retraite et commandant en premier du Louvre, s'est retiré à la révolution du 4 septembre.

n'est plus, et consolera cette bonne famille de son absence le jour de la célébration. Vous irez, j'en suis sûr, dans votre joli petit ermitage, sur ce balcon témoin..... et là, en présence de cette ville dont vous avez si bien décrit les monuments, de ces montagnes qui se perdent dans les nues et de cette mer qui atteste la puissance du Créateur, vous vous inspirerez. Je vous en remercie d'avance pour ma nouvelle famille, que vous rendrez bien heureuse[1].

Mes amitiés, je vous prie, à Madame Grollier et à votre Demoiselle.

Votre parent et ami,

L^s COSTE.

Lettre-accusé de réception de la méditation intitulée Impressions poétiques, *et remerciement de M. Coste.*

MON CHER PARENT ET AMI,

Je commence par vous remercier de l'empressement que vous avez mis à satisfaire à ma demande : vos *Impressions poétiques* sont admirables ! Je ne suis pas le seul juge, puisque je n'ai pas connu M. Tarin. Les personnes qui l'ont connu m'ont dit, dimanche dernier, que vous aviez deviné l'homme que vous avez fait revivre, et que vous n'auriez pas mieux réussi dans cette difficile tâche si vous aviez vécu près de lui ; tant vous avez su deviner l'homme qui n'est plus ! Cela tient, à mon avis, à l'habitude que vous avez du cœur humain et sur-

[1] On ne pouvait reculer devant une mise en demeure aussi flatteuse qu'amicale. Sans rien promettre de certain, je pris l'engagement d'y penser. Une vingtaine de jours après, malgré mes occupations habituelles et mon âge, le chef d'escadron aux Chasseurs à cheval de la Garde impériale, futur époux, recevait, pour l'offrir à sa fiancée, une pièce de vers intitulée *Impressions poétiques* (Voir page 323).

tout à vos vieux souvenirs militaires, qui font que vous aimez ceux qui, comme vous, ont partagé l'honneur de servir la patrie. Tout y est beau, tout y est bien senti. Tout ce que je vous dis n'est rien, et je voudrais vous rendre témoin du bonheur que vous avez procuré à ma nouvelle famille et surtout à Mlle Marie, qui n'est pas encore consolée de la mort de son père. Elle ne quitte plus vos feuilles : elle les lit et les relit toute la journée, elle les fait lire à toutes ses amies. Vous avez fait ce que quatre années n'avaient pu faire, vous l'avez guérie du chagrin qu'elle avait depuis ce fatal moment, en faisant revivre l'auteur de ses jours. Elle est au comble de la joie et vous remercie elle-même de votre amitié pour la famille.

.....

Recevez l'assurance de mon amitié bien sincère,

Ls COSTE.

(*Letre du poëte Jean Reboul, de Nimes, à laquelle je répondis par* La Muse et le Poete pauvre (*Voir page 127*).

A l'occasion de la mort de la princesse Marie, en 1839, je publiai une élégie ayant pour titre *Émotions du Poëte,* que je m'empressai d'envoyer au Cygne de la Fontaine de Nimes. Dans sa lettre de remerciement, il me faisait l'honneur de la terminer par ces mots : « Continuez, Monsieur, à enrichir notre province de vos productions, les âmes nobles applaudiront à vos sentiments et les amateurs de la belle poésie à la manière dont vous savez les exprimer. »

Nota. L'original de cette lettre est aux mains de M. Bouisson, aujourd'hui Député de l'Hérault à l'Assemblée nationale et Doyen de notre Faculté de Médecine. Voici comment : un jour ce monsieur, m'ayant rencontré, me dit : « Vous recevez des lettres du poëte Reboul, n'est-ce pas? — Oui, Monsieur. — Voudriez-vous m'en donner une? Je fais une collection d'autographes et je n'en ai pas de lui. Celle à laquelle vous tiendrez le moins. » — Pour cela je ne vous donnerai pas celle à laquelle je tiens le moins, mais celle à laquelle je tiens le plus.

Lettres fac-similées.

LETTRES

fac-similées du poëte Jean Rebout, de Nîmes.

Rome ce 27 Mars 1837

Monsieur

Je viens vous remercier du vœu que que vous avez eu la complaisance de m'envoyer, ils sont supérieurs et bien supérieurs à ceux qui m'étaient dédiés: il y a progrès dans votre muse et je vous en félicite. J'ai vu avec plaisir que vous adoptiez le vers cornélien. Il y a des passages dans ce morceau qui sont vraiment beaux

Je suis toujours accablé d'occupations et de lettres vous pardonnerez mon retard sérieux.

Tout à vous

Rebord

Rome ce 2 avril 1845

Monsieur

M. Durand a eu la bonté de me remettre
votre lettre et vos vers. mille fois merci de
bon souvenir Daigne Monsieur agréer
que je vous exprime toujours avec plaisir
sentiments de sympathie pour votre bon
or et votre beau talent

J. Reboul

Remercie votre fils de ma part
pour sa aimable attention.

Nismes ce 10 juillet 1847

Monsieur

Je viens vous remercier de votre bon souvenir et surtout de l'envoy de vos nouvelles œuvres que j'ai lues avec tant de plaisir. Je ne puis, monsieur, que vous renouveller ici les sentiments de reconnaissance et d'admiration que je vous ai de exprimer si souvent.

Votre tout dévoué confrère et admirateur

J. Rebouz

à M. Grollier

AU PÈLERINAGE DE ROME.

Que Dieu soit avec vous, dévot pèlerinage!
A défaut de votre bonheur
Dont je reste privé par un effet de l'âge,
Je vous suivrai de cœur!

D'ici, par vous, j'aurai l'insigne honneur
De voir, de contempler, d'entendre le Saint Père,
Digne représentant de Jésus sur la terre,
Et de tomber aux pieds du vieillard vénéré
Qui bénit de sa main tous les peuples du monde!
C'est sur lui, pèlerins! que notre espoir se fonde:
Et qui ne se sent pas déjà régénéré?
O priez pour le saint, pour le neuvième Pie!
Qu'il bénisse la France et l'ingrate Italie;
Le doute contre lui rugit de toute part,
Mais la Foi le protége et lui sert de rempart.
Allez lui présenter votre hommage et le nôtre,
Près des tombeaux de Pierre et Paul, le grand apôtre;
Consolez notre Père et revenez contents.
Vous aurez accompli la plus sainte des œuvres,
Afin de résister aux nouvelles épreuves
Que Dieu peut envoyer encore dans le temps.
De retour, comme vous, Monseigneur de Cabrières
Embaumera ces lieux d'encens et de prières,
Découvrira son sein, pareil au pélican,
Pour substanter les siens de sucs du Vatican.
Que Dieu soit avec vous, dévot pèlerinage!, etc.

FIN.

Erratum. — Page 20, ligne 7 : Glace après Jullien.....; *lisez* Julien.

TABLE DES MATIÈRES.

Lettre à M. Gaudin ..... »
Un Amant de la Croix, poëme..... pag. I
Préface..... III
A M. le Vicomte de Sarret, acrostiche..... VIII
Ode à Madame, duchesse d'Angoulême..... 33
L'armée française en Espagne (1823)..... 39
Ode sur des événements divers..... 51
Ode à l'occasion de la mort de Louis XVIII..... 61
Un de mes souvenirs (Perpignan). A Mme Amable Tastu.. 71
Deux Orphelins au tombeau de leur bienfaitrice..... 81
Compliment à la Sœur Marie..... 87
Quelques fleurs sur la cendre d'Auguste Michel..... 89
Chant en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus..... 103
Ode sur l'expédition d'Afrique (1830)..... 111
Une heure à Château-d'O..... 121
Acrostiche à Mlle Cécile Gaschon..... 129
Épître à M. Jean Reboul, de Nimes, boulanger et poëte. 131
La Nymphe bocagère des bords du Lez..... 139
Émotions du Poëte, Élégie..... 147
La Muse et le Poëte pauvre..... 153
Ma Colombe chérie, Ballade allégorique..... 159
Le Quêteur du Jeudi-Saint..... 165
La Dette poétique..... 171
A M. Pierre Grollier..... 177
Réponse de M. Pierre Grollier..... 181
Le Jeune Veuf et l'Ermite..... 189
Le Dégoût de la vie..... 199
Bon jour et bon an..... 209
Le Jour du Départ..... 215
Boutade..... 219
Deux Époux encore amants 225

D'où vient qu'on se plaindra toujours ? ..... pag. 229
Le Berceau vide, Élégie..... 241
La Distribution des Prix..... 247
Motifs de consolation et Vœux..... 255
L'anniversaire d'une Fête..... 261
Souvenir..... 266
Une Expiation..... 267
Hymne au Rossignol..... 275
Nos Cimetières..... 281
Le Bourdon, Ode..... 287
Notre Neuvaine..... 295
Ma Retraite..... 301
Montpellier (par Reine Garde)..... 313
Réponse à Reine Garde..... 317
Impressions poétiques..... 323
Le Firmament par une belle Nuit..... 331
Murles..... 343
Hymne à Saint Martyr-Agapie..... 355
Hallucination et Foi..... 355*
Beaune-la-Rollande (Novembre 1870)..... 360*
Regrets et confiance..... 361
Encouragement..... 363
Pèlerinage à Notre-Dame-de-Prime-Combe..... 371
Méditation religieuse..... 379
Vivent les Prix !..... 385
Clémentville, Élégie I..... 393
Idem idem II..... 395
Souvenir ou Regard rétrospectif..... 399
Pèlerinage à la Salette de N.-D.-de-Bon-Secours-lez-Montpellier..... 413
L'Artiste malheureux..... 421
A une Dame en lui renvoyant des Journaux..... 428
Épître familière..... 429
Aux Saintes Maries Jacobé et Salomé..... 435
L'Orage..... 441

Le Puits de mon Ermitage ..... pag. 446
L'Inconstance enfantine..... 447
Chant pour le Salut..... 449
A une Sœur Supérieure, au nom de sa Communauté. 450
Rondeaux. — Rondeau double..... 453
» — Rondeau redoublé..... 454
Acrostiche..... 456
Sonnets. — La Vertu alarmée..... 459
— Autre Sonnet..... 460
Notre Hosanna..... 461
Les Hirondelles d'un Barde vieux..... 469
Tu ris beaucoup, Stances 475
Vaudeville final..... 479
Oui, je l'aimais, Romance..... 483
Le Batelier du Lez, Barcarolle..... 484
Oh ! qu'il fait bon près de la mer !, Chanson..... 485
Chanson bachique..... 487
Description d'un combat entre 4 chev^liers du bois roulant.. 489
Le Ménestrel jaloux de fleurs..... 491
Épigrammes..... 493
Épitaphes..... 503
A la mémoire de Jean Reboul..... 505
Pieux souvenir. Sous une girouette. A un vieux parent. 507
Madrigaux, etc..... 508
Lettres : de M. le Vicomte A. de Sarret..... 509
de M. Mugnier, capitaine du Génie en retraite. 510
de M. Eugène Labaume, lieutenant-colonel.. *ibid*
écrite au nom de M. le Comte de Chambord... 512
de Reine Garde, couturière et poëte..... 513
Lettre de M. Louis Coste, chef-d'escadron.... 514
Lettre-accusé de réception..... 515
de M. Jean Reboul, dont trois fac-similées.... 516
Au Pèlerinage de Rome..... 517

Fin de la Table.

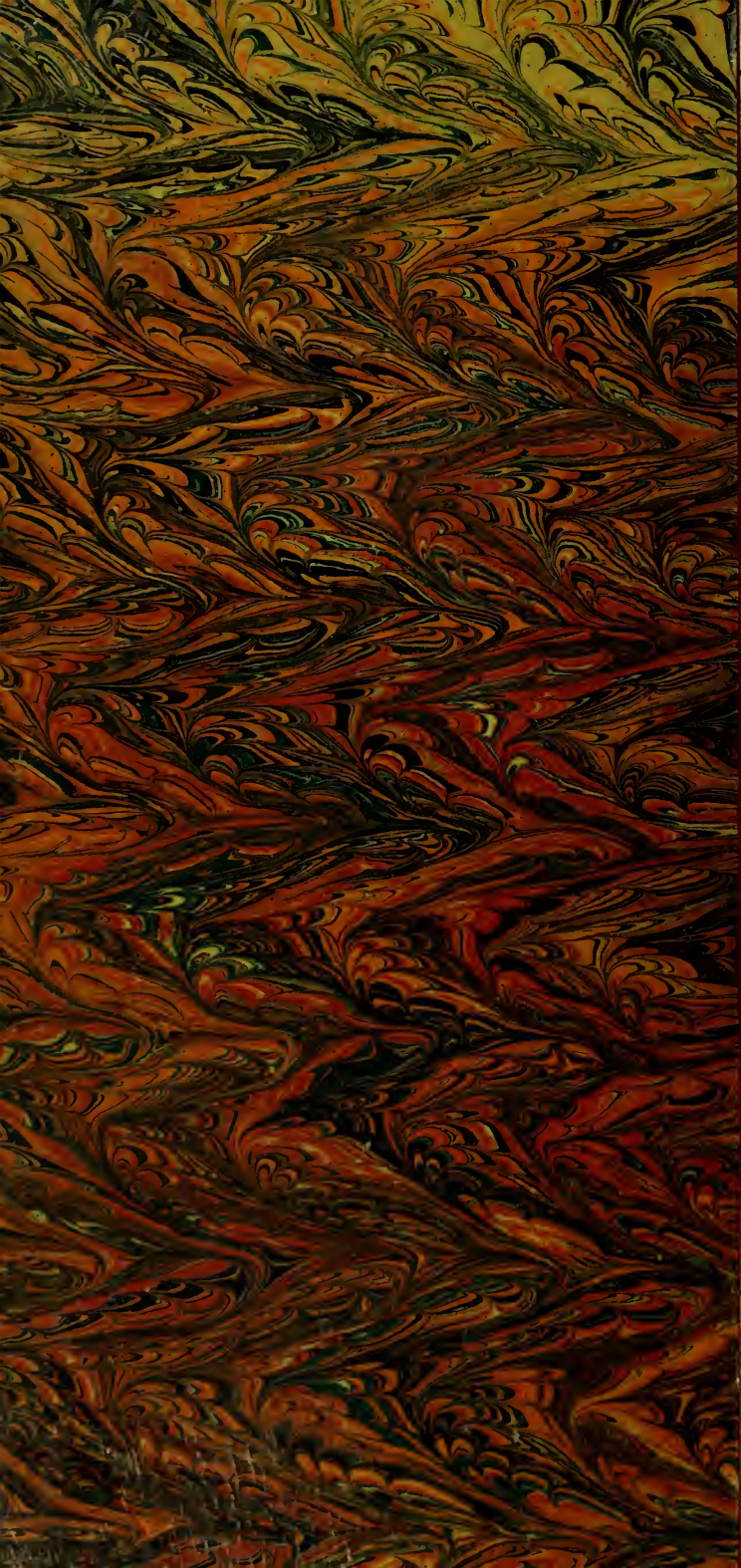
La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002648243b

PQ CE
2269
.G696A17 1875

GROLLIER, PIERRE
POESIES DIVERSES, PRECEDEE

1524466